



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



£10/10/-

2/10/19

107 in  
Tchernozhine.

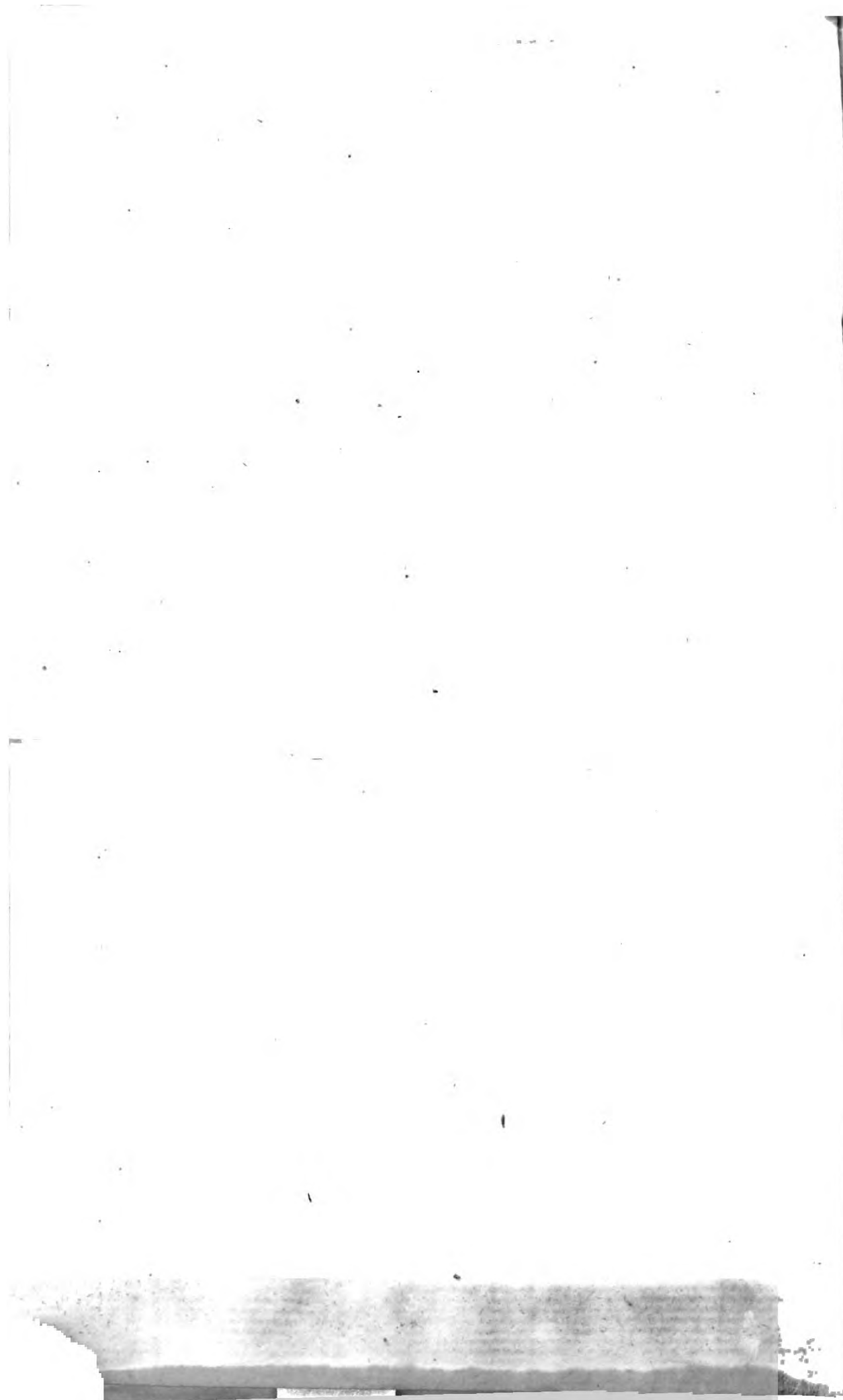
Variant to  
page 19. steu (b)



Vet. Fr. 37. 127

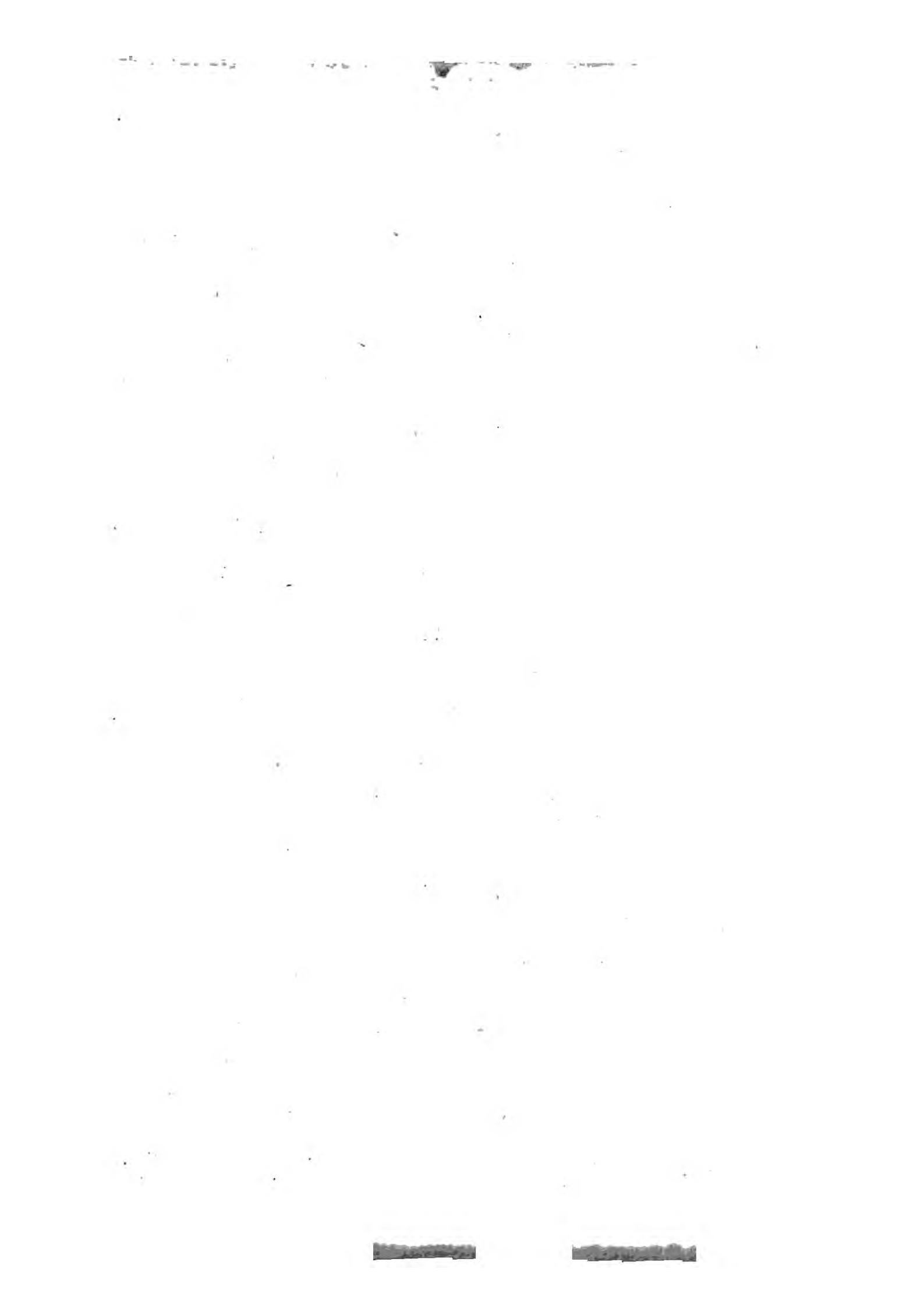
Not in Cordier





1875

1875



L A  
FOLLE JOURNÉE,  
O U L E  
M A R I A G E  
D E F I G A R O,  
COMÉDIE EN CINQ ACTES  
ET EN PROSE.

PAR MR. CARON DE BEAUMARCHAIS.

*Représentée, pour la première fois, à Paris par les  
Comédiens ordinaires du Roi, le 27 Avril 1784.*



A P A R I S,  
Chez R U A U L T, Libraire au Palais-Royal. N<sup>o</sup>. 115.

---

M. DCC. LXXXV.



---

**PERSONNAGES.** Noms des Acteurs  
& Actrices.

Le Comte ALMAVIVA..... *Mr. Molé.*  
La COMTESSE..... *Mlle. Sainval.*  
SUZANNE, femme-de-chambre de la Comtesse..... *Mlle Contat.*  
FIGARO, valet du Comte. . . *Mr. Dazincourt.*  
BAZILE, maître à chanter. . . *Mr. Vanhove.*  
Le Docteur BARTHOLO, Médecin..... *Mr. Desessart.*  
MARCELINE, gouvernante du Docteur. . . . . *Mad. la Chassigne.*  
CHÉRUBIN, Page du Comte. *Mlle. Olivier.*  
Dom GUSMAN BRIDE-OISON, juge du lieu. . . . (*Dugazon.*  
DOUBLE-MAIN, Greffier du siège. . . . . *Mr. Marci.*  
ANTONIO, jardinier du Comte & oncle de Suzanne. . . . *Mr. Belmont.*  
FANCHETTE, fille d'Antonio, Cousine de de Suzanne. . . . *Mlle. Laurent.*  
PÉDRILLE, courrier. . . . . *Mr. Florence.*  
GRIPPE - SOLEIL, berger, chargé du feu d'artifice. . . *Mr. La Rive, ou Champville.*  
Un HUISSIER-Audiencier... *Mr. la Rochelle.*  
Trois Personnages muets. . . .  
GARDES.  
Troupe de Payfans & de Payfannes des environs du château d'Agoas-Frescas, à trois lieues de Séville.



---

---

## P R É F A C E.

---

**E**N écrivant cette Préface, mon but n'est pas de rechercher oiseusement si j'ai mis au théâtre une pièce bonne ou mauvaise ; il n'est plus tems pour moi : mais d'examiner scrupuleusement, & je le dois toujours, si j'ai fait une œuvre blâmable.

Personne n'étant tenu de faire une comédie qui ressemble aux autres ; si je me suis écarté d'un chemin trop battu, pour des raisons qui m'ont paru solides ; ira-t-on me juger, comme l'ont fait MM. tels, sur des règles qui ne sont pas les miennes ? Imprimer puérilement que je reporte l'art à son enfance, parce que j'entreprends de frayer un nouveau sentier à cet art dont la loi première, & peut-être la seule, est d'amuser en instruisant ? Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Il y a souvent très-loin du mal que l'on dit d'un ouvrage à celui qu'on en pense. Le trait qui nous poursuit, le mot qui importune reste enseveli dans le cœur, pendant que la bouche se venge en blâmant presque tout le reste. De sorte qu'on peut regarder comme un point

établi au théâtre , qu'en fait de reproche à l'auteur , ce qui nous affecte le plus est ce dont on parle le moins.

Il est peut-être utile de dévoiler aux yeux de tous ce double aspect des comédies , & j'aurai fait encore un bon usage de la mienne , si je parviens , en la scrutant , à fixer l'opinion publique sur ce qu'on doit entendre par ces mots : Qu'est-ce que LA DÉCENCE THÉÂTRALE ?

A force de nous montrer délicats, fins connoisseurs , & d'affecter , comme j'ai dit autre part , l'hypocrisie de la décence auprès du relâchement des mœurs , nous devenons des êtres nuls , incapables de s'amuser & de juger de ce qui leur convient : faut-il le dire enfin ? Des bégueules rassasiées qui ne savent plus ce qu'elles veulent , ni ce qu'elles doivent aimer ou rejeter. Déjà ces mots si rebattus , *bon ton* , *bonne compagnie* , toujours ajustés au niveau de chaque insipide cotterie , & dont la latitude est si grande qu'on ne fait où ils commencent & finissent , ont détruit la franche & vraie gaieté qui distinguoit de tout autre , le comique de notre nation.

Ajoutez-y le pédantesque abus de ces autres grands mots *décence* & *bonnes mœurs* , qui donnent un air si important , si supérieur , que nos juges de comédies seroient désolés de n'avoir pas à les prononcer sur toutes les pieces de

théâtre , & vous connoîtrez à-peu-près ce qui garote le génie , intimide tous les auteurs , & porte un coup mortel à la vigueur de l'intrigue , fans laquelle il n'y a pourtant que du bel esprit à la glace , & des comédies de quatre jours.

Enfin , pour dernier mal , tous les états de la société sont parvenus à se soustraire à la censure dramatique : on ne pourroit mettre au théâtre *les Plaideurs* de *Racine* , fans entendre aujourd'hui les *Dandins* & les *Bride-Oisons* , même des gens plus éclairés , s'écrier qu'il n'y a plus ni mœurs , ni respect pour les magistrats.

On ne feroit point le *Turcaret* , fans avoir à l'instant sur les bras ; fermes , sous-fermes , traites & gabelles , droits-réunis , tailles , taillons , le trop-plein , le trop-bu , tous les impositeurs royaux. Il est vrai qu'aujourd'hui *Turcaret* n'a plus de modeles. On l'offriroit sous d'autres traits , l'obstacle resteroit le même.

On ne joueroit point les *Fâcheux*, les *Marquis*, les *Emprunteurs* de *Moliere* , fans révolter à la fois la haute , la moyenne , la moderne & l'antique noblesse. Ses *Femmes savantes* irriteroient nos féminins bureaux d'esprit ; mais quel calculateur peut évaluer la force & la longueur du levier qu'il faudroit , de nos jours , pour élever jusqu'au théâtre la sublime œuvre du *Tartufe* ? Aussi l'auteur qui se compromet avec le public



*pour l'amuser, ou pour l'instruire*, au lieu d'intriguer à son choix son ouvrage, est-il obligé de tourniller dans des incidens impossibles, de perffler au lieu de rire, & de prendre ses modeles hors de la société, crainte de se trouver mille ennemis, dont il ne connoissoit aucun en composant son triste Drame.

J'ai donc réfléchi que si quelque homme courageux ne secouoit pas toute cette poussiere, bien-tôt l'ennui des pieces françoises porteroit la nation au frivole opéra-comique, & plus loin encore, au boulevards, à ce ramas infect de tréteaux élevés à notre honte, où la décente liberté bannie du théâtre françois, se change en une licence effrénée; où la jeunesse va se nourrir de grossieres inepties, & perdre, avec ses mœurs, le goût de la décence & des chefs-d'œuvres de nos maîtres. J'ai tenté d'être cet homme, & si je n'ai pas mis plus de talent à mes ouvrages, au moins mon intention s'est-elle manifestée dans tous.

J'ai pensé, je pense encore, qu'on obtient ni grand pathétique, ni profonde moralité, ni bon & vrai comique au théâtre, sans des situations fortes, & qui naissent toujours d'une disconvenance sociale, dans le sujet qu'on veut traiter. L'auteur tragique, hardi dans ses moyens, ose admettre le crime atroce; les conspirations,

P R É F A C E.

l'usurpation du trône, le meurtre, l'empoisonnement, l'inceste dans *Œdipe & Phèdre*; le fratricide dans *Vendôme*; le parricide dans *Mahomet*; le régicide dans *Machbet*, &c. &c. La comédie, moins audacieuse, n'excede pas les disconvenances parce que ses tableaux sont tirés de nos mœurs, ses sujets, de la société. Mais comment frapper sur l'avarice, à moins de mettre en scène un méprisable avare? Démasquer l'hypocrisie, sans montrer, comme *Orgon* dans le *Tartufe*, un abominable hypocrisie, épousant sa fille & convoitant sa femme? Un homme à bonnes fortunes, sans le faire parcourir un cercle entier de femmes galantes; un joueur effréné, sans l'envelopper de frippons, s'il ne l'est pas déjà lui-même?

Tous ces gens-là sont loin d'être vertueux; l'auteur ne les donne pas pour tels: il n'est le patron d'aucun d'eux; il est le peintre de leurs vices. Et parce que le lion est féroce, le loup vorace & glouton, le renard rusé, cauteleux, la fable est-elle sans moralité? Quand l'auteur la dirige contre un sot que la louange enivre, il fait choir du bec du corbeau le fromage dans la gueule du renard, sa moralité est remplie: s'il la tournoit contre le bas flatteur, il finiroit son apologue ainsi: *le renard s'en saisit, le dévore; mais le fromage étoit empoisonné.* La fable est une comédie légère, & toute comédie n'est qu'un

long apologue : leur différence est , que dans la fable les animaux ont de l'esprit ; & que dans notre comédie les hommes sont souvent des bêtes , & qui pis est , des bêtes méchantes.

Ainsi , lorsque *Moliere* , qui fut si tourmenté par les fots , donne à l'*Avare* un fils prodigue & vicieux qui lui vole sa cassette , & l'injurie en face ; est-ce des vertus ou des vices qu'il tire sa moralité ? Que lui importent ses fantômes ? c'est vous qu'il entend corriger. Il est vrai que les afficheurs & balayeurs littéraires de son tems , ne manquèrent pas d'apprendre au bon public combien tout cela étoit horrible ! Il est aussi prouvé que des envieux très-importans , ou des importans très-envieux se déchaînerent contre lui. Voyez le sévère *Boileau* dans son épître au grand *Racine* , venger son ami qui n'est plus , en rappelant ainsi les faits :

L'ignorance & l'erreur a ses naissantes pieces ,  
 En habits de Marquis , en robes de Comtesse ,  
 Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau ,  
 Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.  
 Le Commandeur vouloit la scene plus exacte ;  
 Le Vicomte indigné , sortoit au second acte.  
 L'un , défenseur zélé des dévots mis en jeu ,  
 Pour prix de ses bons mots , le condamnoit au feu ;  
 L'autre , fougueux Marquis , lui déclarant la guerre ,  
 Vouloit venger la Cour immolée au parterre.

P R É F A C E. vij

On voit même dans un placet de *Moliere* à *Louis XIV*, qui fut si grand en protégeant les arts, & sans le goût éclairé duquel notre théâtre n'auroit pas un seul chef-d'œuvre de *Moliere*; on voit ce philosophe auteur se plaindre amèrement au Roi, que pour avoir démasqué les hypocrites, ils imprimoient par-tout qu'il étoit *un libertin, un impie, un athée, un démon vêtu de chair, habillé en homme*; & cela s'imprimoit avec APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI, qui le protégeoit: rien là-dessus n'est empiré.

Mais, parce que les personnages d'une pièce s'y montrent sous des mœurs vicieuses, faut-il les bannir de la scène? Que poursuivroit-on au théâtre? les travers & les ridicules? Cela vaut bien la peine d'écrire! Ils sont chez nous comme les modes; on ne s'en corrige point, on en change.

Les vices, les abus, voilà ce qui ne change point, mais se déguise en mille formes sous le masque des mœurs dominantes: leur arracher ce masque & les montrer à découvert, telle est la noble tâche de l'homme qui se voue au théâtre. Soit qu'il moralise en riant, soit qu'il pleure en moralisant: Héraclite ou Démocrite, il n'a pas un autre devoir; malheur à lui, s'il s'en écarte. On ne peut corriger les hommes qu'en



les faisant voir tels qu'ils sont. La comédie utile & véridique , n'est point un éloge menteur , un vain discours d'académie.

Mais gardons-nous bien de confondre cette critique générale , un des plus nobles buts de l'art , avec la satyre odieuse & personnelle : l'avantage de la premiere est de corriger sans blesser. Faites pronocer au théâtre par l'homme juste , aigri de l'horrible abus des bienfaits , *tous les hommes sont des ingrats*: quoique chacun soit bien près de penser comme lui , personne ne s'offensera. Ne pouvant y avoir un ingrat , sans qu'il existe un bienfaiteur ; ce reproche même établit une balance égale entre les bons & mauvais cœurs ; on le sent & cela console. Que si l'humoriste répond *qu'un bienfaiteur fait cent ingrats* ; on répliquera justement , *qu'il n'y a peut-être pas un ingrat qui n'ait été plusieurs fois bienfaiteur* : cela console encore ; & c'est ainsi qu'en généralisant , la critique la plus amere porte du fruit sans nous blesser ; quand la satyre personnelle , aussi stérile que funeste , blesse toujours & ne produit jamais. Je hais par-tout cette derniere , & je la crois un si punissable abus , que j'ai plusieurs fois d'office invoqué la vigilance du magistrat , pour empêcher que le théâtre ne devînt une arène de gladiateurs , où le puissant se crût en droit de faire exercer ses vengeances par les

P R É F A C E.

ix

plumes vénales, & malheureusement trop communes, qui mettent leur bassesse à l'encre.

N'ont-ils donc pas assez, ces grands, des mille & un journaux, faiseurs de bulletins, afficheurs, pour y trier les plus mauvais, en choisir un bien lâche, & dénigrer qui les offusque? On tolère un si léger mal, parce qu'il est sans conséquence, & que la vermine éphémère démange un instant & périt; mais le théâtre est un géant qui blesse à mort tout ce qu'il frappe. On doit réserver ses grands coups pour les abus & pour les maux publics.

Ce n'est donc ni le vice, ni les incidens qu'il amène, qui font l'indécence théâtrale; mais le défaut de leçons & de moralité. Si l'auteur, ou foible ou timide, n'ose en tirer de son sujet, voilà ce qui rend sa pièce équivoque ou vicieuse.

Lorsque je mis *Eugénie* au théâtre (& il faut bien que je me cite, puisque c'est toujours moi qu'on attaque), lorsque je mis *Eugénie* au théâtre, tous nos jurés-crieurs, à la décence, jettoient des flammes dans les foyers sur ce que j'avois osé montrer un seigneur libertin, habitant ses valets en prêtres, & feignant d'épouser une jeune personne qui paroît enceinte au théâtre, sans avoir été mariée.

Malgré leurs cris, la pièce a été jugée, sinon le meilleur, au moins le plus moral des drames,

constamment jouée sur tous les théâtres, & traduite dans toutes les langues. Les bons esprits ont vu que la moralité, que l'intérêt y naissent entièrement de l'abus qu'un homme puissant & vicieux fait de son nom, de son crédit, pour tourmenter une foible fille, sans appui, trompée, vertueuse & délaissée. Ainsi, tout ce que l'ouvrage a d'utile & de bon, naît du courage qu'eut l'auteur d'oser porter la disconvenance sociale au plus haut point de liberté.

Depuis, j'ai fait *les Deux Amis*, pièce dans laquelle un père avoue à sa prétendue nièce qu'elle est sa fille illégitime : ce drame est aussi très-moral ; parce qu'à travers les sacrifices de la plus parfaite amitié, l'auteur s'attache à y montrer les devoirs qu'impose la nature sur les fruits d'un ancien amour, que la rigoureuse dureté des convenances sociales, ou plutôt leur abus, laisse trop souvent son appui.

Entr'autres critiques de la pièce, j'entendis dans une loge, auprès de celle que j'occupois, un jeune *important* de la cour, qui disoit gaiement à des dames : « l'auteur, sans doute, est un garçon frippier, qui ne voit rien de plus élevé que des commis des fermes & des marchands d'étoffes ; & c'est au fond d'un magasin qu'il va chercher les nobles amis qu'il traduit à la scène française ! » Hélas ! Monsieur, lui dis-je en

P R É F A C E.

x

m'avançant , il a fallu du moins les prendre où il n'est pas impossible de les supposer. Vous ririez bien plus de l'auteur , s'il eût tiré deux vrais amis de l'œil de bœuf ou des carroffes ? Il faut un peu de vraisemblance , même dans les actes vertueux.

Me livrant à mon gai caractère , j'ai depuis tenté , dans *le Barbier de Séville* , de ramener au théâtre l'ancienne & franche gaieté, en l'alliant avec le ton léger de notre plaisanterie actuelle ; mais comme cela même étoit une espèce de nouveauté , la pièce fut vivement poursuivie. Il sembloit que j'eusse ébranlé l'État : l'excès des précautions qu'on prit , & des cris qu'on fit contre moi , déceloit sur-tout la frayeur que certains vicieux de ce tems avoient de s'y voir démasqués. La pièce fut censurée quatre fois , cartonnée trois fois sur l'affiche , à l'instant d'être jouée , dénoncée même au parlement d'alors ; & moi , frappé de ce tumulte , je persistois à demander que le public restât le juge de ce que j'avois destiné à l'amusement du public.

Je l'obtins au bout de trois ans , après les clameurs , les éloges ; & chacun me disoit tout bas : faites-nous donc des pièces de ce genre , puisqu'il n'y a plus que vous qui osiez rire en face.

Un auteur désolé par la cabale & les criards ,



mais qui voit sa piece marcher, reprend courage, & c'est ce que j'ai fait. Feu M. le Prince de *Conti*, de patriotique mémoire, ( car en frappant l'air de son nom, l'on sent vibrer le vieux mot patrie). Feu M. le Prince de *Conti*, donc, me porta le défi public de mettre au théâtre ma Préface du *Barbier*; plus gaie, disoit-il, que la piece, & d'y montrer la famille de *Figaro*, que j'indiquois dans cette Préface. Monseigneur, lui répondis-je, si je mettois une seconde fois ce caractère sur la scene, comme je le montrerois plus âgé, qu'il en sauroit quelque peu davantage, ce feroit bien un autre bruit, & qui sait s'il verroit le jour! Cependant, par respect, j'acceptai le défi, je composai cette *Folle Journée*, qui cause aujourd'hui la rumeur. Il daigna la voir le premier. C'étoit un homme d'un grand caractère, un Prince Auguste, un esprit noble & fier: le dirai-je? Il en fut content.

Mais quel piège, hélas! j'ai tendu au jugement de nos critiques en appellant ma comédie du vain nom de *Folle Journée*! mon objet étoit bien de lui ôter quelque importance; mais je ne savois pas encore à quel point un changement d'annonce peut égarer tous les esprits. En lui laissant son véritable titre, on eut lû *l'Epoux suborneur*. C'étoit pour eux une autre piste; on me couroit différemment. Mais ce nom de *Folle*

*Journée*, les a mis à cent lieues de moi : ils n'ont plus rien vu dans l'ouvrage, que ce qui n'y fera jamais ; & cette remarque un peu sévère sur la facilité de prendre le change, a plus d'étendue qu'on ne croit. Au lieu du nom de *Georges Dandin*, si *Moliere* eût appelé son Drame la *Sottise des alliances*, il eût porté bien plus de fruit : si *Renarde* eût nommé son *Légataire*, la *Punition du célibat*, la piece nous eût fait frémir. Ce à quoi il ne songea pas ; je l'ai fait avec réflexion. Mais, qu'on feroit un beau chapitre sur tous les jugemens des hommes, & la morale du théâtre, & qu'on pourroit intituler : *de l'influence de l'Affiche*.

Quoiqu'il en soit, *la Folle Journée* resta cinq ans au porte-feuille ; les comédiens ont sù que je l'avois, il me l'ont enfin arrachée. S'ils ont bien ou mal fait pour eux, c'est ce qu'on a pu voir depuis. Soit que la difficulté de la rendre excitât leur émulation ; soit qu'ils sentissent avec le public, que pour lui plaire en comédie, il falloit de nouveaux efforts ; jamais piece aussi difficile n'a été jouée avec autant d'ensemble ; & si l'auteur (comme on le dit) est resté au dessous de lui-même ; il n'y a pas un seul acteur, dont cet ouvrage n'ait établi, augmenté ou confirmé la réputation. Mais revenons à sa lecture, à l'adoption des comédiens.

Sur l'éloge outré qu'ils en firent, toutes les

sociétés voulurent le connoître , & dès-lors il fallut me faire des querelles de toute espece , ou céder aux instances universelles. Dès-lors aussi les grands ennemis de l'auteur , ne manquerent pas de répandre à la cour qu'il bleffoit dans cet ouvrage , d'ailleurs un tissu de bêtises , la religion , le gouvernement , tous les états de la société , les bonnes mœurs , & qu'enfin la vertu y étoit opprimée , & le vice triomphant , *comme de raison* , ajoûtoit-on. Si les graves Messieurs qui l'ont tant répété , me font l'honneur de lire cette Préface , ils y verront au moins que j'ai cité bien juste , & la bourgeoise intégrité que je mets à mes citations , n'en fera que mieux ressortir la noble infidélité des leurs.

Ainsi , dans *le Barbier de Séville* , je n'avois qu'ébranlé l'Etat ; dans ce nouvel effai , plus infâme & plus séditieux , je le renversois de fond en comble. Il n'y avoit plus rien de sacré si l'on permettoit cet ouvrage. On abusoit l'autorité par les plus infidieux rapports ; on cabaloit auprès des corps puissans ; on allarmoît les Dames timorées ; on me faisoit des ennemis sur le prie-Dieu des oratoires : & moi , selon les hommes & les lieux , je repouffai la basse intrigue , par mon excessive patience , par la roideur de mon respect , l'obstination de ma docilité ; par la raison , quand on vouloit l'entendre.

Ce combat a duré quatre ans. Ajoûtez - les aux cinq du porte - feuille ; que reste-il des allusions qu'on s'efforce à voir dans l'ouvrage ? Hélas ! quand il fut composé, tout ce qui fleurit aujourd'hui , n'avoit pas même encore germé. C'étoit un tout autre univers.

Pendant ces quatre ans de débat, je ne demandois qu'un censeur ; on m'en accorda cinq ou six. Que virent-ils dans l'ouvrage , objet d'un tel déchaînement ? La plus badine des intrigues. Un grand seigneur Espagnol, amoureux d'une jeune fille qu'il veut séduire , & les efforts que cette fiancée, celui qu'elle doit épouser , & la femme du seigneur, réunissent pour faire échouer dans son dessein un maître absolu, que son rang, sa fortune & sa prodigalité rendent tout puissant pour l'accomplir. Voilà tout, rien de plus. La piece est sous vos yeux.

D'où naissent donc ces cris perçans ? De ce qu'au lieu de poursuivre un seul caractère vicieux, comme le Joueur, l'Ambitieux, l'Avare, ou l'Hypocrite , ce qui ne lui eût mis sur les bras qu'une seule classe d'ennemis ; l'auteur a profité d'une composition légère , ou plutôt a formé son plan de façon à y faire entrer la critique d'une foule d'abus qui désolent la société. Mais comme ce n'est pas là ce qui gâte un ouvrage aux yeux du censeur éclairé ; tous, en l'approuvant , l'ont réclamé pour le théâtre.

Il a donc fallu l'y souffrir : alors les Grands du monde ont vu jouer avec scandale ,

Cette Piece où l'on peint un insolent valet  
Disputant sans pudeur son épouse à son maître.

*M. Gudin.*

Oh ! que j'ai de regret de n'avoir pas fait de ce sujet moral, une Tragédie bien fanguinaire ! Mettant un poignard à la main de l'époux outragé , que je n'aurois pas nommé *Figaro* ; dans sa jalouse fureur je lui aurois fait noblement poignarder le puissant vicieux ; & comme il auroit vengé son honneur dans des vers quarrés, bien ronflans , & que mon jaloux, tout au moins général d'armées , auroit eu pour rival quelque tyran bien horrible , & régnant au plus mal sur un peuple désolé ; tout cela très-bien de nos mœurs , n'auroit je crois blessé personne ; on eut crié *bravo ; ouvrage bien moral*. Nous étions sauvés , moi & mon *Figaro* sauvage.

Mais ne voulant qu'amuser nos François , & non faire ruisseler les larmes de leurs épouses ; de mon coupable amant j'ai fait un jeune seigneur de ce tems-là , prodigue , assez galant , même un peu libertin , à-peu-près comme les autres seigneurs de ce tems-là. Mais qu'oseroit-on dire au théâtre d'un seigneur , sans les offenser tous , sinon de lui reprocher son trop de galanterie ! N'est-ce pas là le défaut le moins contesté



contesté par eux-mêmes : J'en vois beaucoup , d'ici , rougir modestement ( & c'est un noble effort ) en convenant que j'ai raison.

Voulant donc faire le mien coupable , j'ai eu le respect généreux de ne lui prêter aucun des vices du peuple. Direz-vous que je ne le pouvois pas , que ç'eût été bleffer toutes les vraisemblances ? Concluez donc en faveur de ma piece , puisqu'enfin je ne l'ai pas fait.

Le défaut même dont je l'accuse n'auroit produit aucun mouvement comique , si je ne lui avois gaiement opposé l'homme le plus dégourdi de sa nation , *le véritable Figaro* , qui tout en défendant *Suzanne* , sa propriété , se moque des projets de son maître , & s'indigne le plus plaisamment du monde qu'il ose joûter de ruse avec lui , maître passé dans ce genre d'escrime.

Ainsi , d'une lutte assez vive entre l'abus de la puissance , l'oubli des principes , la prodigalité , l'occasion , tout ce que la séduction a de plus entraînant ; & le feu , l'esprit , les ressources que l'infériorité piquée au jeu , peut opposer à cette attaque ; il naît dans ma piece un jeu plaisant d'intrigue , où *l'époux suborneur* , contrarié , lassé , harrassé , toujours arrêté dans ses vues ; est obligé trois fois dans cette journée de tomber aux pieds de sa femme qui , bonne , indulgente



& sensible , finit par lui pardonner : c'est ce qu'elles font toujours. Qu'a donc cette moralité de blâmable , Messieurs ?

La trouvez-vous un peu badine pour le ton grave que je prends ? Accueillez-en une plus sévère qui blesse vos yeux dans l'ouvrage , quoique vous ne l'y cherchiez pas : c'est qu'un seigneur assez vicieux pour vouloir profiter à ses caprices tout ce qui lui est subordonné, pour se jouer dans ses domaines , de la pudicité de toutes ses jeunes vassales , doit finir comme celui-ci , par être la risée de ses valets. Et c'est ce que l'auteur a très-fortement prononcé , lorsqu'en fureur au cinquième acte , *Almaviva* , croyant confondre une femme infidèle , montre à son jardinier un cabinet, en lui criant : *Entres-y toi , Antonio ; conduis devant son juge , l'infâme qui m'a déshonoré ; & que celui-ci lui répond : Il y a , parguenne , une bonne providence ! Vous en avez tant fait dans le pays , qu'il faut bien aussi qu'à votre tour ! . . . .*

Cette profonde moralité se fait sentir dans tout l'ouvrage ; & s'il convenoit à l'auteur de démontrer aux adversaires qu'à travers sa forte leçon il a porté la considération pour la dignité du coupable, plus loin qu'on ne devoit l'attendre de la fermeté de son pinceau ; je leur ferois

remarquer que , croisé dans tous ses projets , le Comte *Almaviva* se voit toujours humilié , sans être jamais avili.

En effet , si la Comtesse usoit de ruse pour aveugler sa jalousie dans le dessein de le trahir ; devenue coupable elle-même , elle ne pourroit mettre à ses pieds son époux , sans le dégrader à nos yeux. La vicieuse intention de l'épouse , brisant un lien respecté ; l'on reprocheroit justement à l'auteur d'avoir tracé des mœurs blâmables : car nos jugemens sur les mœurs se rapportent toujours aux femmes ; on n'estime pas assez les hommes pour tant exiger d'eux sur ce point délicat. Mais, loin qu'elle ait ce vil projet, ce qu'il y a de mieux établi dans l'ouvrage , est que nul ne veut faire une tromperie au Comte , mais seulement l'empêcher d'en faire à tout le monde. C'est la pureté des motifs qui sauve ici les moyens , du reproche ; & de cela seul , que la Comtesse ne veut que ramener son mari ; toutes les confusions qu'il éprouve sont certainement très-morales ; aucune n'est avilissante.

Pour que cette vérité vous frappe davantage, l'auteur oppose à ce mari peu délicat , la plus vertueuse des femmes par goût & par principes.

Abandonnée d'un époux trop aimé ; quand l'expose-t-on à vos regards ? Dans le moment

critique où sa bienveillance pour un aimable enfant, son filleul, peut devenir un goût dangereux, si elle permet au ressentiment qui l'appuie, de prendre trop d'empire sur elle. C'est pour faire mieux sortir l'amour vrai du devoir, que l'auteur la met un moment aux prises avec un goût naissant qui le combat. Oh ! combien on s'est étayé de ce léger mouvement dramatique, pour nous accuser d'indécence ! On accorde à la tragédie, que toutes les reines, les princesses aient des passions bien allumées qu'elles combattent plus ou moins ; & l'on ne souffre pas que, dans la comédie, une femme ordinaire puisse lutter contre la moindre foiblesse ! O grande influence de l'Affiche ! Jugement sûr & conséquent ! avec la différence du genre, on blâme ici ce qu'on approuvoit là. Et cependant en ces deux cas c'est toujours le même principe ; point de vertu sans sacrifice.

J'ose en appeler à vous, jeunes infortunées, que votre malheur attache à des *Almaviva* ! Distingueriez-vous toujours votre vertu de vos chagrins, si quelqu'intérêt importun tendant trop à les dissiper, ne vous avertissoit enfin qu'il est tems de combattre pour elle ? Le chagrin de perdre un mari, n'est pas ici ce qui nous touche ; un regret aussi personnel est trop loin d'être une vertu ! Ce qui nous plaît dans la Comtesse, c'est

P R Ê F A C E. xx

de la voir lutter franchement contre un goût naissant qu'elle blâme , & des ressentimens légitimes. Les efforts qu'elle fait alors pour ramener son infidèle époux , mettant dans le plus heureux jour les deux sacrifices pénibles de son goût & de sa colère, on n'a nul besoin d'y penser pour applaudir à son triomphe ; elle est un modèle de vertu , l'exemple de son sexe & l'amour du nôtre.

Si cette métaphysique de l'honnêteté des scènes , si ce principe avoué de toute décence théâtrale n'a point frappé nos juges à la représentation , c'est vainement que j'en éteindrois ici le développement , les conséquences ; un tribunal d'iniquité n'écoute point les défenses de l'accusé qu'il est chargé de perdre ; & ma Comtesse n'est point traduite au Parlement de la nation , c'est une Commission qui la juge.

On a vu la légère esquisse de son aimable caractère dans la charmante pièce d'*Heureusement*. Le goût naissant que la jeune femme éprouve pour son petit cousin l'officier n'y parut blâmable à personne , quoique la tournure des scènes pût laisser à penser que la soirée eût fini d'autre manière , si l'époux ne fût pas rentré , comme dit l'auteur , *heureusement*. Heureusement aussi l'on n'avoit pas le projet de calomnier cet auteur ; chacun se livra de bonne foi à ce doux intérêt qu'inspire une jeune femme honnête & sensible , qui

réprime ses premiers goûts ; & notez que dans cette piece , l'époux ne paroît qu'un peu sot ; dans la mienne il est infidele , ma Comtesse a plus de mérite.

Aussi , dans l'ouvrage que je défends , le plus véritable intérêt se porte-t-il sur la Comtesse ! Le reste est dans le même esprit.

Pourquoi *Suzanne* la camariste , spirituelle , adroite & rieuse , a-t-elle aussi le droit de nous intéresser ? C'est qu'attaquée par un séducteur puissant , avec plus d'avantage qu'il n'en faudroit pour vaincre une fille de son état , elle n'hésite pas à confier les intentions du Comte aux deux personnes les plus intéressées à bien surveiller sa conduite , sa maîtresse & son fiancé. C'est que , dans tout son rôle , presque le plus long de la piece , il n'y a pas une phrase , un mot , qui ne respire la sagesse & l'attachement à ses devoirs ; la seule ruse qu'elle se permette , est en faveur de sa maîtresse à qui son dévouement est cher , & dont tous les vœux sont honnêtes.

Pourquoi , dans ses libertés sur son maître , *Figaro* m'amuse-t-il , au lieu de m'indigner. C'est que , l'opposé des valets , il n'est pas , & vous le savez , le malhonnête homme de la piece ; en le voyant forcé par son état de repousser l'insulte avec adresse , on lui pardonne tout , dès qu'on sait qu'il ne ruse avec son seigneur , que pour



P R È F A C E.      xxij

garantir ce qu'il aime , & sauver sa propriété.

Donc , hors le Comte & ses agens , chacun fait dans la piece à-peu-près ce qu'il doit. Si vous les croyez malhonnêtes , parce qu'ils disent du mal les uns des autres ; c'est une regle très-fautive. Voyez nos honnêtes gens du siècle; on passe la vie à ne faire autre chose ! Il est même tellement reçu de déchirer sans pitié les absens , que moi, qui les défends toujours, j'entends murmurer très-souvent : quel diable d'homme , & qu'il est contrariant ! Il dit du bien de tout le monde.

Est-ce mon page , enfin , qui vous scandalise , & l'immortalité qu'on reproche au fond de l'ouvrage , seroit-elle dans l'accessoire ? O censeurs délicats ! beaux esprits sans fatigue ! inquisiteurs pour la morale , qui condamnez en un clin-d'œil les réflexions de cinq années ; soyez justes une fois , sans tirer à conséquence. Un enfant de treize ans , aux premiers battemens du cœur ; cherchant tout , sans rien démêler ; idolâtre , ainsi qu'on l'est à cet âge heureux , d'un objet céleste pour lui , dont le hasard fit sa marraine ; est-il un sujet de scandale ? Aimé de tout le monde au caractère vif , espiègle & brûlant , comme tous les enfans spirituels ; par son agitation extrême , il dérange dix fois , sans le vouloir , les coupables projets du Comte. Jeune adepte de la nature ! Tout ce qu'il voit a droit de l'agiter : peut-être il n'est



plus un enfant ; mais il n'est pas encore un homme , & c'est le moment que j'ai choisi pour qu'il obtint de l'intérêt , sans forcer personne à rougir. Ce qu'il éprouve innocemment , il l'inspire partout de même. Direz-vous qu'on l'aime d'amour ? Censeurs ! ce n'est pas là le mot ; vous êtes trop éclairé pour ignorer que l'amour , même le plus pur , a un motif intéressé : on ne l'aime donc pas encore ; on sent qu'un jour on l'aimera. Et c'est ce que l'auteur a mis avec gaieté dans la bouche de *Suzanne* , quand elle dit à cet enfant : *Oh ! dans trois ou quatre ans , je prédis que vous serez le plus grand petit vaurien ! . . . . .*

Pour lui imprimer plus fortement le caractère de l'enfance , nous le faisons exprès tutoyer par *Figaro*. Supposez - lui deux ans de plus , quel valet dans le château prendroit ces libertés ? Voyez-le à la fin de son rôle ; à peine a-t-il un habit d'officier , qu'il porte la main à l'épée aux premières railleries du Comte , sur le qui-proquo d'un soufflet. Il fera fier , notre étourdi ! mais c'est un enfant , rien de plus. N'ai-je pas vu nos dames dans les loges aimer mon page à la folie ? Que lui vouloient-elles ? hélas ! rien : c'étoit de l'intérêt aussi ; mais , comme celui de la Comtesse , un pur & naïf intérêt : un intérêt . . . . . sans intérêt.

**Mais est-ce la personne du page , ou la conscience**

du seigneur , qui fait le tourment du dernier , toutes les fois que l'auteur les condamne à se rencontrer dans la piece ? Fixez ce léger apperçu, il peut vous mettre sur sa voie; ou plutôt apprenez de lui que cet enfant n'est amené que pour ajouter à la moralité de l'ouvrage , en vous montrant que l'homme le plus absolu chez lui , dès qu'il suit un projet coupable , peut être mis au désespoir par l'être le moins important , par celui qui redoute le plus de se rencontrer sur sa route.

Quand mon page aura dix-huit ans , avec le caractère vif & bouillant que je lui ai donné , je ferai coupable à mon tour , si je le montre sur sa scene. Mais à treize ans qu'inspire-t-il ? Quelque chose de sensible & doux , qui n'est amitié ni amour , & qui tient un peu de tous deux.

J'aurois de la peine à faire croire à l'innocence de ces impressions , si nous vivions dans un siècle moins chaste , dans un de ces siècles de calcul , où , voulant tout prématurer , comme les fruits de leurs terres chaudes , les grands marioient leurs enfans à douze ans , & faisoient plier la nature , la décence & le goût aux plus sordides convenances , en se hâtant sur-tout d'arracher de ces êtres non formés , des enfans encore moins formables , dont le bonheur n'occupoit personne , & qui n'étoient que le prétexte d'un certain

trafic d'avantages qui n'avoient nul rapport à eux , mais uniquement à leur nom. Heureusement nous en sommes bien loin ; & le caractère de mon page , sans conséquence pour lui-même , en a une relative au Comte , que le moraliste apperçoit ; mais qui n'a pas encore frappé le grand commun de nos juteurs.

Ainsi , dans cet ouvrage , chaque rôle important a quelque but moral. Le seul qui semble y déroger , est le rôle de *Maceline*.

Coupable d'un ancien égarement , dont son *Figaro* fut le fruit , elle devroit , dit-on , se voir au moins punie par la confusion de sa faute , lorsqu'elle reconnoît son fils. L'auteur eût pu même en tirer une moralité plus profonde : dans les mœurs qu'il veut corriger , la faute d'une jeune fille séduite est celle des hommes & non la sienne. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait ?

Il l'a fait , censeurs raisonnables ! étudiez la scène suivante , qui faisoit le nerf du troisième acte , & que les comédiens m'ont prié de retrancher , craignant qu'un morceau si sévère n'obscurcit la gaieté de l'action.

Quand *Moliere* a bien humilié la coquette ou coquine du *Misanthrope* , par la lecture publique de ses lettres à tous ses amans , il la laisse avilie sous les coups qu'il lui a portés : il a raison ; qu'en feroit-il ? vicieuse par goût &

P R É F A C E. xxvij

par choix , veuve aguérie , femme de Cour , sans aucune excuse d'erreur , & fléau d'un fort honnête homme ; il l'abandonne à nos mépris , & telle est sa moralité. Quant à moi , saisissant l'aveu naïf de *Marceline* au moment de la reconnaissance , je montrais cette femme humiliée , & *Bartholo* qui la refuse , *Figaro* leur fils commun dirigeant l'attention publique sur les vrais auteurs du désordre où l'on entraîne sans pitié toutes les jeunes filles du peuple , douées d'une jolie figure.

Telle est la marche de la scène.

B R I D E - O I S O N .

( *Parlant de Figaro qui vient de reconnoître sa mere en Marceline* ).

C'est clair : i . . . . il ne l'épousera pas.

B A R T H O L O .

Ni moi non plus.

M A R C E L I N E .

Ni vous ! & votre fils ? Vous m'aviez juré....

B A R T H O L O .

J'étois fou. Si pareils souvenirs engageoient , on seroit tenu d'épouser tout le monde.

## B R I D E - O I S O N.

E..... Et si l'on y regardoit de si près ,  
pe..... ersonne n'épouserait personne.

## B A R T H O L O.

Des fautes si connues ! une jeuneffe déplorable !

MARCELINE , *s'échauffant par degrés.*

Oui , déplorable , & plus qu'on ne croit ! Je n'entends pas nier mes fautes ; ce jour les a trop bien prouvées ! mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste ! J'étois née , moi , pour être sage , & je la suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions , de l'inexpériencc & des besoins où les séducteurs nous assiégent , pendant que la misere nous poignarde , que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés ? Tel nous juge ici sévèrement , qui , peut-être , en sa vie a perdu dix infortunées.

## F I G A R O.

Les plus coupables sont les moins généreux ; c'est la regle.

M A H C E L I N E , *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats , qui flétrissez par le mépris , les jouets de vos passions , vos victimes !

P R É F A C E. xxix

c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse : vous , & vos magistrats si vains du droit de nous juger , & qui nous laissent enlever , par leur coupable négligence , tout honnête moyen de subsister. Est-il un seul état pour les malheureuses filles ? Elles avoient un droit naturel à toute la parure des femmes ; on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

F I G A R O .

Ils font broder jusqu'aux soldats !

M A R C E L I N E *exaltée.*

Dans les rangs , même plus élevés , les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire. Leurées de respects apparens , dans une servitude réelle ; traitées en mineures pour nos biens , punies en majeures pour nos fautes ; ah ! sous tous les aspects , votre conduite avec nous , fait horreur ou pitié.

F I G A R O .

Elle a raison.

L E C O M T E , *à part.*

Que trop raison.

B R I D E - O I S O N .

Elle a , mon. , . . . on Dieu ! raison.



M A R C E L I N E.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuste ? Ne regardes pas d'où tu viens, vois où tu vas ; cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même ; elle t'acceptera, j'en répons : vis entre une épouse, une mere tendres, qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils, gai, libre & bon pour tout le monde, il ne manquera rien à ta mere.

F I G A R O.

Tu parles d'or, maman, & je me tiens à ton avis. Qu'on est sot en effet ! il y a des mille mille ans que le monde roule, & dans cet océan de durée, où j'ai par hasard attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irois me tourmenter pour savoir à qui je les dois ! tant pis pour qui s'en inquiète. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas, même quand ils s'arrêtent, & qui tirent toujours, quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendrons.

---

J'ai bien enregistré ce morceau ; & maintenant

que la piece est connue , si les comédiens avoient le courage de le restituer à ma priere , je pense que le public leur en sauroit beaucoup de gré. Ils n'auroient plus même à répondre , comme je fus forcé de le faire à certains censeurs du beau monde , qui me reprochoient à la lecture , de les intéresser pour une femme de mauvaises mœurs. ---- Non , Messieurs , je n'en parle pas pour excuser ses mœurs , mais pour vous faire rougir des vôtres sur le point le plus destructeur de toute honnêteté publique ; *la corruption des jeunes personnes* ; & j'avois raison de le dire que vous trouvez ma piece trop gaie , parce qu'elle est souvent trop sévère. Il n'y a que façon de s'entendre.

--- Mais votre *Figaro* est un soleil tournant , qui brûle , en jaillissant , les manchettes de tout le monde. ---- Tout le monde est exagéré. Qu'on me sache gré du moins s'il ne brûle pas aussi les doigts de ceux qui croient s'y reconnoître : au tems qui court on a beau jeu sur cette matiere au théâtre. M'est-il permis de composer en auteur qui sort du college , de toujours faire rire des enfans , sans jamais rien dire à des hommes ? Et ne devez-vous pas me passer un peu de morale , en faveur de ma gaieté ; comme on passe aux François un peu de folie , en faveur de leur

Si je n'ai versé sur nos sottises qu'un peu de critique badine, ce n'est pas que je ne sache en former de plus séveres : quiconque a dit tout ce qu'il fait, dans son ouvrage, y a mis plus que moi dans le mien. Mais je garde une foule d'idées qui me pressent, pour un des sujets les plus moraux du théâtre, aujourd'hui sur mon chantier : *la Mere Coupable* ; & si le dégoût dont on m'abreuve me permet jamais de l'achever, mon projet étant d'y faire verser des larmes à toutes les femmes sensibles, j'élèverai mon langage à la hauteur de mes situations ; j'y prodiguerai les traits de la plus austere morale, & je tonnerai fortement sur les vices que j'ai trop ménagés. Apprêtez-vous donc bien, Messieurs, à me tourmenter de nouveau ; ma poitrine a déjà grondé ; j'ai noirci beaucoup de papier au service de votre colere.

Et vous honnêtes indifférens, qui jouissez de tout sans prendre parti sur rien : jeunes personnes modestes & timides, qui vous plaisez à ma *Folle Journée*, (& je n'entreprends sa défense que pour justifier votre goût :) lorsque vous verrez dans le monde, un de ces hommes tranchans, critiquer vaguement la piece, tout blâmer sans rien désigner, sur-tout la trouver indécente ; examinez bien cet homme-là : sachez son rang, son état, son caractere ; & vous connoîtrez

noîtrez sur-le-champ le mot qui l'a blessé dans l'ouvrage.

On sent bien que je ne parle pas de ces écumeurs littéraires, qui vendent leurs bulletins ou leurs affiches à tant de liards le paragraphe. Ceux-là, comme l'*Abbé Bazile*, peuvent calomnier ; *ils médiroient qu'on ne les croiroit pas.*

Je parle moins encore de ces libellistes honneux qui n'ont trouvé d'autre moyen de satisfaire leur rage, l'affassinat étant trop dangereux, que de lancer du cintre de nos salles, des vers infâmes contre l'auteur, pendant que l'on jouoit sa piece. Ils savent que je les connois : si j'avois eu dessein de les nommer, ç'auroit été au ministère public ; leur supplice est de l'avoir craint, il suffit à mon ressentiment. Mais on n'imaginera jamais jusqu'où ils ont osé élever les soupçons du public sur une aussi lâche épigramme ! Semblables à ces vils charlatans du Pont-Neuf, qui, pour accréditer leurs drogues, farcissent d'ordres, de cordons, le tableau qui leur sert d'enseigne.

Non, je cite nos importans, qui blessés, on ne fait pourquoi, des critiques semées dans l'ouvrage, se chargent d'en dire du mal, sans cesser de venir aux noces.

C'est un plaisir assez piquant de les voir d'en-bas au spectacle, dans le très-plaisant em-

barras de n'oser montrer ni satisfaction ni colere; s'avancant sur le bord des loges , prêts à se moquer de l'auteur , & se retirant aussi-tôt pour céler un peu de grimace ; emportés par un mot de la scene , & soudainement rembrunis par le pinceau du moraliste : au plus léger trait de gaieté , jouer tristement les étonnés , prendre un air gauche en faisant les pudiques , & regardant les femmes dans les yeux , comme pour leur reprocher de soutenir un tel scandale ; puis, aux grands applaudissemens, lancer sur le public un regard méprisant , dont il est écrasé , toujours prêts à lui dire , comme ce courtisan dont parle *Moliere* , lequel outré du succès de *l'Ecole des femmes* , crioit des balcons au public : *ris donc , public , ris donc !* En vérité c'est un plaisir , & j'en ai joui bien des fois.

Celui-là m'en rappelle un autre. Le premier jour de la *Folle Journée* , on s'échauffoit dans le foyer ( même d'honnêtes Plébéïens ) sur ce qu'ils nommoient spirituellement , *mon audace*. Un petit vieillard sec & brusque , impatienté de tous ces cris , frappe le plancher de sa canne , & dit en s'en allant : *Nos François sont comme les enfans qui braillent quand on les éberne*. Il avoit du sens ce vieillard. Peut-être on pouvoit mieux parler ; mais pour mieux penser , j'en défie.

P R É F A C E. XXXV

Avec cette intention de tout blâmer , on conçoit que les traits les plus sensés ont été pris en mauvaise part. N'ai-je pas entendu vingt fois un murmure descendre des loges à cette réponse de *Figaro* ?

L E C O M T E.

*Une réputation détestable !*

F I G A R O.

*Et si je vauz mieux qu'elle; y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant ?*

Je dis moi qu'il n'y en a point; qu'il ne fauroit y en avoir, à moins d'une exception bien rare. Un homme obscur ou peu connu peut valoir mieux que sa réputation, qui n'est que l'opinion d'autrui. Mais de même qu'un sot en place, en paroît une fois plus sot, parce qu'il ne peut plus rien cacher; de même un grand seigneur, l'homme élevé en dignités, que la fortune & sa naissance ont placé sur le grand théâtre, & qui, en entrant dans le monde, eût toutes les préventions pour lui, vaut presque toujours moins que sa réputation s'il parvient à la rendre mauvaise. Une assertion si simple & si loin du sarcasme, devoit-elle exciter le murmure ? Si son application paroît fâcheuse aux grands peu soigneux de leur gloire; en quel sens fait-elle épigramme sur ceux qui méritent nos respects, & quelle



maxime plus juste au théâtre , peut servir de frein aux puissans , & tenir lieu de leçon à ceux qui n'en reçoivent point d'autres ?

Non qu'il faille oublier ( a dit un écrivain sévère ; & je me plais à le citer , parce que je suis de son avis. ) « Non qu'il faille oublier , » dit-il , ce qu'on doit aux rangs élevés ; il est » juste au contraire que l'avantage de la naissance soit le moins contesté de tous ; parce » que ce bienfait gratuit de l'hérédité , relatif » aux exploits , vertus , ou qualités des ayeux » de qui le reçut , ne peut aucunement blesser l'amour-propre de ceux auxquels il fut » refusé : parce que dans une monarchie si l'on » ôtoit les rangs intermédiaires , il y auroit » trop loin du monarque aux sujets ; bien-tôt » on n'y verroit qu'un despote & des esclaves : » le maintien d'une échelle graduée du laboureur au potentat , intéresse également les » hommes de tous les rangs , & peut-être est » le plus ferme appui de la constitution monarchique ».

Mais quel auteur parloit ainsi ? Qui faisoit cette profession de foi sur la noblesse , dont on me suppose si loin ? C'étoit PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS plaidant par écrit au parlement d'Aix en 1778 , une grande & sévère question, qui décida bien-tôt de l'honneur

d'un noble & du sien. Dans l'ouvrage que je défends , on n'attaque point les états , mais les abus de chaque état : les gens seuls qui s'en rendent coupables ont intérêt à le trouver mauvais ; voilà les rumeurs expliquées : mais quoi donc , les abus sont-ils devenus si sacrés , qu'on n'en puisse attaquer aucun sans lui trouver vingt défenseurs ?

Un avocat célèbre , un magistrat respectable , iront-ils donc s'approprier le plaidoyer d'un *Bartholo* , le jugement d'un *Bride-Oison* ? Ce mot de *Figaro* sur l'indigne abus des plaidoiries de nos jours ( *c'est dégrader le plus noble institut* ) a bien montré le cas que je fais du noble métier d'avocat ; & mon respect pour la magistrature ne sera pas plus suspecté , quand on saura dans quelle école j'en ai recherché la leçon , quand on lira le morceau suivant , aussi tiré d'un moraliste , lequel parlant des magistrats , s'exprime en ces termes formels.

« Quel homme aisé voudroit , pour le plus  
 » modique honoraire , faire le métier cruel de  
 » se lever à quatre heures , pour aller au palais  
 » tous les jours s'occuper sous des formes pres-  
 » crites d'intérêts qui ne sont jamais les siens ;  
 » d'éprouver sans cesse l'ennui de l'importunité ,  
 » le dégoût des sollicitations , le bavardage des  
 » plaideurs , la monotonie des audiences , la

» fatigue des délibérations , & la contenti-  
 » d'esprit nécessaire aux prononcés des arrêts ,  
 » s'il ne se croyoit pas payé de cette vie labo-  
 » rieuse & pénible , par l'estime & la considé-  
 » ration publique ? Et cette estime est-elle autre  
 » chose qu'un jugement , qui n'est même aussi  
 » flatteur pour les bons magistrats , qu'en rai-  
 » son de sa rigueur excessive contre les mau-  
 » vais ? »

Mais quel écrivain m'instruisoit ainsi par ses leçons ? Vous allez croire encore que c'est PIERRE-AUGUSTIN ; vous l'avez dit , c'est lui , en 1773 , dans son quatrième mémoire en défendant jusqu'à la mort , sa triste existence attaquée par un soi-disant magistrat. Je respecte donc hautement ce que chacun doit honorer ; & je blâme ce qui peut nuire.

--- Mais dans cette *Folle Journée* , au lieu de sapper les abus , vous vous donnez des libertés très-repréhensibles au théâtre : votre monologue sur-tout , contient , sur les gens disgraciés , des traits qui passent la licence ! --- Eh ! croyez-vous , Messieurs , que j'eusse un talisman pour tromper , séduire , enchaîner la censure & l'autorité , quand je leur soumis mon ouvrage ? Que je n'aye pas dû justifier ce que j'avois osé écrire ? Que fais-je dire à *Figaro* , parlant à l'homme déplacé ?  
*les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux*

*lieux où l'on en gêne le cours.* Est-ce donc là une vérité d'une conséquence dangereuse ? Au lieu de ces inquisitions puériles & fatigantes, & qui seules donnent de l'importance à ce qui n'en auroit jamais ; si, comme en Angleterre, on étoit assez sage ici pour traiter les sottises avec ce mépris qui les tue, loin de sortir du vil fumier qui les enfante, elles y pourriroient en germant, & ne se propageroient point. Ce qui multiplie les libelles, est la foiblesse de les craindre : ce qui fait vendre les sottises, est la sottise de les défendre.

Et comment conclut Figaro ? *Que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; & qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.* Sont-ce là des hardiesses coupables, ou bien des aiguillons de gloire ? des moralités odieuses, ou des maximes réfléchies, aussi justes qu'encourageantes ?

Supposez-les le fruit des souvenirs. Lorsque satisfait du présent, l'auteur veille pour l'avenir dans la critique du passé, qui peut avoir droit de s'en plaindre ? Et si, ne désignant ni tems, ni lieu, ni personnes, il ouvre la voie au théâtre à des réformes desirables ; n'est-ce pas aller à son but ?

*La Folle Journée* explique donc comment dans un tems prospère, sous un Roi juste, & des

ministres modérés, l'écrivain peut tonner sur les oppresseurs, sans craindre de blesser personne. C'est pendant le regne d'un bon prince qu'on écrit sans danger l'histoire des méchants Rois ; & plus le gouvernement est sage & éclairé, moins la liberté de dire est en presse : chacun y faisant son devoir, on n'y craint pas les allusions : nul homme en place ne redoutant ce qu'il est forcé d'estimer, on n'affecte point alors d'opprimer chez nous cette même littérature, qui fait notre gloire au-dehors, & nous y donne une sorte de primauté que nous ne pouvons tirer d'ailleurs.

En effet, à quel titre y prétendrions-nous ? Chaque peuple tient à son culte, & chérit son gouvernement. Nous ne sommes pas restés plus braves que ceux qui nous ont battus à leur tour. Nos mœurs plus douces, mais non meilleures, n'ont rien qui nous élève au-dessus d'eux. Notre littérature seule, estimée de toutes les nations, étend l'empire de la langue françoise, & nous obtient de l'Europe entière une prédilection avouée, qui justifie en l'honorant la protection que le gouvernement lui accorde.

Et comme chacun cherche toujours le seul avantage qui lui manque ; c'est alors qu'on peut voir dans nos académies l'homme de la cour siéger avec les gens de lettres ; les talens per-



sonnels , & la considération héritée , se disputer ce noble objet , & les archives académiques se remplir presqu'également de papiers & de parchemins.

Revenons à *la Folle Journée*.

Un Monsieur de beaucoup d'esprit , mais qui l'économise un peu trop , me disoit un soir au spectacle : Expliquez-moi donc , je vous prie , pourquoi , dans votre piece , on trouve autant de phrases négligées qui ne sont pas de votre style ? --- De mon style , Monsieur ? Si par malheur j'en avois un , je m'efforcerais de l'oublier quand je fais une comédie ; ne connoissant rien d'insipide au théâtre comme ces fades camayeux où tout est bleu , où tout est rose , où tout est l'auteur , quel qu'il soit.

Lorsque mon sujet me saisit , j'évoque tous mes personnages & les mets en situation : -- songe à toi *Figaro* , ton maître va te deviner. --- Sauvez-vous vite , *Chérubin* , c'est le Comte que vous touchez -- Ah ! Comtesse , quelle imprudence avec un époux si violent ? -- Ce qu'ils diront , je n'en fais rien , c'est ce qu'ils feront qui m'occupe. Puis , quand ils sont bien animés , j'écris sous leur dictée rapide , sûr qu'ils ne me tromperont pas , que je reconnoîtrai *Bazile* , lequel n'a pas l'esprit de *Figaro* , qui n'a pas le ton noble du Comte , qui n'a pas la sensibi-



lité de la Comtesse , qui n'a pas la gaieté de *Suzanne* , qui n'a pas l'espièglerie du page , & & sur-tout aucun d'eux , la sublimité de *Bride-Oison* ? chacun y parle son langage. Eh ! que le Dieu du naturel les préserve d'en parler d'autre ! Ne nous attachons donc qu'à l'examen de leurs idées , & non à rechercher si j'ai dû leur prêter mon style.

Quelques malveillans ont voulu jeter de la défaveur sur cette phrase de Figaro : *Somme-nous des soldats qui tuent & se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent ? Je veux savoir , moi , pourquoi je me fâche !* A travers le nuage d'une conception indigeste ! ils ont feint d'apercevoir : *que je répands une lumière décourageante sur l'état pénible du soldat ; & il y a des choses qu'il ne faut jamais dire.* Voilà dans toute sa force l'argument de la méchanceté , reste à en éprouver la bêtise.

Si , comparant la dureté du service à la modicité de la paye , ou discutant tel autre inconvénient de la guerre , & comptant la gloire pour rien , je versois de la défaveur sur ce plus noble des affreux métiers ; on me demanderoit justement compte d'un mot indiscretement échappé. Mais , du soldat au colonel , au général exclusivement , quel imbécille homme de guerre a jamais eu la prétention qu'il dût pénétrer les

secrets du cabinet , pour lesquels il fait la campagne ? C'est de cela seul qu'il s'agit dans la phrase de *Figaro*. Que ce fou-là se montre , s'il existe , nous l'enverrons étudier sous le philosophe *Babouc* , lequel éclaircit disertement ce point de discipline militaire.

En raisonnant sur l'usage que l'homme fait de sa liberté dans les occasions difficiles , *Figaro* pouvoit également opposer à sa situation tout état qui exige une obéissance implicite ; & le cénobite zélé , dont la gloire est de tout croire sans jamais rien examiner ; comme le guerrier valeureux , dont la gloire est de tout affronter sur des ordres motivés , *de tuer & se faire tuer pour des intérêts qu'il ignore*. Le mot de *Figaro* ne dit donc rien , sinon qu'un homme libre de ses actions , doit agir sur d'autres principes que ceux dont le devoir est d'obéir aveuglément.

Qu'auroit-ce été , bon Dieu ! si j'avois fait usage d'un mot qu'on attribue au *Grand-Condé* , & que j'entends louer à outrance par ces mêmes logiciens qui déraisonnent sur ma phrase. A les croire , le *Grand-Condé* montra la plus noble présence d'esprit , lorsqu'arrêtant *Louis XIV* , prêt à pousser son cheval dans le Rhin , il dit à ce monarque : *Sire , avez-vous besoin du bâton de maréchal ?*

Heureusement on ne prouve nulle part que

ce grand homme ait dit cette grande sottise. C'eût été dire au Roi devant toute son armée : vous moquez-vous donc , Sire , de vous exposer dans un fleuve ? Pour courir de pareils dangers , il faut avoir besoin d'avancement ou de fortune !

Ainsi , l'homme le plus vaillant , le plus grand général du siècle auroit compté pour rien l'honneur , le patriotisme & la gloire ! un misérable calcul d'intérêt eût été , selon lui , le seul principe de la bravoure ! il eut dit là un affreux mot ! & si j'en avois pris le sens pour l'enfermer dans quelque trait , je mériterois le reproche qu'on fait gratuitement au mien.

Laiſſons donc les cerveaux fumeux louer ou blâmer au hasard , ſe ſans rendre compte de rien ; s'extasier ſur une ſottise qui n'a pu jamais être dite , & proſcrire un mot juſte & ſimple , qui ne montre que du bon ſens.

Un autre reproche aſſez fort , mais dont je n'ai pu me laver , eſt d'avoir aſſigné pour retraite à la Comteſſe un certain couvent d'*Urſulines*. *Urſulines !* a dit un ſeigneur , joignant les mains avec éclat. *Urſulines !* a dit une dame en ſe renverſant de ſurpriſe ſur un jeune Anglois de ſa loge. *Urſulines !* ah , Mylord ! ſi vous entendiez le françois ! . . . . Je ſens , je ſens beaucoup , Madame , dit le jeune homme en rougiſſant.

--- C'est qu'on n'a jamais mis au théâtre aucune femme aux *Ursulines* ! Abbé , parlez-nous donc ! L'abbé , ( toujours appuyée sur l'Anglois ) comment trouvez-vous *Ursulines* ? Fort indécent , répond l'abbé , sans cesser de lorgner *Suzanne* ; & tout le beau monde a répété , *Ursulines est fort indécent*. Pauvre auteur ! on te croit jugé , quand chacun songe à son affaire. En vain j'essayois d'établir que , dans l'événement de la scene , moins la Comtesse a dessein de se cloître , plus elle doit le feindre & faire croire à son époux que sa retraite est bien choisie : ils ont proscriit mes *Ursulines* !

Dans le plus fort de la rumeur , moi bonhomme ! j'avois été jusqu'à prier une des actrices , qui font le charme de ma piece , de demander aux mécontents , à quel autre couvent de filles ils estimoient qu'il fut *décent* que l'ont fît entrer la Comtesse ? A moi , cela m'étoit égal ; je l'aurois mise où l'on auroit voulu ; aux *Augustines* , aux *Célestines* , aux *Clairnettes* , aux *Visitandines* , même aux *Petites Cordelières* , tant je tiens peu aux *Ursulines* ! Mais on agit si durement !

Enfin , le bruit croissant toujours , pour arranger l'affaire avec douceur , j'ai laissé le mot *Ursulines* à la place où je l'avois mis : chacun alors content de soi , de tout l'esprit qu'il avoit

montré , s'est appaisé sur *Ursulines* , & l'on a parlé d'autre chose.

Je ne suis point , comme l'on voit , l'ennemi de mes ennemis. En disant bien du mal de moi ils n'en ont point fait à ma piece ; & s'ils sentoient seulement autant de joie à la déchirer , que j'eus de plaisir à la faire , il n'y auroit personne d'affligé. Le malheur est qu'ils ne rient point ; & ils ne rient point à ma piece , parce qu'on ne rit point à la leur. Je connois plusieurs amateurs , qui sont même beaucoup maigris depuis le succès du *Mariage* : excusons donc l'effet de leur colere.

A des moralités d'ensemble & de détail , répandues dans des flots d'une inaltérable gaieté ; à un dialogue assez vif , dont la facilité nous cache le travail , si l'auteur a joint une intrigue aisément filée , où l'art se dérobe sous l'art , qui se noue & se dénoue sans cesse , à travers une foule de situations comiques , de tableaux piquans & variés qui soutiennent , sans la fatiguer , l'attention du public pendant les trois heures & demie que dure le même spectacle ; (essai que nul homme de lettres n'avoit encore osé tenter !) Que restoit-il à faire à de pauvres méchans , que tout cela irrite ? Attaquer , poursuivre l'auteur par des injures verbales , manuscrites , imprimées ; c'est ce qu'on a fait

fans relâche. Ils ont même épuisé jusqu'à la calomnie , pour tâcher de me perdre dans l'esprit de tout ce qui influe en France sur le repos d'un citoyen. Heureusement que mon ouvrage est sous les yeux de la nation , qui depuis neuf grands mois , le voit , le juge & l'apprécie. Le laisser jouer tant qu'il fera plaisir , est la seule vengeance que je me sois permise. Je n'écris point ceci pour les lecteurs actuels ; le récit d'un mal trop connu , touche peu ; mais dans quatre-vingt ans il portera son fruit. Les auteurs de ce tems-là compareront leur sort au nôtre ; & nos enfans sauront à quel prix on pouvoit amuser leurs peres.

Allons au fait ; ce n'est pas tout cela qui blesse. Le vrai motif qui se cache , & qui dans les replis du cœur produit tous les autres reproches , est renfermé dans ce quatrain.

Pourquoi ce Figaro qu'on va tant écouter ,  
Est-il avec fureur déchiré par les sots ?  
*Recevoir , prendre & demander ;*  
*Voilà le secret en trois mots.*

En effet , *Figaro* parlant du métier de courtisan , le définit dans ces termes séveres. Je ne puis le nier , je l'ai dit. Mais reviendrai-je sur ce point ? Si c'est un mal , le remede seroit pire : il faudroit poser méthodiquement ce que je n'ai fait qu'indiquer ; revenir à montrer qu'il



n'y a point de synonyme en françois , entre *l'homme de la cour* , *l'homme de cour* & *le courtisan par métier*.

Il faudroit répéter qu'*homme de la cour* peint seulement un noble état : qu'il s'entend de l'homme de qualité , vivant avec la noblesse & l'éclat que son rang lui impose : que si cet *homme de la cour* aime le bien par goût , sans intérêt ; si loin de jamais nuire à personne , il se fait estimer de ses maîtres , aimer de ses égaux , & respecter des autres ; alors cette acception reçoit un nouveau lustre , & j'en connois plus d'un que je nommerois avec plaisir , s'il en étoit question.

Il faudroit montrer qu'*homme de cour*, en bon françois , est moins l'énoncé d'un état , que le résumé d'un caractère adroit , liant , mais réservé ; pressant la main de tout le monde en glissant chemin à travers ; menant finement son intrigue avec l'air de toujours servir ; ne se faisant point d'ennemis , mais donnant près d'un fossé dans l'occasion , de l'épaule au meilleur ami , pour assurer sa chute & le remplacer sur la crête ; laissant à part tout préjugé qui pourroit ralentir sa marche ; souriant à ce qui lui déplaît , & critiquant ce qu'il approuve , selon les hommes qui l'écoutent : dans les liaisons utiles de sa  
femme ,

femme , ou de sa maîtresse , ne voyant que ce qu'il doit voir : enfin . . .

Prenant tout , pour le faire court ,  
En véritable *homme de cour*.

*La Fontaine.*

Cette acception n'est pas aussi défavorable que celle du *Courtisan par métier*, & c'est l'homme dont parle *Figaro*.

Mais quand j'entendrois la définition de ce dernier ; quand , parcourant tous les possibles , je le montrerois avec son maintien équivoque , haut & bas à la fois , rampant avec orgueil ; ayant toutes les prétentions sans en justifier une ; se donnant l'air du *protégement* pour se faire chef de parti ; dénigrant tous les concurrents qui balanceroient son crédit ; faisant un métier lucratif de ce qui ne devoit qu'honorer ; vendant ses maîtresses à son maître , lui faisant payer ses plaisirs, &c. &c. & quatre pages d'&c. il faudroit toujours revenir au distique de *Figaro*. *Recevoir , prendre & demander ; voilà le secret en trois mots.*

Pour ceux-ci , je n'en connois point ; il y en eut, dit-on , sous *Henri III* , sous d'autres Rois encore ; mais c'est l'affaire de l'historien ; & quant à moi , je suis d'avis que les vicieux du siècle en sont comme les saints ; qu'il faut cent ans pour les canoniser. Mais puisque j'ai promis la critique de ma piece , il faut enfin que je la donne.

En général son grand défaut est que je ne l'ai point faite en observant le monde ; qu'elle ne peint rien de ce qui existe , & ne rappelle jamais l'image de la société où l'on vit ; que ces mœurs basses & corrompues n'ont pas même le mérite d'être vraies. Et c'est ce qu'on lisoit dernièrement dans un beau discours imprimé , composé par un homme de bien , auquel il n'a manqué qu'un peu d'esprit pour être un écrivain médiocre. Mais , médiocre ou non , moi qui ne fis jamais usage de cette allure oblique & torse avec laquelle un Sbirre , qui n'a pas l'air de vous regarder , vous donne du stilet au flanc , je suis de l'avis de celui-ci. Je conviens qu'à la vérité la génération passée ressembloit beaucoup à ma piece ; que la génération future lui ressemblera beaucoup aussi ; mais que pour la génération présente , elle ne lui ressemble aucunement ; que je n'ai jamais rencontré ni mari suborneur , ni seigneur libertin , ni courtisan avide , ni juge ignorant ou passionné , ni avocat injuriant , ni gens médiocres avancés , ni traducteur bassement jaloux. Et que si des ames pures , qui ne s'y reconnoissent point du tout , s'irritent contre ma piece & la déchirent sans relâche , c'est uniquement par respect pour leurs grands-peres , & sensibilité pour leurs petits-enfans. J'espère , après cette déclaration qu'on me laissera bien tranquille ; ET J'AI FINI.

---

CARACTERES ET HABILLEMENS  
DE LA PIECE.

**L**E COMTE ALMAVIVA doit être joué très-noblement , mais avec grace & liberté. La corruption du cœur ne doit rien ôter au *bon ton* de ses manieres. Dans les mœurs *de ce tems-là* les Grand traitoient en badinant toute entreprise sur les femmes. Ce rôle est d'autant plus pénible à bien rendre, que le personnage est toujours sacrifié. Mais joué par un comédien excellent (*M. Molé*), il a fait ressortir tous les rôles, & assuré le succès de la piece.

Son vêtement du premier & second actes , est un habit de chasse avec des bottines à mi-jambe , de l'ancien costume espagnol. Du troisieme acte jusqu'à la fin , un habit superbe de ce costume.

LA COMTESSE , agitée de deux sentimens contraires , ne doit montrer qu'une sensibilité réprimée , ou une colere très-modérée ; rien surtout qui dégrade aux yeux du spectateur son caractère aimable & vertueux. Ce rôle , un des plus difficiles de la piece , a fait infiniment d'honneur au grand talent de *Mlle Saint-Val* , cadette.

Son vêtement du premier , second & quatrieme actes , est une lévite commode , & nul

ornement sur la tête ; elle est chez elle & censée incommodée. Au cinquième acte , elle a l'habillement & la haute coëffure de *Suzanne*.

FIGARO. L'on ne peut trop recommander à l'acteur qui jouera ce rôle , de bien se pénétrer de son esprit , comme l'a fait M. *Dazincourt*. S'il y voyoit autre chose que de la raison affaiblie de gaieté & de saillies , sur-tout s'il y mettoit la moindre charge , il aviliroit un rôle que le premier Comique du théâtre , M. *Prévaille* , a jugé devoir honorer le talent de tout comédien qui sauroit en saisir les nuances multipliées , & pourroit s'élever à son entière conception.

Son vêtement comme dans *le Barbier de Séville*.

SUZANNE. Jeune personne adroite , spirituelle & rieuse , mais non de cette gaieté presque effrontée de nos soubrettes corruptrices ; son joli caractère est dessiné dans la préface , & c'est-là que l'actrice , qui n'a point vu Mlle *Contat* , doit l'étudier pour le bien rendre.

Son vêtement des quatre premiers actes , est un juste blanc à basquines , très-élégant , la jupe de même , avec une toque , appelée depuis par nos marchandes , à *la Suzanne*. Dans la fête du quatrième acte ; le Comte lui pose sur la tête

**! ET HABILLEMENS. liij**

une toque à long voile , à hautes plumes , & à rubans blancs. Elle porte au cinquieme acte la lévite de sa maîtresse, & nul ornement sur la tête.

**MARCELINE** , est une femme d'esprit , née un peu vive ; mais dont les fautes & l'expérience ont réformé le caractère. Si l'actrice qui le joue s'éleve avec une fierté bien placée , à la hauteur très-morale qui suit la reconnoissance du troisieme acte , elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement est celui des duegnes espagnoles , d'une couleur modeste , un bonnet noir sur la tête.

**ANTONIO** ne doit montrer qu'une demi-ivresse , qui se dissipe par degrés ; de sorte qu'au cinquieme acte , on n'en apperçoive presque plus.

Son vêtement est celui d'un payfan espagnol , où les manches pendent parderrière ; un chapeau & des souliers blancs.

**FANCHETTE** est une enfant de douze ans , très-naïve. Son petit habit est un juste brun , avec des gances & des boutons d'argent , la jupe de couleur tranchante , & une toque noire à plumes sur la tête. Il sera celui des autres payfannes de la noce.

**CHÉRUBIN.** Ce rôle ne peut être joué,



liv. **CARACTERES**

comme il l'a été, que par une jeune & très-jolie femme ; nous n'avons point à nos théâtres de très-jeune homme assez formé pour en bien sentir les finesses. Timides à l'excès devant la Comtesse, ailleurs un charmant polisson ; un desir inquiet & vague est le fond de son caractère. Il s'élançe à la puberté, mais sans projet, sans connoissances & tout entier à chaque événement ; enfin il est ce que toute mere, au fond du cœur, voudroit peut-être que fût son fils, quoiqu'elle dût beaucoup en souffrir.

Son riche vêtement, au premier & second actes, est celui d'un page de cour Espagnol, blanc & brodé d'argent ; le léger manteau bleu sur l'épaule, & un chapeau chargé de plumes. Au quatrieme acte, il a le corset, la jupe & la toque des jeunes paysannes qui l'amenent. Au cinquieme acte, un habit uniforme d'officier, une cocarde & une épée.

**BARTHOLO.** Le caractère & l'habit comme dans *le Barbier de Séville* ; il n'est ici qu'un rôle secondaire.

**BAZILE.** Caractere & vêtement comme dans *le Barbier de Séville* ; il n'est aussi qu'un rôle secondaire.

**BRIDE - OISON,** doit avoir cette bonne & franche assurance des bêtes, qui n'ont plus leur

**ET HABILLEMENTS.** Il y a de la timidité. Son bégaiement n'est qu'une grâce de plus , qui doit être à peine sentie ; & l'acteur se tromperoit lourdement , & joueroit à contresens , s'il y cherchoit le plaisant de son rôle. Il est tout entier dans l'opposition de la gravité de son état au ridicule du caractère ; & moins l'acteur le chargera , plus il montrera de vrai talent.

Son habit est une robe de juge espagnol , moins ample que celle de nos procureurs , presque une soutanne , une grosse perruque , une gonille ou rabat espagnol au col , & une longue baguette blanche à la main.

**DOUBLE-MAIN.** Vêtu comme le juge : mais la baguette blanche plus courte.

**L'HUISSIER OU ALGUAZIL.** Habit , manteau , épée de Crispin , mais portée à son côté sans ceinture de cuir. Point de bottines , une chaussure noire , une perruque blanche naissante & longue à mille boucles , une courte baguette blanche.

**GRIPPE-SOLEIL.** Habit de paysan , les manches pendantes , veste de couleur tranchée , chapeau blanc.

**UNE JEUNE BERGERE.** Son vêtement comme celui de *Fanchette*.

1vj **CARACTÈRES, &c.**

**PÉDRILLE.** En veste , gilet , ceinture , fouet & bottes de poste , une réçille sur la tête , chapeau de courier.

**PERSONNAGES MUETS.** Les uns en habits de juges , d'autres en habits de paysans , les autres en habits de livrée.

*Placement des Acteurs.*

Pour faciliter les jeux du théâtre , on a eu l'attention d'écrire au commencement de chaque scène , le nom des personnages dans l'ordre où le spectateur les voit. S'ils font quelque mouvement grave dans la scène , il est désigné par un nouvel ordre de noms , écrit en marge à l'instant qu'il arrive. Il est important de conserver les bonnes positions théâtrales ; le relâchement dans la tradition donnée par les premiers acteurs , en produit bien-tôt un total dans le jeu des pièces , qui finit par assimiler les troupes négligentes aux plus foibles comédiens de société.





L A  
FOLLE JOURNÉE,  
O U L E  
M A R I A G E  
D E F I G A R O.

---

---

A C T E P R E M I E R.

*La Scene représente un salon , dans lequel on voit ,  
à droite , une porte de communication dans la  
chambre de la Comtesse & une dans celle du Comte.*

---

---

S C E N E P R E M I E R E.

F I G A R O , S U Z A N N E.

F I G A R O , *mesurant le salon avec une toise.*

**D**IX-NEUF pieds sur vingt-six.

S U Z A N N E.

Tiens , Figaro , mon petit chapeau , le trouves-tu  
mieux ainsi ?

F I G A R O.

Sans comparaison , ma charmante. Ah ! que ce joli bouquet virginal élevé sur la tête d'une jolie fiancée , est doux le matin des noces , à l'œil amoureux d'un époux.

S U Z A N N E.

Que mesurois-tu donc-là , Figaro ?

F I G A R O.

Je voyois si le charmant lit que Monseigneur doit nous donner , aura bonne grace dans cette chambre.

S U Z A N N E.

Dans cette chambre ! Je ne veux pas.

F I G A R O.

Pourquoi cela ?

S U Z A N N E.

Je ne veux pas.

F I G A R O.

Mais encore ? . . . On dit des raisons.

S U Z A N N E.

Si je n'en veux pas dire.

F I G A R O.

Oh ! quand elles sont sûres de nous . . . .

S U Z A N N E.

Prouver que j'ai raison , c'est accorder que je puis avoir tort : tiens , Figaro , es-tu mon serviteur ?

F I G A R O.

Assurément ; mais pourquoi cette fantaisie contre la chambre du château la plus commode , & qui tient le milieu entre les deux appartemens ? La nuit , Madame se trouve-t-elle incommodée , elle n'a qu'à fonner : zeff ! en deux pas , te voilà chez elle : Monsieur a-t-il besoin de moi , Crac , en trois sauts , je suis dans sa chambre.

## DE FIGARO.

SUZANNE.

Oui : mais lorsque Monsieur le Comte aura bien tinté le matin pour te donner quelque bonne & longue commission : zest , en deux pas il est à ma porte , & crac , en trois sauts. . . .

FIGARO.

Qu'entendez-vous par ces paroles ?

SUZANNE.

Ah ! c'est qu'il faudroit m'écouter tranquillement.

FIGARO.

Eh ! qu'y a-t-il , bon Dieu !

SUZANNE.

Il y a que Monsieur le Comte Almaviva , las de courtiser les belles du canton , veut rentrer le soir au château ; mais ce n'est pas chez sa femme ; c'est chez la tienne : entends-tu , qu'il a jetté ces vues , auxquelles il espere que ce logement ne nuira pas ? Et c'est ce que Bazile , l'honnête agent de ses plaisirs , & mon noble maître à chanter , me répète chaque jour en me donnant leçon.

FIGARO.

Bazile ! oh , mon mignon ! si jamais volée de bois vert , appliquée sur l'échine d'un pédant , a duement redressé la moëlle épiniere de quelqu'un. . . .

SUZANNE.

Pauvre garçon ! & cette dot qu'on me donne , crois-tu donc que c'étoit pour les beaux yeux de ton mérite ?

FIGARO.

J'avois assez fait pour le croire.

SUZANNE.

Mon Dieu , que les gens d'esprit sont bêtes !

FIGARO.

On le dit.



6      **L E M A R I A G E**

**S U Z A N N E.**

Mais c'est qu'on ne veut pas le croire.

**F I G A R O.**

On a tort.

**S U Z A N N E.**

Il l'a destiné à obtenir de moi certain moment , certain quart-d'heure , seul à seul , qu'un ancien droit du seigneur. . . . Tu fais s'il étoit triste ?

**F I G A R O.**

Je le fais si bien que sans l'abolition de ce droit honteux , je ne t'eusse jamais époué dans ses domaines.

**S U Z A N N E.**

Eh bien ! il se repent de l'avoir aboli , & c'est sur ta fiancée qu'il prétend le racheter aujourd'hui.

**F I G A R O.**

Ma tête s'amollit de surprise , & mon front fertilisé...  
( *Il se frotte le front.* )

**S U Z A N N E** , *lui ôtant la main.*

Ne le frottes donc pas.

**F I G A R O.**

Quel danger ?

**S U Z A N N E.**

S'il y venoit quelques petits boutons ? Des gens superstitieux. . . .

**F I G A R O.**

Tu ris , fripponne ? Ah ! s'il y avoit moyen d'attrapper de grand trompeur en le faisant tomber dans un bon piège , & d'empocher son or ?

**S U Z A N N E.**

De l'intrigue & de l'argent : Figaro ! te voilà dans ta sphere.

**F I G A R O.**

Ce n'est pas la honte qui me retient.

SUZANNE.

Quoi ! La crainte ?.....

FIGARO.

Ce n'est pas cela non plus ; entrer la nuit chez quelqu'un , lui souffler sa femme , & recevoir cent coups de bâtons , ce n'est pas difficile : mille fots coquins l'ont fait ; mais conduire l'intrigue à bien , & sauver ses oreilles. .... ( *La Comtesse sort.* )

SUZANNE.

Madame la Comtesse sonne : elle m'a bien recommandé d'être la première à lui parler le matin de mes noces : le berger dit que cela porte bonheur aux femmes délaissées.

FIGARO.

Il y a encore quelque chose là-dessous. Tu ne me donne rien , mignonne , avant de t'en aller ? Un petit baiser ?

SUZANNE.

Un baiser à mon amant d'aujourd'hui ? Ah ! je t'en souhaite. Et que diroit demain mon mari ? ( *Figaro l'embrasse malgré elle.* ) Ah , frippon , quand cesseras-tu de me parler de ton amour du matin jusqu'au soir ?

FIGARO.

Quand je pourrai te le prouver du soir jusqu'au matin.

SUZANNE, *baisant ses doigts réunis sur sa bouche , & les déployant ensuite sur Figaro.*

Allez , Monsieur , je n'ai plus rien à vous.

FIGARO.

Ah ! mais , ce n'étoit pas ainsi que je te l'avois donné. ( *Suzanne sort.* )



## SCENE II.

FIGARO, *seul.*

**C**HARMANTE fille ! toujours riante , toujours verdissante ; pleine de gaieté , d'amour , de délices ! mais sage , sage. Ah , Monseigneur , mon cher Monseigneur ! vous voulez m'en donner à garder ! Je m'étonnois aussi que m'ayant donné la place de concierge , vous m'eussiez nommé courier de dépêches. J'entends , Monseigneur : trois promotions à la fois ; vous , compagnon-ministre : moi , casse-cou politique : Suzanne , Dame du lieu ; & puis fouette courier. Pendant que je courrai d'un côté , vous ferez faire de l'autre un joli chemin à ma belle. Moi , me croissant , m'échinant pour la gloire de votre famille , vous daigneriez concourir à l'agrandissement de la mienne : quelle douce réciprocité ! Mais , Monseigneur , il y a de l'abus. Faire à la fois deux personnages , celui de votre maître & celui de votre valet ; représenter en même tems , dans une Cour étrangère , le Roi & moi , c'est trop de moitié..... & toi , Bazile , frippon mon cadet , je veux t'apprendre à clocher devant les boiteux. Je veux..... mais non , dissimulons avec eux , & tâchons de les inférer l'un par l'autre. Attention sur la journée , monsieur Figaro , attention. Donner le change aux petites passions du Comte ; rompre ses desseins , & travailler à l'exécution des miens ; empêcher les présens , & écarter une Marceline méchante en diable : étriller rondement monsieur Du Bazile. ....

SCENE III.

FIGARO , LE DOCTEUR , BARTHOLO ,  
MARCELINE.

FIGARO , *se tournant & voyant le Docteur.*

**E**H ! voilà le cher Docteur !

LE DOCTEUR.

Et bien ! Après ?

FIGARO.

Sont-ce mes noces avec Suzon qui vous amènent  
au château , Docteur ?

LE DOCTEUR.

Non , mon cher Monsieur.

FIGARO.

Ce seroit trop généreux.

LE DOCTEUR.

Etp ar trop sot.

FIGARO.

Eh ! bon jour donc , cher Docteur de mon cœur.

LE DOCTEUR.

Bavard infernal , laissez-nous.

FIGARO.

Vous vous fâchez , Docteur ! Seroit-il arrivé quel-  
que chose à votre mule ? Les gens de votre état sont  
si durs ; ils n'ont pas plus de pitié des pauvres bêtes ,  
que si c'étoit en vérité . . . . des hommes. Eh bien !  
Marceline , avez-vous toujours envie de plaider  
contre moi ? Pour ne s'aimer pas , faut-il qu'on se  
haïsse ?

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que c'est ?

FIGARO.

Elle vous contera cela. (*En s'en allant, il donne une tappe sur le ventre du Docteur.*) Adieu, Docteur.

## SCENE IV.

LE DOCTEUR, MARCELINE.

LE DOCTEUR.

**L**E drôle est toujours le même.

MARCELINE.

Vous voilà donc enfin, éternel Docteur, toujours si grave & si compassé, qu'on auroit le tems de mourir vingt fois en attendant vos secours !

LE DOCTEUR.

Toujours amère, & provoquante : Eh bien ! qui m'amène ici ? Seroit-il arrivé au Comte quelque accident ? Et la Rosine, sa perfide Comtesse, seroit-elle malade, Dieu merci ?

MARCELINE.

Le Comte la néglige.

LE DOCTEUR.

O ! digne époux qui me venge !

MARCELINE.

Au moins c'est ce que m'a dit Bazile.

LE DOCTEUR.

Cet autre frippon loge ici ! c'est une caverne ! & qu'y fait-il ?

MARCELINE.

Tout le mal dont il est capable. Eh bien ! Docteur,

vous souvenez-vous du petit Emmanuel ; tendre fruit de notre amour ? Vous souvenez-vous de vos promesses ? Vous rappelez-vous vos sermens ? .....

L E D O C T E U R .

Est-ce pour écouter toutes ces sornettes-là , que vous m'avez , tout exprès , fait venir de Séville ?

M A R C E L I N E .

Eh bien ! n'en parlons plus : mais puisque l'honneur ne vous porte pas à la justice de m'épouser , aidez-moi donc à en épouser un autre.

L E D O C T E U R .

Ah ! volontiers , volontiers , parlons ... Mais quel est le mortel abandonné du ciel & des femmes ? .....

M A R C E L I N E .

Eh ! qui pourroit-ce être , Docteur , sinon le gai , le beau , l'aimable Figaro ?

L E D O C T E U R .

Ce frippon-là ?

M A R C E L I N E .

Toujours gai , jamais fâché ; généreux , généreux . . . . .

L E D O C T E U R .

Comme un voleur . . . . .

M A R C E L I N E .

Comme un seigneur .

L E D O C T E U R .

Et la Suzanne ?

M A R C E L I N E .

Elle ne l'aura pas , la rusée , si vous vouliez m'aider à faire valoir la promesse de mariage qu'il m'a faite .

L E D O C T E U R .

Mais son mariage est trop avancé .

M A R C E L I N E .

On en rompt par fois de plus avancé .



LE DOCTEUR.

Mais le moyen ?

MARCELINE.

J'aurois bien un secret ; mais. . . . .

LE DOCTEUR.

Les femmes en ont-elles pour le médecin du corps ?

MARCELINE.

Vous savez bien que je n'en ai pas pour vous. Toute femme est galante, mais timide. Elle eût plus avanturé sans une voix intérieure qui lui dit : sois belle, si tu peux, sage, si tu veux ; mais surtout, sois considérée, il le faut.... Puisqu'il faut donc que l'on soit au moins considérée ; que toute femme en sent l'importance, il ne sera pas difficile de faire adopter ces principes à Suzanne ; & lorsque Monsieur le Comte voudra la faire entrer dans les vues qu'il a sur elle, elle refusera, & le Comte saisira avec empressement l'occasion que je lui donnerai de s'en venger, en me faisant épouser Figaro.

LE DOCTEUR.

Elle a raison, parbleu ! le tour seroit bon de faire épouser ma vieille gouvernante au coquin qui me fit enlever ma jeune maîtresse.

MARCELINE.

Et qui croit ajouter à ses plaisirs. . . . .

LE DOCTEUR.

Et qui m'a volé cent écus, que j'ai toujours sur le cœur. Il seroit délicieux de me venger ainsi d'un scélérat.

MARCELINE.

De l'épouser, Docteur !



## S C E N E V .

SUZANNE , *apportant un ruban & une robe de taffetas blanc* , LE DOCTEUR , MARCELINE .

S U Z A N N E .

**L'**ÉPOUSER ! l'épouser ! épouser , qui ? mon Figaro ?

M A R C E L I N E .

Pourquoi pas ? Vous l'épousez bien .

L E D O C T E U R .

Plaisant argument de femme en colere .

M A R C E L I N E .

Sans compter Monseigneur dont on ne parle pas .

S U Z A N N E .

Votre servante , Madame : il y a toujours quelque chose d'amer dans vos propos .

M A R C E L I N E .

Bien la vôtre , Madame : où est donc l'amertume ? Il est bien juste qu'un loyal seigneur partage un peu la joie qu'il procure à ses gens .

S U Z A N N E .

Qu'il procure ! . . . . Heureusement que la jalousie de Madame est aussi connue que ses droits sur Figaro sont légers .

M A R C E L I N E .

On eut pû les rendre plus forts , en les cimentant à la façon de Madame .

S U Z A N N E .

Ah ! cette façon , Madame , est celle des femmes savantes .

LE DOCTEUR, *voulant emmener Marceline.*

Adieu, la charmante fiancée de notre Figaro.

M A R C E L I N E.

Je salue l'humble servante des plaisirs de Monseigneur.

S U Z A N N E.

Et qui vous estime beaucoup, Madame.

M A R C E L I N E.

Madame me fera-t-elle aussi l'honneur de me chérir un peu ?

S U Z A N N E.

A cet égard, Madame n'a rien à désirer.

M A R C E L I N E.

C'est une si jolie personne, que Madame.

S U Z A N N E.

Eh ! mais ! assez pour désoler Madame.

M A R C E L I N E.

Et sur-tout bien respectable. . .

S U Z A N N E.

Mais c'est aux duegnes à l'être.

M A R C H L I N E, (*furieuse.*)

Aux duegnes ! aux duegnes !

L E D O C T E U R.

Allons, Marceline, allons : (*Il la prend par le bras, & l'emmene.*)

M A R C E L I N E.

Adieu, Madame. . .

S U Z A N N E.

Adieu, Madame. (*Lorsque Marceline est à la porte, Suzanne continue.*) Allez, pédante : je crains aussi peu vos efforts, que je méprise vos outrages.



## S C E N E V I .

S U Z A N N E , *seule.*

**V**OYEZ un peu cette vieille sybille, parce qu'elle a fait quelque étude , & qu'elle a tourmenté la jeunesse de Madame, elle veut tout dominer au château.. Mais , je ne fais plus ce que je venois faire.

## S C E N E V I I .

C H É R U B I N , S U Z A N N E .

C H É R U B I N .

**A**H ! que je suis content de te trouver seule , Suzanne : il y a deux heures que je te cherche.

S U Z A N N E .

Pourquoi cela ?

C H É R U B I N .

Tu te marie , &amp; moi je pars.

S U Z A N N E .

Comment , tu pars.

C H É R U B I N .

Monseigneur me renvoye.

S U Z A N N E .

Vous avez fait quelque chose , Chérubin : comment se peut-il que le premier Page de Monseigneur soit tombé dans sa disgrâce ?

C H É R U B I N .

J'étois hier chez ta cousine Fanchette , à lui faire répéter son petit rôle d'innocente. . . . .

S U Z A N N E , *d'un air ironique.*

Son petit rôle d'innocente !

C H É R U B I N .

Lorsque Monseigneur est entré , il s'est mis dans une colere. . Sortez , dit-il , petit.... (Oh ! je n'ose par répéter devant une femme le gros mot qu'il a dit. ) Sortez ; & que demain vous ne couchiez pas au château. Si ma belle marraine ne l'appaise pas , je suis perdu.

S U Z A N N E .

Et pourquoi ne t'adresses-tu pas toi-même à elle ?

C H É R U B I N , *soupirant.*

Ah ! Suzanne ! Quelle est noble & belle ; mais quelle est imposante !

S U Z A N N E .

Ah ! c'est-à-dire que je ne le suis pas , & qu'on peut tout oser avec moi.

C H É R U B I N .

Tu fais bien , fripponne , que je n'ose pas oser. Que tu es heureuse , Suzanne , de voir tous les jours ma belle marraine , de lui parler à chaque instant , de l'habiller le matin , de la déshabiller le soir , épingle à épingle ! (*Voyant un ruban que Suzanne tient à la main.* ) Qu'est-ce que tu tiens donc-là ?

S U Z A N N E , *contrefaisant le ton passionné de Chérubin.*

C'est le ruban , le fortuné ruban , qui , pendant la nuit , ferre les cheveux de cette belle marraine.

C H É R U B I N .

Ah ! donnes-le moi , mon cœur ?

S U Z A N N E .

Son cœur ! Mais voyez donc comme il est familier. (*Chérubin lui arrache le ruban & s'enfuit.* )

S U Z A N N E , *courant après lui.*

Voulez-vous bien me le rendre , petit voleur ?

C H É R U B I N.!

On m'arracheroit plutôt la vie. Suzanne, tiens, tu diras que tu l'as perdu ; tu diras... tout ce que tu voudras ; mais je ne le rendrai jamais.

S U Z A N N E.

Je prédis que, dans trois ou quatre ans, vous serez le plus grand petit vaurien...

C H É R U B I N.

Ah ! laissez-le moi, Suzon : je te donnerai ma romance : tu la chanteras à ma belle marraine ; & quand je n'y serai plus, elle servira à te faire penser quelque fois à moi.

S U Z A N N E.

Taisez-vous, petit voleur, & rendez-moi mon ruban.

C H É R U B I N.

Tu ne m'écoutes pas, Suzanne. Ta cousine Fanchette m'écoute bien, mais toi...

S U Z A N N E.

C'est bien dommage... Ecoutez donc, Monsieur.

C H É R U B I N.

Tiens, Suzanne : depuis quelque tems j'éprouve, à la vue d'une femme, un sentiment... Tout mon sein se souleve, mon visage est en feu, le besoin que j'ai de dire à quelqu'un, je vous aime, est si pressant, que je le dis à chaque instant à ta maîtresse, à toi ; je le dis tout seul, en me promenant, aux arbres, aux nuages, aux vents qui les emportent avec mes paroles ; hier je rencontrai Marceline...

S U Z A N N E, *faisant un jeste de surprise.*  
Marceline.....

C H É R U B I N.

Pourquoi non ? N'est-elle pas femme ? N'est-elle pas fille ? Une fille ! Une femme ! Que ces noms sont doux, qu'ils sont intéressans !

B



S U Z A N N E.

Allons , il devient fou... Ah çà ! me rendez-vous mon ruban ? [ *Elle cherche à le lui arracher ; mais elle manque son coup.* ]

C H É R U B I N.

Ah ! Ouitche. [ *Il s'enfuit derrière le fauteuil.* ]

S U Z A N N E , tourne autour du fauteuil , & court après Chérubin qui s'arrête enfin.

Je le dirai à Monseigneur : je lui dirai : renvoyez-le à ses parens : renvoyez ce petit vaurien : c'est un petit voleur qui se donne les airs d'aimer Madame , qui embrasse Fanchette , & qui veut m'en conter par-dessus le marché.

C H É R U B I N , voyant venir le Comte.

Ah ! Suzanne , je suis perdu. [ *Il se cache derrière le fauteuil.* ]

S U Z A N N E.

Quelle frayeur ! [ *Voyant venir le Comte , elle cache de son corps le page qui est derrière le fauteuil , en criant.* ] Ah !

## S C E N E V I I I.

LE COMTE , SUZANNE , CHÉRUBIN ,  
*derrière le fauteuil.*

LE COMTE , *se tournant vers la coulisse.*

**J**E rentre à l'instant. [ *A Suzanne.* ] Qu'est-ce que tu-as , Suzanne ? Ton petit cœur paroît bien ému ! Au reste , c'est bien pardonnable le jour d'une noce.

S U Z A N N E.

Monseigneur , allez-vous-en : s'il vous trouvoit ici.

L E C O M T E .

J'en ferois au désespoir , ma chere ; mais je n'ai qu'un mot à te dire . [ *Il s'assied dans le fauteuil.* ] Le Roi m'a nommé son ambassadeur à Londres , & je donne un excellent poste à Figaro . Je l'emmenerai avec moi , & je le fais courier d'ambassade . Tu suivras ton mari , fans doute ?

S U Z A N N E .

Le devoir d'une femme.... Ah ! si j'osois parler !

L E C O M T E .

Eh bien ! parle , ma chere , parle : use d'un droit que tu prends aujourd'hui pour la vie .

S U Z A N N E .

Je n'en veux pas , Monseigneur ; je n'en veux pas.... je ne fais plus ce que je voulois dire .

L E C O M T E .

Tu en étois.... sur le devoir des femmes . Qu'en dis-tu ?

S U Z A N N E .

Lorsque Monseigneur enleva la sienne de chez le Docteur , en renonçant , par amour pour elle , au droit du seigneur , ce droit honteux que vous avez aboli....

L E C O M T E .

Oui , & qui faisoit bien de la peine aux filles , n'est-ce pas , Suzon ? Ce droit charmant , si tu voulois en jaser ce soir au jardin avec moi sur la brune , je mettrois un tel prix à cette légère faveur ! ....



## SCENE IX.

LE COMTE, SUZANNE, BAZILE,  
CHÉRUBIN.

B A Z I L E , *dans la coulisse.*

**M**ONSEIGNEUR n'est pas chez lui, vous dis-je.

L E C O M T E .

Ciel ! d'où vient cette voix !

B A Z I L E .

Il est chez Madame.

S U Z A N N E .

Ciel ! c'est Bazile. Ah ! Monseigneur, s'il vous trouvoit ici.

L E C O M T E , *cherchant un endroit pour se cacher.*

J'en ferois au désespoir. Quoi ! pas un endroit pour se cacher. Ah ! derrière ce fauteuil. (*Il s'avance vers le fauteuil. Suzanne se met entre lui, & le Page, cache ce dernier, qui, à mesure que le Comte avance, & que Suzanne recule, tourne du côté opposé à celui par où le Comte avance, & se cache tout entier dans le fauteuil, pendant que le Comte se cache derrière, Suzanne les couvre tous deux avec la lévite blanche qu'elle avoit apportée à la scène cinquième.*)

B A Z I L E , *entrant sur le théâtre.*

Jé croyois trouver Monseigneur ici, Mademoiselle.

S U Z A N N E .

Qui vous l'a dit ?

B A Z I L E .

Si vous étiez plus raisonnable, il n'y auroit rien d'étonnant à ma question. C'est Figaro qui le cherche.

S U Z A N N E .

Il cherche donc l'homme , qui , après vous , lui veut le plus de mal.

L E C O M T E , *à part, derrière le fauteuil.*

Voyons un peu comme il me sert.

B A Z I L E .

Dire du bien d'une femme , est-ce vouloir du mal à son mari ?

S U Z A N N E .

Non , dans vos affreux principes , agent de corruption.....

B A Z I L E .

De toutes les choses sérieuses , le mariage étant la plus bouffonne , j'avois pensé.....

S U Z A N N E .

Des horreurs.....

B A Z I L E .

Que vous demande-t-on , que vous n'alliez prodiguer à un autre ? grace à la douce cérémonie , ce qu'on vous défend aujourd'hui , on vous le prescrira demain.

S U Z A N N E .

Mais , allez-vous-en , vil agent de corruption.

B A Z I L E .

Là , là , méchante ! Dieu vous appaise.... Figaro n'est pas le seul obstacle qui nuise au dessein de Monseigneur ; car le page.....

S U Z A N N E .

Chérubin ?

B A Z I L E .

Oui : Chérubin , *di amor*..... car lorsque je vous ai quitté tantôt , il rodoit autour d'ici. Dites que cela n'est pas vrai.....

S U Z A N N E .

Mais , allez-vous-en , méchant homme.

B 3

B A Z I L E.

On est un méchant homme , parce qu'on y voit clair ; & la romance qu'il a faite , & dont il fait mystere ?...

S U Z A N N E.

Est pour moi ?

B A Z I L E.

Oui : à moins qu'il ne l'ait composée pour Madame. En effet , quand il la sert à table, on dit qu'il la regarde avec des yeux... mais, peste ! qu'il ne s'y joue pas ; Monseigneur est brutal sur l'article.

S U Z A N N E.

Et vous , bien indigne d'inventer mille calomnies pour perdre un malheureux enfant déjà tombé dans la disgrâce de son maître.

B A Z I L E.

Est-ce que je l'invente ? Ce que j'en dis , moi , c'est que tout le monde en parle.

LE COMTE , *sortant furieux de derrière le fauteuil.*

Comment donc ? Comment ? Tout le monde en parle ?

B A Z I L E.

Ah ! Monseigneur , que je suis fâché !

L E C O M T E.

Courez , Bazile , & qu'on le chasse.

S U Z A N N E , *prête à s'évanouir, chancelle.*

Ah ! ah ! ah ! mon Dieu !

L E C O M T E.

Elle se trouve mal : affeyons-là dans ce fauteuil.

*Ils s'apprént à la porter dans le fauteuil , & la prennent dans leurs bras.*

SUZANNE, effrayée, & reprenant toutes ses forces, s'échappe de leurs mains, s'écrie.

Je ne veux pas m'asseoir..... entrer comme cela, quand je suis seule.... c'est.... indigne.

L E C O M T E .

Qu'as-tu à craindre, Suzanne ? ne sommes-nous pas deux ?

B A Z I L E .

Ah ! que je suis fâché de m'être égayée sur le compte du petit page, puisque vous l'entendiez. Au fond, Monseigneur, ce que j'en disois, ce n'étoit que pour fonder les dispositions de Suzanne.

L E C O M T E .

Cinquante pistoles & un cheval ; & qu'on le renvoie à ses parens.

B A Z I L E .

Ah ! Monseigneur, pour un pur badinage !....

L E C O M T E .

Hier, encore, je l'ai surpris chez la fille de mon jardinier.

B A Z I L E .

Avec Fanchette ?

L E C O M T E .

Dans sa chambre.

S U Z A N N E .

Où Monseigneur avoit sans doute affaire aussi.

L E C O M T E , à part.

J'aime assez sa repartie.

B A Z I L E .

Elle est d'un bon augure.

L E C O M T E , haut.

J'allois pour donner quelques ordres à ton oncle Antonio, mon ivrogne de jardinier. Je frappe, l'on me fait long-tems attendre ; enfin l'on ouvre : ta cou-



sine à l'air empêtrée ; je prends quelque soupçon ; je regarde , j'aperçois derrière la porte un manteau , un rideau , je ne fais pas trop quoi , qui servoit à couvrir les hardes ; j'approche : ( *tout en disant cela ; le Comte approche vers le fauteuil , & leve la lévite qui servoit à couvrir le page.* ) Je le leve , & j'aperçois. . . . ( *apercevant le page.* ) Ah ! . . . . ( *ils restent dans des attitudes qui marquent l'indignation , & la surprise du Comte , l'étonnement stupide de Bazile , & la frayeur de Suzanne ; enfin le Comte rompant le silence.* ) Ce tour-ci vaut l'autre

B A Z I L E.

Encore mieux.

L E C O M T E , à Suzanne.

Fort bien, Mademoiselle ! A peine fiancée, vous faites de pareils apprêts ! ainsi, lorsque vous vouliez me renvoyer, c'étoit pour entretenir mon page. ( *à Chérubin.* ) Et vous, Monsieur, qui ne changez pas de conduite, il ne vous manquoit plus que de vous adresser, sans respect pour votre marraine, à sa première camariste, à la femme de votre ami... Mais je ne souffrirai pas que Figaro, qu'un homme que j'estime, que j'aime, soit victime d'une pareille tromperie. Etoit-il entré avec vous, Bazile ?

S U Z A N N E.

Il n'y a ici ni victime, ni tromperie, Monseigneur. Il étoit là [ *montrant le fauteuil.* ] quand vous êtes entré.

L E C O M T E.

Dans ce fauteuil ! Puiffe-tu mentir en le disant. Son plus cruel ennemi n'oseroit lui souhaiter ce mal... Mais c'est une autre fourberie : je m'y suis assis en entrant.

C H É R U B I N , toujours dans le fauteuil.

Hélas, Monseigneur ! j'étois tremblant derrière.

L E C O M T E.

Ruse d'enfer ! je viens de m'y placer moi-même.

C H É R U B I N.

Pardon ; mais c'est alors que je me suis blotti dedans.

L E C O M T E.

Mais c'est une couleuvre que ce petit serpent-là... Eh bien ! il a tout entendu.

C H É R U B I N.

Monseigneur, au contraire : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour ne rien entendre. [ *La porte du fond s'entr'ouvre.* ]

B A Z I L L E.

On vient, Monseigneur.

L E C O M T E, *arrachant le page de dedans le fauteuil.*

Il resteroit là devant tout l'univers.

## S C E N E X.

L E C O M T E , B A Z I L L E , C H É R U B I N ,  
S U Z A N N E , L A C O M T E S S E , F I G A R O ,  
F A N C H E T T E , *Troupe de Paysans & de  
Paysannes qui portent le chapeau de la Fiancée.*

L A C O M T E S S E.

**V**ous le voyez, Monsieur le Comte ; il me suppose un crédit que je n'ai pas. [ *Montrant Figaro.* ] Il venoit me prier de presser auprès de vous son mariage avec Suzanne. Leur empressement est natutel, & j'espère que vous leur accorderez cette grace, en faveur de l'amour que vous aviez autrefois pour moi.

L E C O M T E.

Et que j'ai toujours, Madame, . . . . & c'est à ce seul titre que je l'accorde.

F I G A R O.

En ce cas, Monseigneur, permettez que je vous présente ce chapeau virginal orné de fleurs, de plumes blanches, symbole de la pureté de vos intentions. Daignez le placer vous-même sur la tête de cette jeune créature, dont votre sagesse a préservé la vertu, & que je sois le premier à célébrer l'abolition du droit du Seigneur, auquel votre amour pour Madame vous a fait renoncer.

S U Z A N N E.

Monseigneur, ne refusez pas le juste tribut d'éloges qui vous est dû.

L E C O M T E, à part.

Oh ! la traîtresse !

F I G A R O.

Mais, regardez-là donc, Monseigneur ; & voyez si jamais aussi jolie fiancée montra la grandeur de votre sacrifice.

S U Z A N N E.

Ne parlons pas de ma figure, mon ami ; parlons plutôt de sa vertu.

L E C O M T E, à part.

Ma vertu..... Elle se moque de moi. (*Haut.*) L'abolition d'un droit honteux n'est pas un sacrifice, mais l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un Seigneur Espagnol peut bien chercher à vaincre la beauté par ses soins ; mais en exiger les prémices comme une servile redevance ; ah ! c'est la tyrannie d'un Vandale, & non le droit avoué d'un noble Castillan.

F I G A R O, à Chérubin.

Eh bien, espiegle ! vous n'applaudissez pas ?

S U Z A N N E .

Monseigneur le renvoyé.

F I G A R O .

Ah ! Monseigneur.

L A C O M T E S S E .

Monsieur le Comte, je demande sa grace.

L E C O M T E .

Madame, il n'en mérite pas.

L A C O M T E S S E .

Il est si jeune.

L E C O M T E .

Pas tant que vous le croyez.

C H É R U B I N .

Pardonner généreusement, n'est pas le droit du  
Seigneur auquel vous avez renoncé,L A C O M T E S S E , *en montrant les paysans.*

Il n'a renoncé qu'à celui qui les affligeoit tous.

S U Z A N N E .

Si Monseigneur avoit aboli ce droit, ce seroit le  
premier qu'il voudroit rétablir.

F I G A R O .

Mes amis, unissez-vous à moi.

T O U S É N S E M B L E .

Monseigneur.

C H É R U B I N .

Si j'ai pu être léger dans ma conduite, jamais la  
moindre indiscretion dans mes paroles. . . .F I G A R O , *d'un air inquiet.*

Qu'est-ce qu'il dit ?

L E C O M T E .

C'est assez ; je lui pardonne.

T O U S É N S E M B L E .

Vivat ?

L E C O M T E .

J'irai plus loin : je lui donne une compagnie dans ma légion.

T O U S E N S E M B L E .

Vivat !

L E C O M T E

Mais à condition qu'il partira sur-le-champ pour rejoindre en Catalogne.

F I G A R O .

Comment , Monseigneur , il n'assistera pas à ma noce ?

L E C O M T E .

Je le veux. . . . Allons , Monsieur , remerciez votre marraine , & demandez-lui sa protection. (*Suzanne amene Chérubin qui met un genou en terre devant la Comtesse.*)

L A C O M T E S S E , *d'une voix qui s'altère par degrés.*

Puisqu'on ne peut vous garder seulement jusqu'à demain, partez, jeune homme : une nouvelle carrière vous attend ; parcourez-là avec honneur. Soyez brave, honnête , soumis ; n'oubliez jamais les bontés de votre bienfaiteur ; souvenez-vous de cette maison où votre jeunesse a été élevée ; conduisez-vous bien , & nous prendrons toujours part à vos succès.

L E C O M T E .

Madame , vous êtes bien émue !

L A C O M T E S S E .

Je ne m'en défends pas , Monsieur : il est allié de ma famille , & de plus un filleul. Je ne puis voir sans crainte cet enfant si jeune lancé dans une carrière aussi dangereuse

L E C O M T E , *à Chérubin.*

Embrassez Suzanne pour la dernière fois.

FIGARO, *se mettant entre Suzanne & Chérubin, qui s'approche pour l'embrasser.*

Pourquoi donc, Monseigneur ? Il viendra ici passer ses quartiers d'hiver. Embrasses-moi, Capitaine. [*Il embrasse Chérubin.*] Allons, mon petit Chérubin, tu vas mener un train de vie bien différent : mon enfant, tu ne roderas plus toute la journée au quartier des femmes ; plus d'échaudées, plus de goûtés à la crème, plus de mains chaudes, plus de colin-mailard. Bon soldat, morbleu ! teint bazané, mal vêtu, mal nourri, un bon fusil bien lourd ; tourne à droite, tourne à gauche ; en avant ; marche à la gloire, & ne vas pas broncher en chemin, à moins qu'un bon coup de feu.....

S U Z A N N E.

Fi donc, l'horreur !

L A C O M T E S S E.

Quel vilain pronostic !

F I G A R O.

Allons, Monseigneur ; tout est prêt pour la cérémonie : elle ne dépend plus que de vous.

L E C O M T E, *à part.*

Je suis pris. [*Haut.*] J'y consens ; mais j'ai besoin d'un peu de repos ; & pour que la fête ait plus d'éclat, je voudrais qu'elle fût remise à tantôt.... A propos, où est donc Marceline ? Est-ce qu'elle n'est pas des vôtres ? [*À part.*] Elle ne vient pas.

F I G A R O.

Je ne fais pas, Monseigneur : elle en sera si elle veut ; mais cela ne fera rien à mes noces : elles n'en feront pas moins gaies.

L E C O M T E, *à part.*

Elle les troublera, je t'en réponds.

F A N C H E T T E.

Vous demandez Marceline, Monseigneur ? Je l'ai



rencontrée dans le parc sur le chemin qui conduit à la ferme : Monsieur le Docteur lui donnoit le bras.

L E C O M T E .

Le Docteur est ici ?

F A N C H E T T E .

Oh ! elle avoit l'air en colere ; elle faisoit de grands gestes , elle faisoit comme ça... avec de grands bras : Monsieur le Docteur lui faisoit comme ça de la main pour l'appaiser , elle nommoit mon cousin Figaro....

L E C O M T E .

Cousin.... cousin futur ; & quand reviendra-t-elle ?

B A Z I L E .

Elle reviendra quand il plaira à Dieu.

F I G A R O .

S'il lui plaisoit qu'il ne lui plut jamais.

F A N C H E T T E , montrant Chérubin.

Monseigneur , nous avez-vous pardonné de tantôt ?

L E C O M T E , lui prenant le menton , dit à demie-voix , comme pour lui dire , ne dis rien.

Bon jour , bon jour , petite. . . . Allons : à tantôt ; j'ai besoin de repos. Je me retire pour un moment. (*A Bazile.*) Bazile , vous passerez chez moi. (*Bazile fait une révérence.*)

*Le Comte donne la main à la Comtesse : tous sortent excepté Chérubin & Bazile que Figaro retient.*



## S C E N E X I.

B A Z I L E , F I G A R O , C H É R U B I N.

F I G A R O.

AH-çà, vous autres, la cérémonie adoptée, mon mariage en est la suite. Prenons bien garde à nous : ne ressemblons pas à ces acteurs qui ne jouent jamais si mal que quand la critique est la plus éveillée. Sachons bien nos rôles : nous n'avons pas de lendemain qui nous excuse, nous.

B A Z I L E.

Mon rôle est plus difficile que tu ne penses.

F I G A R O , *tournant le bras comme quelqu'un qui donneroit des coups de bâton.*

Aussi, tu es loin de savoir tout le succès qu'il te vaudra.

C H É R U B I N.

Mon ami, tu oublies que je pars.

F I G A R O.

Bon ! vas , n'ais pas l'air d'avoir de l'humeur en partant , & que l'on te voie à cheval. Prends gaiement le manteau de voyage, un tems de galop jusqu'à la grille ; reviens à pied par les derrières : ne te montres pas à Monseigneur, & je me charge de l'appaïser après la fête.

C H É R U B I N.

Et Fanchette qui ne fait pas son rôle !

B A Z I L E.

Eh ! que diable lui apprenez-vous donc , depuis huit jours que vous ne la quittez pas ?

FIGARO.

Donne-lui la journée d'aujourd'hui : tu n'as rien à faire.

BAZILE.

Jeune homme , prenez garde : elle n'étudie pas avec vous : le pere n'est pas satisfait ; la fille a été souffletée. Chérubin , Chérubin , vous lui causerez des chagrins. Tant va la cruche à l'eau. . . . .

FIGARO.

Voilà mon imbécile avec ses vieux proverbes ! Eh bien , pédant ! que dit la sagesse des nations ? Tant va la cruche à l'eau , qu'à la fin. . . . .

BAZILE.

Elle s'emplit. . . . .

FIGARO.

Pas si bête ! pas si bête ! [ *Ils sortent.* ]

*Fin du premier Acte.*



ACTE II.

---



---

## A C T E   S E C O N D .

*La Scène représente la chambre à coucher de la Comtesse, dans laquelle donne, à droite, la porte de la chambre de Suzanne, & au fond du théâtre est le lit de la Comtesse. A la droite du lit, est une fenêtre qui donne sur le potager, au bas de laquelle est un fossé de vingt-deux pieds de profondeur : à gauche du lit, est la porte qui communique dans l'appartement des femmes de la Comtesse. Sur la gauche du théâtre, vis-à-vis le cabinet qui sert à Suzanne de chambre à coucher, est la porte d'entrée de la chambre de la Comtesse. On voit sur la droite un fauteuil & un tabouret, sur lequel est une guitare. Vis-à-vis, à la gauche du théâtre, est un autre fauteuil; il y a une chaise à côté de la fenêtre qui donne sur le potager, & un banc le long de la fenêtre.*

---

### S C E N E   P R E M I E R E .

L A   C O M T E S S E ,   S U Z A N N E .

L A   C O M T E S S E .

**F**ERME la porte, Suzon. (*Elle ferme la porte, & la Comtesse s'assied.*) Suzanne, contes-moi tout dans le plus grand détail. Le Comte vouloit donc te séduire?

S U Z A N N E .

Non, Madame; Monseigneur n'y met pas tant de

C

façon avec sa servante : il vouloit m'acheter à beaux deniers comptans.

L A C O M T E S S E.

Et le petit page étoit présent ?

S U Z A N N E.

Non, Madame ; il étoit caché derrière le fauteuil : il étoit venu me dire de vous prier d'intercéder pour lui auprès de Monsieur le Comte qui le renvoyoit.

L A C O M T E S S E.

Mais que ne s'est-il d'abord adressé à moi ! Est-ce que je l'aurois refusé ?

S U Z A N N E.

C'est ce que je lui ai dit : savez-vous ce qu'il m'a répondu ? Ah ! Suzanne, qu'elle est noble & belle ! » mais qu'elle est imposante ! «

L A C O M T E S S E.

Est-ce que j'ai cet air-là, Suzon ?

S U Z A N N E.

Et puis, il m'a pris votre ruban. . .

L A C O M T E S S E, *riant forcément.*

Mon ruban ! Ah ! quelle enfance !

S U Z A N N E.

Il s'est jetté dessus avec une rapidité ! .... j'ai eu beau courir après lui, le menaçant de Monsieur le Comte & de vous ; c'étoit un lion, c'étoit un... non ; vous ne l'aurez plus qu'avec ma vie, disoit-il, en forçant sa petite voix grêle ; & parce que ce petit morveux-là n'oseroit seulement haïser le bas de votre robe, il veut toujours m'embrasser par contre-coup.

L A C O M T E S S E, *se levant.*

Laiçons, laissons ces folies-là.... ouvrez la fenêtre, Suzon, il fait une chaleur.....

SUZON, *ouvre la fenêtre, qui donne sur le potager.*

C'est que Madame parle, & marche avec feu.

LA COMTESSE.

Figaro se fait bien attendre.

SUZANNE.

Il viendra si-tôt qu'on sera parti pour la chasse.  
[*Regardant par la fenêtre.*] Tenez, tenez, madame :  
voilà Monseigneur qui traverse le potager , & puis  
un , deux , trois , quatre écuyers.

LA COMTESSE.

Tant mieux , nous aurons du tems pour tout.  
[*On frappe à la porte : Suzanne court ouvrir en  
chantant.*]

SUZANNE.

Ah ! c'est mon Figaro , &c.

SCÈNE II.

FIGARO , SUZANNE , LA COMTESSE.

SUZANNE.

**M**ADAME s'impatiente , mon ami.

FIGARO.

Et toi aussi. Au fait , de quoi s'agit-il ? d'une mi-  
fère !

LA COMTESSE.

Eh bien , Figaro ! conçois-tu Monsieur le Comte ?

FIGARO.

Comment , si je le conçois ! Il trouve une jolie  
fiancée , il veut en faire sa maîtresse ; qu'y a-t-il là  
d'extraordinaire ?

LA COMTESSE.

Tu ris , Figaro.



FIGARO.

Et pour parvenir à ses fins, il m'a nommé courier de dépêches, & Suzon conseillère d'ambassade. Il n'y a pas là d'étourderie.

SUZANNE.

Finiras-tu ce badinage?

FIGARO.

Et parce que Suzanne ne veut pas accepter le diplôme, il veut s'en venger en me faisant épouser Marceline; rien de plus naturel.

LA COMTESSE.

Comment traiter si légèrement un dessein qui nous coûte à tous le bonheur

FIGARO.

Tout cela ne m'inquiète guère. Je veux le faire tomber dans son propre piège; & pour agir aussi méthodiquement que lui, tempérons d'abord l'ardeur de Monsieur le Comte sur nos possessions, en l'inquiétant sur les siennes.

LA COMTESSE.

C'est bien dit; mais comment?

FIGARO.

C'est déjà fait, Madame. Un faux avis donné sur vous.....

LA COMTESSE.

Y pensez-vous, Figaro?

FIGARO.

Oui, Madame: tenez, pour tempérer l'ardeur des gens du caractère de Monsieur le Comte, il faut leur fouetter le sang, & c'est ce que les femmes entendent si bien. Après cela on les mène où l'on veut par le nez..... dans le guadalquivir.

LA COMTESSE.

Mais, Figaro, avez-vous perdu la tête de jeter ainsi des soupçons sur ma conduite?

F I G A R O .

Madame , il y a très - peu de femmes avec qui je l'eusse osé , de peur de rencontrer juste.

L A C O M T E S S E .

Vous verrez qu'il faudra encore que je le remercie.

F I G A R O .

Mais n'est-il pas charmant de lui tailler ainsi tous ses morceaux pour la journée , & de lui faire passer , à surveiller sa femme , le tems qu'il destinoit à passer avec la mienne ? [ *Regardant par la fenêtre.* ] Ah ! Voyez , voyez , voilà Monsieur le Comte qui force un lievre qui n'en peut-mais.

L A C O M T E S S E , à *Suzanne*.

La tête lui tourne.

F I G A R O .

C'est à lui qu'elle doit tourner. Courra-t-il après celui-ci ? Surveillera-t-il celui-là ?

L A C O M T E S S E .

Eh bien ! où tout cela menera-t-il ?

F I G A R O .

La voici : [ *A Suzanne.* ] Tu lui donneras un rendez-vous pour ce soir.

S U Z A N N E .

Moi ! un rendez-vous !

F I G A R O .

Oh ! dame , quand on n'est bonne à rien , & que l'on n'ose rien , on n'avance rien. Voilà mon nom à moi.

S U Z A N N E .

Eh bien ! après ?

F I G A R O .

Alors tu enveras Chérubin à ta place.

S U Z A N N E .

Mais il est parti.

F I G A R O , *avec chaleur.*

Non pas pour moi. Ah çà ! me laissera-t-on faire ?

S U Z A N N E .

Ah ! Madame , on peut s'en fier à lui pour conduire une intrigue.

F I G A R O .

Une , deux , trois iutrigue à la fois , bien embrouillées , qui se croisent . . . J'étois né pour être courtifan.

S U Z A N N E .

On dit que c'est si difficile.

F I G A R O .

Difficile ! Savoir prendre , recevoir & demander , voilà le secret en trois mots. Allons , pour ne pas perdre de tems , je fors & je vous envoie Cherubin pour l'habiller , le coëffer , & puis , faute Monseigneur.

### S C E N E I I I .

S U Z A N N E , L A C O M T E S S E .

L A C O M T E S S E , *se regardant dans un miroir de poche.*

**S**UZANNE , comme je suis faite ! Ce jeune homme qui va venir.

S U Z A N N E .

Madame ne veut pas qu'il en réchappe.

L A C O M T E S S E .

Mais c'est qu'en vérité mes cheveux sont dans un désordre !

S U Z A N N E , *relevant une boucle de la Comtesse.*

Tenez , Madame , avec cette boucle , vous le

gronderez bien mieux. Faisons-lui chanter sa romance.

---

S C E N E I V.

LA COMTESSE, SUZANNE, CHÉRUBIN.

SUZANNE, *allant au-devant de Chérubin qui entre.*

**E**NTREZ, Monsieur l'officier.

CHÉRUBIN.

Que ce nom m'afflige, Madame ! Il m'apprend qu'il faut quitter des lieux si chéris, & une marraine si bonne. . . . .

SUZANNE.

Et si belle.

CHÉRUBIN, *avec un long gémissement.*

Ah ! oui. . . . .

SUZANNE, *le contrefaisant.*

Ah ! oui. . . . . Mais voyez-le donc avec ses longues paupières hypocrites ! . . . . Madame, il faut lui faire chanter sa romance. [ *Elle la lui donne.* ] Approchez, bel oiseau bleu.

LA COMTESSE.

Dit-on de qui elle est ?

SUZANNE.

Voyez la rougeur du coupable; en a-t-il un pied sur les joues ? . . . .

CHÉRUBIN.

Madame, je suis si tremblant.

SUZANNE.

Gnian, gnian, gnian, gnian : approchez,

deste auteur, puisqu'on vous l'ordonne. Madame, je vais l'accompagner.

L A C O M T E S S E , à Suzanne  
Prends ma guitare.

S U Z A N N E E T C H É R U B I N .

*Pendant la romance, la Comtesse fait une scène muette en la lisant, & jettant de tems en tems les yeux sur Chérubin, qui tantôt la regarde, tantôt chante les yeux baissés; Suzanne les regarde tous deux, & chante en riant de tems en tems.*

R O M A N C E : *Sur l'air de Malborough.*

Auprès d'une fontaine,  
Que mon cœur, que mon cœur a de peine !  
Pensant à ma marraine,  
Sentis mes pleurs conler.

Sentis mes pleurs couler, *bis.*  
Je gravai sur un chêne,  
Que mon cœur, que mon cœur a de peine !  
Sa lettre dans la mienne ;  
Le Roi vient à passer.

Le Roi vient à passer,  
Ses barons, son clergé :  
Beau page, dit la Reine,  
Que mon cœur, que mon cœur a de peine !  
Beau page, dit la Reine,  
Qu'avez-vous à pleurer ?

Qu'avez-vous à pleurer ? *bis.*  
J'avois une marraine,  
Que mon cœur, que mon cœur a de peine !  
J'avois une marraine,  
Que toujours j'adorai.

L A C O M T E S S E , *ployant la chanson.*  
C'est assez; elle est bien faite: il y a du sentiment.

S U Z A N N E , *en persifflant.*

Ah ! pour du sentiment , c'est un jeune homme....  
[ *Chérubin tire Suzanne par sa robe pour l'empêcher de parler. Suzanne , bas à Chérubin.* ] Ah ! je dirai tout , vaurien. [ *Haut.* ] Ah ça , Monsieur l'officier , pour égayer la journée , il s'agit de voir si une de mes robes vous ira bien.

L A C O M T E S S E.

Y penses-tu Suzanne ?

S U Z A N N E , *s'approche de Chérubin , & se mesure avec lui.*

Il est de ma taille : commençons par ôter le manteau. [ *Elle l'ôte.* ]

L A C O M T E S S E.

Mais si on nous surprenoit ?

S U Z A N N E

Eh bien ! est ce que nous faisons du mal , donc ?...  
Ah ! mais , je vais fermer la porte.... [ *Elle ferme la porte.* ] C'est la coëffure que je veux voir.

L A C O M T E S S E.

Dans mon cabinet , sur ma toilette , prends ma baigneuse à moi. [ *Suzanne sort pour aller chercher le bonnet ; elle revient , s'assied sur le tabouret , & fait mettre Chérubin à genoux. Elle le coëffe en femme.* ]

S U Z A N N E.

Mais voyez donc comme il est joli en fille ! je suis jalouse , moi. Voulez-vous bien n'être pas joli comme ça.

L A C O M T E S S E.

Dégage un peu son collet ; qu'il ait l'air un peu plus féminin. [ *Suzanne lui dégage son collet pour lui découvrir le cou.* ] Relevons un peu ses manches , afin que les amadis prennent mieux..... [ *En rele-*



*vant les manches de la veste , elle apperçoit son ruban roulé autour du poignet de Chérubin. ]* Qu'est-ce que je vois donc là ? Mon ruban !

S U Z A N N E.

Ah ! je suis bien aise que Madame s'en apperçoive : aussi-bien je lui avois dit que je vous le dirois ; j' en aurois bien repris , si Monseigneur n'étoit pas venu , car je suis presque aussi forte que lui.

L A C O M T E S S E , *déroulant le ruban.*

Il y a du sang !

C H É R U B I N.

Ce matin comptant partir , j'arrangois la gourmette de mon cheval ; il a donné de la tête , & la bossette m'a effleuré le bras.

L A C O M T E S S E.

On n'a jamais vu mettre un ruban autour de son bras dans une pareille occasion.

S U Z A N N E.

Et sur-tout un ruban volé.... Voyons donc un peu ce que la gourmette , la courbette , la corvette..... Je n'entends rien à tous ces termes-là. [ *Elle lui regarde le bras.* ] Comme il a le bras blanc ! c'est comme une femme : tenez , Madame , il est plus blanc que le mien.

L A C O M T E S S E.

Occupez-vous plutôt à m'avoir du raffetas gommé ! [ *Suzanne sort en poussant Chérubin par les épaules , & en le faisant tomber sur les mains. Chérubin & la Comtesse restent long-tems à se regarder l'un après l'autre sans se rien dire. La Comtesse rompant enfin le silence.* ] Enfin voilà où vous ont mis vos étourderies. Ne reparaissez pas de la journée aux yeux de Monsieur le Comte. Nous lui dirons que le tems d'expédier votre brevet. . . .

C H É R U B I N.

Cela est déjà fait, Madame ; le voilà : Bazile me l'a remis. [ *Il tire son brevet de sa poche, & le lui donne.* ]

L A C O M T E S S E.

Déjà ! On craint d'y perdre un moment. [ *Elle l'ouvre.* ] Ils se sont tant pressés, qu'ils ont oublié d'y faire mettre le cachet.

S U Z A N N E, *rentrant avec du taffetas gommé.*  
Le cachet ! à quoi ?

L A C O M T E S S E.

A son brevet.

S U Z A N N E.

Déjà !

L A C O M T E S S E.

C'est ce que je disois.

S U Z A N N E.

Et la ligature ?

L A C O M T E S S E.

En allant chercher des hardes, prends le ruban d'un de tes bonnets.

## S C E N E V.

L A C O M T E S S E, C H É R U B I N.

L A C O M T E S S E.

C O M M E ce ruban étoit celui dont la couleur m'agréoit le plus, je vous avoue que j'étois fort en colère que vous l'eussiez pris.

C H É R U B I N.

Celui là m'eût guéri bien plus plutôt.

L A C O M T E S S E .

Par quelle vertu ?

C H É R U B I N .

Quand un ruban a ferré la tête , touché la peau d'une personne.....

L A C O M T E S S E .

Etrangere , il a la vertu de guérir les blessures : j'ignorois cette propriété là. J'en veux faire l'essai , & à la premiere blessure..... d'une de mes femmes.....

C H É R U B I N .

Et moi , je pars.

L A C O M T E S S E .

Non pour toujours. ( *Chérubin pleure.* ) Allons : le voilà qui pleure à présent ! c'est ce Figaro avec son pronostic.

C H É R U B I N .

Je voudrois toucher au terme qu'il m'a prédit.  
[ *On entend frapper à la porte.* ]

L A C O M T E S S E .

Qui frappe ainsi chez moi ?

L E C O M T E , *en dehors.*

Ouvrez ?

L A C O M T E S S E .

Ciel ! c'est mon époux. Où vous cacher ?

L E C O M T E , *en dehors.*

Mais , Madame , ouvrez donc.

L A C O M T E S S E .

C'est que je suis seule.

L E C O M T E , *en dehors.*

Mais vous parlez avec quelqu'un.

L A C O M T E S S E .

Mais avec vous , apparemment. [ *A Chérubin.* ]  
Cachez-vous vite dans ce cabinet.

C H É R U B I N .

Après l'aventure de ce matin , il me tueroit s'il me trouvoit ici. ( *Il coure dans le cabinet à droite qui sert de chambre à Suzanne ; la Comtesse l'enferme , prend la clef , & va ouvrir au Comte.* )

## S C E N E V I .

L E C O M T E , L A C O M T E S S E .

L E C O M T E .

**V**ous n'êtes pas dans l'usage de vous enfermer , Madame.

L A C O M T E S S E .

Je chiffonnois avec Suzanne : elle est passée.....  
( *Montrant la chambre des femmes.* )

L E C O M T E .

Vous paroissez bien émue , Madame ?

L A C O M T E S S E .

Non , Monsieur , point du tout , je vous en assure. Nous parlions de vous ; elle est passée comme je vous le disois.

L E C O M T E .

Je suis ramené par l'inquiétude : il faut avouer , Madame , que vous , ou moi , sommes entourés de gens bien méchants. En montant à cheval , l'on m'a remis un billet , par lequel on m'apprend qu'un particulier , que je crois bien loin , doit vous entretenir ce soir.

L A C O M T E S S E .

Quelque soit cet audacieux , il faudra qu'il pénètre ici ; car mon dessein est de ne pas quitter la chambre

de la journée. [ *On entend quelque chose tomber dans le cabinet où est Chérubin.* ]

LE COMTE.

Madame, on vient de laisser tomber un meuble.

LA COMTESSE.

Je n'ai rien entendu, Monsieur.

LE COMTE.

Il faut que vous soyez furieusement préoccupée... Mais il y a quelqu'un dans ce cabinet.

LA COMTESSE.

Qui voulez-vous, Monsieur, qu'il y ait ?

LE COMTE.

Madame, c'est moi qui vous le demande. J'arrive.

LA COMTESSE.

C'est Suzanne apparemment qui range.

LE COMTE, *montrant l'appartement des femmes.*

Mais, Madame, vous m'aviez dit qu'elle étoit passée là-dedans.

LA COMTESSE.

Là, ou là ; je ne sais.

LE COMTE.

Eh bien ! Madame, il faut que je la voye. Sortez, Suzanne.

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur, elle est à moitié nue : elle essaye des habits que je lui donne pour ses noces. [ *Pendant ce tems-là Suzanne qui étoit dans la chambre des femmes pour prendre un ruban, appercevant le Comte, écoute un moment.* ]

LE COMTE.

Vêtue ou non, je la verrai.

L A C O M T E S S E .

Par-tout ailleurs je ne peux l'empêcher ; mais chez moi. . . . .

L E C O M T E .

Madame , vous direz tout ce que vous voudrez , mais je veux la voir.

L A C O M T E S S E .

Je crois en effet , Monsieur , que vous aimez beaucoup à la voir ; mais. . . . .

L E C O M T E .

Eh bien , Madame , si elle ne peut pas sortir , au moins peut-elle parler. [ *Se tournant du côté du cabinet.* ] Suzanne , êtes-vous dans ce cabinet ? Répondez , je vous l'ordonne.

L A C O M T E S S E .

Ne répondez pas , Suzanne , je vous le défends. Mais , Monsieur , on n'a jamais vu une pareille tyrannie. En vérité , voilà bien les soupçons les plus mal fondés. . . . . ( *Suzanne s'enfuit , & se cache derrière le lit de la Comtesse sans être vue ni du Comte , ni de la Comtesse.* )

L E C O M T E .

Ils en sont plus aisés à détruire. Vous demander la clef , ce seroit , je le vois , chose inutile ; mais il y a moyen de jeter en dedans cette légère porte. Holà ! quelqu'un.

L A C O M T E S S E .

Mais , Monsieur le Comte , sur un pareil soupçon , vous allez vous rendre la fable du château.

L E C O M T E .

Vous avez raison , & j'y suffirai bien moi-même... je vais chercher un instrument.

L A C O M T E S S E .

Encore si c'étoit l'amour qui vous inspirât cette



jalouſſie, je vous le pardonnerois en faveur du motif ; mais à la ſeule vanité.

LE COMTE.

Amour , ou vanité , Madame , je ſaurai qui eſt dans ce cabinet..... mais afin que tout reſte dans le même état , & que vous ſoyez pleinement juſtifiée , permettez que je ferme la porte de l'appartement qui conduit chez vos femmes. Vous , Madame, vous aurez la bonté de me ſuivre ſans murmure , & ſans bruit..... ( *Il lui donne la main & l'emmene.* ) Quant à la Suzanne du cabinet , elle aura la bonté de m'attendre ; & le moins qui puiſſe lui arriver.....

LA COMTESSE , *ſortant avec le Comte,*  
Mais , Monsieur , en vérité. . . . .

## SCENE VII.

SUZANNE, CHÉRUBIN.

SUZANNE , *ſortant de derrière le lit de la Comteſſe,*  
*court au cabinet.*

CHÉRUBIN , ouvrez vite , c'eſt Suzanne. [ *Chérubin ouvre & ſort du cabinet.* ] Sauvez-vous : vous n'avez pas un moment à perdre.

CHÉRUBIN.

Où me ſauver ?

SUZANNE.

Je n'en fais rien ; mais ſauvez-vous toujours.

CHÉRUBIN , *courant à la fenêtre , & revenant.*

Cette fenêtre n'eſt pas bien haute.

SUZANNE , *effrayée , le retenant.*

Il va ſe tuer.

CHÉRUBIN.

C H É R U B I N .

Suzon, plutôt que d'exposer Madame la Comtesse, je sauterois dans un abyme. (*Il embrasse Suzon, court à la fenêtre, & saute dans le potager.*)

S U Z A N N E .

Ah ! . . . . [*elle tombe évanouie dans un fauteuil : ensuite reprenant ses sens peu-à-peu, elle se leve, & voyant Chérubin courir dans le potager, elle revient, respirant à peine, sur le bord de la scène.*] Il est déjà bien loin. . . . le petit garnement est aussi lesté que joli. . . si celui-là manque de femmes. . . [*Elle court au cabinet.*] A présent, Monsieur le Comte, frappez tant qu'il vous plaira ; brisez les portes ; au diantre qui vous répondra. [*Elle entre dans le cabinet, & ferme la porte sur elle.*]

## S C E N E V I I I .

L E C O M T E , L A C O M T E S S E .

L E C O M T E , *mettant sur un fauteuil une hache qu'il avoit apportée pour enfoncer la porte.*

**M** A D A M E , *réfléchissez-y bien, avant de m'exposer à briser cette porte.*

L A C O M T E S S E .

Ah ! Monsieur, de grace.

L E C O M T E , *se met en devoir de foncer la porte.*  
Je n'entends rien.

L A C O M T E S S E , *se jettant à ses genoux.*

Eh bien ! j'ouvrirai , je vous donnerai la clef.

D

L E C O M T E.

Ce n'est donc pas Suzanne qui est dans ce cabinet?

L A C O M T E S S E.

Du moins, ce n'est personne qui puisse vous donner de l'ombrage.

L E C O M T E.

C'est un homme! je le tuerai.... indigne épouse! vous vouliez garder la chambre; vous la garderez long-tems, je vous assure. Voilà donc les billets expliqués & mes soupçons éclaircis!

L A C O M T E S S E.

Daignez m'écouter un moment.

L E C O M T E.

Qui donc est dans ce cabinet?

L A C O M T E S S E.

Votre page.

L E C O M T E.

Chérubin, ce petit scélérat?... qu'il ne paroisse pas à mes yeux. Je ne m'étonne plus si vous étiez si émue tantôt.

L A C O M T E S S E.

Nous disposions une plaisanterie bien innocente, en vérité.

L E C O M T E, *lui arrache la clef, & va au cabinet : la Comtesse se jette à ses pieds.*

L A C O M T E S S E.

De grace, Monsieur, épargnez cet enfant, & que le désordre où vous l'allez trouver.....

L E C O M T E.

Comment! Madame, que voulez-vous dire? Quel désordre?

L A C O M T E S S E.

Oui, Monsieur, prêt à changer d'habit, tout décolté, les bras nus.....

LE COMTE, court au cabinet, & la Comtesse se  
laisse aller dans un fauteuil en détournant la tête.  
Sortez donc, petit malheureux.

---

S C E N E I X.

LE COMTE, LA COMTESSE,  
SUZANNE.

LE COMTE, voyant sortir Suzanne du cabinet.

**E**H! ... c'est Suzanne. (*A part.*) Ah! quelle école!

S U Z A N N E.

Je le tuerai, je le tuerai... Eh bien! tuez donc ce  
méchant Page,

LE COMTE, à la Comtesse, qui, appercevant Su-  
zanne, reste dans la plus grande surprise.

Et vous aussi, Madame, vous jouez l'étonnement.

L A C O M T E S S E.

Eh! pourquoi non, Monsieur?

L E C O M T E.

Mais, peut-être n'est-elle pas seule dans ce cabi-  
net: voyons. (*Il entre dans le cabinet.*)

S U Z A N N E, courant à la Comtesse.

Madame, il est bien loin, il est sauté par cette  
fenêtre, aussi léger que les vents.

L A C O M T E S S E.

Suzanne, je suis morte.

LE COMTE, (*à part,*) venant du cabinet.

Il n'y a personne, & pour le coup j'ai tort. (*A la  
Comtesse.*) Madame, vous jouez fort bien la comédie.

S U Z A N N E.

Et moi donc, Monsieur.

L E C O M T E.

Et vous aussi, Mademoiselle. . . . .

L A C O M T E S S E.

N'aimez-vous pas mieux l'avoir trouvé que Chérubin? En général vous aimez assez à la rencontrer.

S U Z A N N E.

Madame n'avoit qu'à vous laisser briser les portes; appeler les gens. . . . .

L E C O M T E.

Oui, tu as raison; c'est à moi de m'humilier. En vérité, je suis d'une confusion! mais pourquoi ne répondois-tu pas, cruelle fille, lorsque je t'appellois?

S U Z A N N E.

Je m'habillois de mon mieux à grand renfort d'épingles, & Madame, qui me le défendoit, avoit bien ses raisons.

L E C O M T E.

Au lieu de chercher à aggraver mes torts, aides-moi plutôt à obtenir mon pardon.

L A C O M T E S S E.

Suis-je donc unie à vous pour être éternellement dévouée à la jalousie & à l'abandon que vous seul savez concilier! ... Je vais me retirer aux Ursulines, & . . . . .

L E C O M T E.

Mais, Rosine.

L A C O M T E S S E,

Je ne le suis plus cette Rosine que vous avez tant aimée: je suis la pauvre Comtesse Almaviva, épouse délaissée du plus jaloux époux.

L E C O M T E.

Mais, en vérité, cet homme, cette lettre m'avoient tourné le sang.

L A C O M T E S S E .

Je n'y avois pas consenti.

L E C O M T E .

Quoi ! Madame , vous saviez ? . . . .

L A C O M T E S S E .

Et c'est cet étourdi de Figaro , qui , sans ma participation . . . . .

L E C O M T E .

Il en étoit . . . . &amp; Bazile qui m'a dit la tenir d'un payfan. Perfide chanteur ! c'est toi qui payeras pour tout le monde.

L A C O M T E S S E .

Vous demandez pour vous un pardon que vous n'accordez pas aux autres . . . . si je l'accordois ce ne seroit qu'à condition que l'amnistie seroit générale.

L E C O M T E .

Eh bien , Madame , à la bonne heure , j'y consens . . mais je suis encore à concevoir comment votre ser-  
fait prendre si vite & si juste l'air & le ton des cir-  
constances : vous étiez si troublée. Eh bien , tenez ,  
Madame , . . . . . en vérité vous l'êtes encore . . . . .

L A C O M T E S S E .

Les hommes sont-ils assez délicats pour distinguer l'indignation d'une ame honnête , injustement soupçonnée , de la confusion du crime.

L E C O M T E .

Nous autres hommes , nous croyons valoir quelque chose en politique , nous ne sommes que des enfans ; c'est vous , c'est vous , Madame , que le roi devoit nommer ambassadeur à Londres . . . oubliez , Madame , oubliez cette aventure : elle est si humiliante pour moi.

L A C O M T E S S E .

Elle l'est pour nous deux , Monsieur.



LE COMTE.

Daignez donc répéter que vous me pardonnez.

LA COMTESSE.

Est-ce que je le lui ai dit, Suzon ?

SUZON.

Je ne m'en ressouviens pas.

LE COMTE.

Eh bien, que ce mot vous échappe.

LA COMTESSE.

Le méritez-vous, ingrat ?

LE COMTE.

Oui, Madame, en vérité, par mon repentir.

LA COMTESSE, *lui donnant la main.*

Que je suis foible ! quel exemple je te donne, Suzanne ! on ne croira plus à la colere des femmes.

SUZANNE.

Laissez-nous prisonnières sur parole, &amp; vous verrez si nous sommes gens d'honneur.

## SCENE X.

LE COMTE, LA COMTESSE,

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

**O**N m'a dit que Madame étoit incommodée.

LE COMTE.

Ah ! quelle attention !

FIGARO.

Et c'est mon devoir. Ah ça, Monseigneur, pour quelle heure ordonnez-vous la fête ?

LE COMTE.

Et qui surveillera la Comtesse au château ?

FIGARO.

Elle n'est pas malade.

LE COMTE.

Mais l'homme du billet qui doit venir.

FIGARO.

Quel homme , & quel billet ?

SUZANNE.

Tu épuise en vain ton imagination. Il n'est plus tems de dissimuler.

FIGARO.

Il n'est plus tems. . . . de dissimuler !

SUZANNE.

Non : nous avons tout dit.

FIGARO.

Vous avez tout dit ! dit quoi ? Ah çà , on me traite ici comme un Bazile.

LA COMTESSE.

Figaro , le badinage est consommé.

FIGARO

Le badinage..... est..... consommé ?

LE COMTE.

Eh ! oui , oui , oui consommé. Eh bien , qu'en dis-tu ?

FIGARO.

Je dis. . . . je dis que je voudrois bien qu'on en pût dire autant de mon mariage.

LE COMTE.

Quand on ne me l'auroit pas dit , ta physionomie me dit assez que tu ments.

FIGARO.

S'il est ainsi , ce n'est pas moi qui ments , c'est ma physionomie.

LE COMTE.

Eh bien , l'avoueras-tu enfin ?

FIGARO.

Puisque Madame le veut , que Suzanne le veut , que vous le voulez , il faut bien que je le veuille aussi ; mais en vérité , Monseigneur , à votre place , je ne croirois pas un mot de tout ce que nous vous disons.

LE COMTE.

Toujours mentir contre l'évidence ! à la fin cela m'irrite.

FIGARO , *bas à Suzanne.*

Je l'avertis de son danger ; c'est tout ce qu'un honnête homme peut faire.

SUZANNE , *bas à Figaro.*

As-tu vu Chérubin ?

FIGARO.

Encore tout froissé.

SUZANNE , *haut.*

Oh ! péçayere !

LE COMTE.

Allons , Comtesse , fortons.

## SCENE XI.

LE COMTE , LA COMTESSE , SUZANNE ,  
FIGARO ET ANTONIO.

ANTONIO , *portant sous le bras un pot de giroflée dont les fleurs sont écrasées.*

**C**A , Monseigneur , faites donc griller les fenê tre qu<sup>s</sup> donnent sur mes couches ; on y jette toutes sortes de choses : encore tout-à-l'heure , il vient d'y tombe un homme.

L E C O M T E .

Un homme. . . . Et quel est-il ?

A N T O N I O .

C'est tout ce que je dis : il faut me le trouver d'abord.

S U Z A N N E , *bas à Figaro.*

Allerte , Figaro , allerte.

A N T O N I O .

Je suis votre domestique ; c'est moi qui suis chargé du soin de votre jardin , il y tombe un homme , & vous sentez bien que ma réputation en est effleurée. Voyez comme mes giroflées sont arrangées.

F I G A R O .

Monseigneur , il est gris dès le matin.

A N T O N I O .

Vous vous trompez : c'est un petit reste d'hier au soir. Comme on fait des jugemens. . . . ténébreux !

F I G A R O .

Tu boiras donc toujours ?

A N T O N I O .

Si je ne buvois pas , je deviendrais enrageais.

L E C O M T E , *à Antonio.*]

Me répondras-tu , ou je te chasse ?

A N T O N I O , *mettant le doigt sur son front.*

Est-ce que je m'en irai donc ? Si vous n'avez pas assez de ça (*montrant sa tête*) . . . pour garder un bon domestique , je ne suis pas assez bête , moi , pour renvoyer un si bon maître.

L E C O M T E .

Mais le reconnoît-tu cet homme ?

A N T O N I O .

Oui. . . . si je l'avois vu pourtant.

S U Z A N N E , *bas à Figaro.*

Il ne l'a pas vu.

F I G A R O , à part.

Bon.

L E C O M T E .

Eh bien ! après ?

A N T O N I O .

J'ai bien voulu courir après ; mais je me suis baillé contre la grille une si fiere gourde à la main , que je ne peux plus remuais ni pieds ni pattes de ce doigt-là.

F I G A R O .

Eh bien ! combien te faut-il, plerard, avec tes gé-rofflées ? Monseigneur , il ne faut pas chercher plus loin : c'est moi qui suis fauté.

L E C O M T E .

Comment ! c'est vous ?

F I G A R O .

Oui , Monseigneur : j'étois dans l'appartement des femmes , en veste blanche ; il fait un chaud ! . . . . J'attendois ma Suzanne , lorsque je vous ai entendu. La peur ma prise au sujet du billet de tantôt , & je suis fauté sur ses couches , où je me suis même un peu foulé le pied droit. (*Il porte la main à son pied droit , comme s'il souffroit.*)

A N T O N I O .

Combien te faut-il , pleurard ? . . . Vous êtes donc bien grand depuis ce tems-là ; car vous étiez bien plus moindre & plus fluet.

F I G A R O .

Ah ! c'est quand on tombe , on se pelotonne.

A N T O N I O .

M'est avis que ce seroit plutôt ce gringalet de page.

L E C O M T E .

Chérubin.

F I G A R O .

Oui : revenu tout exprès de Séville , où il est peut-être avec son cheval.

A N T O N I O .

Non , non , je ne dis pas ça , je ne dis pas ça ; je n'ai pas vu sauter le cheval , moi.

F I G A R O .

L'imbécille !

A N T O N I O .

Pis-que c'est vous qui êtes fauté , il est juste que je vous donne un brinborin de papier qui est tombé de votre poche.

L E C O M T E , *prenant le papier.*

Un papier ! donne. ( *A Figaro.* ) Puisque ce papier vous appartient , nous ferez-vous la grace de nous dire ce que c'est ? La peur ne vous l'auroit pas fait oublier peut-être ?

F I G A R O .

Non , certainement ; mais j'en ai tant ! Il faut répondre à tout. ( *Il fouille dans toutes ses poches , & tire plusieurs papiers.* ) Ceci est la lettre de Marceline en quatre pages : elle est belle . . . . Ceci est l'état des meubles du petit château . . . . Ne seroit-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en prison ? Ah ! la voilà. ( *Il déploie plusieurs papiers* )

L E C O M T E .

Eh bien ! l'homme aux expédiens , vous ne devinez pas ?

A N T O N I O , *s'approche vers Figaro , & lui dit à l'oreille fort haut.*

Monseigneur dit , si vous ne devinez pas ?

F I G A R O , *le repoussant pour l'éloigner.*

Fi donc le vilain qui parle dans le nez. Ah !



( *Le Comte ouvre le papier pour voir ce que c'est, & la Comtesse s'aperçoit en le regardant, sans que le Comte la voie, que c'est le brevet de Chérubin.* )

L A C O M T E S S E , *bas à Suzanne.*  
C'est le brevet.

S U Z A N N E , *bas à Figaro.*  
C'est le brevet du petit page.....

F I G A R O , *feignant de se rappeler.*  
Air! le pauvre petit! que je suis fâché! mais qu'est-ce qu'il va faire? C'est le brevet de ce pauvre Chérubin que je lui avois donné, qu'il m'a remis, & que j'ai oublié de lui rendre. Allons, vite, il faut partir.

L E C O M T E.  
Mais pourquoi vous l'avoit-il remis?

F I G A R O.  
C'est qu'il y manquoit quelque chose.

L E C O M T E.  
Et qu'est-ce qui y manque?  
L A C O M T E S S E , *bas à Suzanne.*  
Le cachet manque.

S U Z A N N E , *bas à Figaro.*  
Le cachet manque.

F I G A R O.  
C'est qu'à la vérité il y manque quelque chose.

L E C O M T E.  
Mais quoi, encore?

F I G A R O.  
Peut-être n'est-ce pas nécessaire; mais il dit que c'est l'usage.

L E C O M T E.  
L'usage, l'usage! de quoi?

F I G A R O .

D'y apposer le sceau de vos armes.

L E C O M T E , *avec dépit.*

Allons : il sera écrit que je ne saurai rien. ....

[ *A part.* ] C'est Figaro qui les mene , & je ne m'en vengerois pas... (*Il va pour sortir avec la Comtesse.*)

## S C E N E X I I .

L E C O M T E , L A C O M T E S S E , F I G A R O ,  
S U Z A N N E , A N T O N I O , B A Z I L E , L É  
D O C T E U R , M A R C E L I N E , G R I P P E - S O -  
L E I L , *troupe de paysans & de paysannes.*

F I G A R O .

**M**ONSEIGNEUR , vous sortez sans ordonner  
mon mariage ?

M A R C E L I N E .

Suspendez - le , Monseigneur , ou plutôt ne l'or-  
donnez jamais.L E C O M T E , *à part.*Ah ! voilà ma vengeance arrivée enfin . Eh bien !  
Marceline , de quoi s'agit-il ?

M A R C E L I N E .

Je viens vous demander justice.

L E C O M T E .

Je vous la rendrai . On suspendra tout jusqu'aux an-  
nonces de vos titres qui se feront dans la grande salle  
d'audience .

B A Z I L E .

En ce cas , Monseigneur , permettez aussi que je  
fasse valoir mes droits sur Marceline .

FIGARO.

Autre fou de la même espece!

LE COMTE.

Vos droits, vos droits: il vous sied bien de parler, maître sot.

ANTONIO.

Il ne l'a ma foi pas manqué du premier coup: c'est son nom.

LE COMTE.

Honnête Bazile, agent fidele & sûr, allez, allez-vous-en au bourg chercher les gens du siège.

BAZILE.

Pour son affaire?

LE COMTE.

Oui... vous m'amenez l'homme du billet de tantôt.

BAZILE.

Est-ce que je le connois?

LE COMTE.

Vous résistez.

BAZILE.

Je ne suis pas entré au château pour faire les commissions. Homme à talent, organiste de village, mon emploi est d'enseigner le clavecin à Madame, à chanter à ses femmes, de la mandoline aux pages, & surtout d'amuser la compagnie de Monseigneur, quand il lui plaît de l'ordonner.

LE COMTE.

Ah! ma compagnie.

GRIPPE-SOLEIL.

J'irai, mon bon Seigneur, s'il vous plaît.

LE COMTE.

Qui es-tu?

## G R I P P E - S O L E I L .

Je suis Grippe-Soleil, mon bon Seigneur, le petit paturiau des chevres : c'est fête aujourd'hui au village, & j'ai été mandé pour le feu d'artifice ; & comme je fais où qu'est toute l'enragée boutique à procès du pays....

## L E C O M T E .

Ton zele me plaît : vas-y. (*A Bazile.*) Et vous, amusez Monsieur pendant le chemin, en chantant & en pinçant votre guitarre : il est de ma compagnie.

G R I P P E - S O L E I L , *faisant des gambades.*

Ah ! ah ! je suis de la compagnie de Monseigneur.

## B A Z I L E .

Moi ! amuser Grippe-Soleil !

## L E C O M T E .

Allez, ou je vous chasse.

## B A Z I L E .

Allons : je n'irai pas lutter contre le pot de fer, moi qui ne suis.....

## F I G A R O .

Qu'une cruche.

(*Le Comte sort.*)

B A Z I L E , *va prendre tristement sa guitarre & dit ; en passant, à Figaro.*

Si j'ai un conseil à te donner, ne conclus rien ayant mon retour.

## F I G A R O .

Vas, vas, ne crains rien, quand tu ne reviendrais jamais. Tu ne m'as pas l'air en train de chanter aujourd'hui. Mon ami, veux-tu que je commence eu la-mi-la : c'est pour ma fiancée. [*Il chante.*]

J'aime la richesse, la sagesse de ma Suzon ; plon, plon, plon, plon, plon, plon, plon, plon, plon.

( Figaro chantant , marche à reculons ; Bazile le suit , l'accompagnant de sa guitare ; Grippe-Soleil le suit en faisant des gambades , & tout le monde sort , excepté Suzanne & la Comtesse. )

## S C E N E X I I I .

L A C O M T E S S E , S U Z A N N E .

L A C O M T E S S E .

**J**E viens de faire là une fotte figure , n'est-ce pas , Suzanne ?

S U Z A N N E .

Au contraire , Madame : c'est-là que j'ai vu combien l'usage du grand monde donne de la facilité à une femme comme il faut , pour mentir sans qu'il y paroisse.

L A C O M T E S S E .

Après ce qui vient de se passer , tu t'imagines bien que je n'ai pas envie d'envoyer Chérubin à ta place au rendez-vous.

S U Z A N N E .

Je n'ai pourtant pas envie d'y aller non plus.

L A C O M T E S S E .

Il me vient une idée : si j'allois à ta place ?

S U Z A N N E .

Mais , Madame ne songe pas que Monsieur le Comte , allarmé par le billet de ce matin , pourroit imaginer , en vous trouvant . . .

L A C O M T E S S E .

Vas , vas ; j'ai tout prévu : le bonheur d'un premier

mier hasard m'engage à en tenter un second. Sur-tout n'en parle à personne.

S U Z A N N E.

Ah ! & Figaro ?

L A C O M T E S S E.

Non : il voudroit y mettre du sien. Allons , vas me chercher ma canne & mon masque; je veux aller faire un tour sur la terrasse pour y rêver.

S C E N E X I V.

L A C O M T E S S E , seule.

**I**L est bien effronté, mon petit projet! (*Appercevant sur un fauteuil son ruban qu'elle avoit repris à Chérubin.*) Ah ! mon cher ruban ! vas , tu ne me quitteras plus : tu me rappelleras la scène où ce malheureux enfant. . . . Ah ! Monsieur le Comte , qu'avez-vous fait ? [ *Elle met le ruban dans son sein.* ]

S C E N E X V.

L A C O M T E S S E , S U Z A N N E.

S U Z A N N E , apportant à la Comtesse sa canne & son masque.

**I**L est charmant , Madame , votre projet. Je viens d'y réfléchir : il rapproche tout , il concilie tout ; & quelque chose qui puisse arriver , mon mariage est assuré. (*Suzanne sort avec la Comtesse , en lui baisant la main.*)

*Fin du second Acte.*

E



---

 ACTE TROISIEME.

*La scene représente une salle d'audience. Le fauteuil du Comte est au milieu sur une estrade ; des fauteuils à côté sont pour les conseillers ; deux bancs sur les côtés pour les avocats. Au bas de l'estrade du Comte sont la table & le tabouret du greffier.*

---

## SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PÉDRILLE, *en**bottes fortes & un fouet à la main.*LE COMTE, *donnant à Pédrille le brevet.*

**P**ÉDRILLE, *vole tout d'une haleine à Séville.*

PÉDRILLE.

Il n'y a que trois lieues ; mais elles sont bonnes.

LE COMTE.

Informes-toi si le Page est arrivé.

PÉDRILLE.

A l'hôtel, Monseigneur ?

LE COMTE.

Oui ; &amp; remets-lui ce paquet.

PÉDRILLE.

Et s'il n'est pas arrivé ?

LE COMTE.

Reviens plus vite m'en instruire.

P É D R I L L E .

Je pars. [ *Il sort.* ]

## S C E N E I I .

L E C O M T E , *seul.*

J'AI fait une gaucherie d'éloigner Bazile : il m'eût été utile... Je ne conçois rien encore à l'aventure de tantôt. La Comtesse effrayée à mon arrivée, la camariste enfermée, un homme qui saute par la fenêtre, Figaro qui prétend que c'est lui. . . . Ma foi le fil m'en échappe... Que mes gens se permettent entre eux quelques privautés, qu'importe à gens de cette étoffe ; mais la Comtesse. . . Ah ! elle se respecte, & mon honneur. . . . Où diable l'a-t-on été placer ! . . . Figaro ne vient pas : tâchons de démêler adroitement la vérité dans la conversation que je vais avoir avec lui.

## S C E N E I I I .

L E C O M T E , F I G A R O .

L E C O M T E , *se croyant seul.*

TACHONS aussi de découvrir s'il fait mes desseins sur Suzanne, & si elle a jaté. Je lui fais épouser la vieille... Mais que ferons-nous de la jeune ?

F I G A R O , *à part.*

Ma femme, s'il vous plaît ?

LE COMTE.

Qui est là ? [ *Voyant Figaro.* ] Que faites-vous-là, Monsieur ?

FIGARO.

Monseigneur, je venois me rendre à vos ordres.

LE COMTE.

Qu'est-ce que vous disiez-là ?

FIGARO.

Rien, Monseigneur.

LE COMTE.

Mais pourquoi ces paroles » ma femme, s'il vous plaît ? »

FIGARO.

Oh, rien ! c'est la fin d'une réponse que je faisois. » Allez le dire à ma femme, s'il vous plaît ».

LE COMTE.

Vous vous êtes bien fait attendre.

FIGARO.

C'est que je m'étois sali en tombant sur ces couches ; & je me changeois.

LE COMTE.

Les domestiques ici sont plus longs à s'habiller que les maîtres.

FIGARO.

C'est qu'ils n'ont pas de valets pour les aider.

LE COMTE.

Vous fûtes bien hardi tantôt de sauter par cette fenêtre.

FIGARO.

Ne sembleroit-il pas, à vous entendre, que je me suis engouffré tout vif.

LE COMTE.

N'essayez pas de me donner le change, en feignant de le prendre vous-même, infidieux valet !

vous entendez bien que ce n'est pas le danger qui m'inquiète ; mais le motif.

F I G A R O

J'étois dans l'appartement des femmes lorsque vous êtes entré. Sous un soupçon, vous faisiez un vacarme horrible, renversant tout, comme le torrent de la Morena..... Il vous falloit un homme, il vous le falloit, sans quoi vous alliez briser les cloisons, enfoncer les portes : la peur m'a pris à l'occasion du billet de tantôt. Que fais-je, moi, ce qui me seroit arrivé, si vous m'eussiez rencontré dans votre emportement ?

L E C O M T E.

Eh bien, vous pouviez descendre par l'escalier.

F I G A R O.

Oui ; & vous me prendre au corridor.

L E C O M T E, *avec humeur.*

Au corridor..... (*A part.*) Mais je m'écarte.

F I G A R O, *à part.*

Il veut me sonder ; voyons le venir, & jouons ferré.

L E C O M T E.

Figaro, je devois t'emmener à Londres.

F I G A R O.

Monseigneur a changé d'idée ?

L E C O M T E.

Plusieurs raisons m'y ont déterminé : premièrement tu ne fais pas l'Anglois.

F I G A R O.

Je fais *god dem.*

L E C O M T E.

Qu'est-ce que tu dis ?

F I G A R O.

Je fais *god dem.* C'est une belle langue que l'Anglois ; il en faut peu pour aller loin. Avec *god dem*,



en Angleterre , on a tout ce que l'on veut... Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras ? Entrez dans une raverne , faites seulement ceci , ( *il fait le signe de quelqu'un qui tourne la broche* ) & dites *god dem* , on vous apporte un pied de bœuf salé sans pain. Voulez-vous goûter d'une bonne bouteille de Bourgogne , ou de claret ? ( *Il fait le geste de quelqu'un qui débouche une bouteille.* ) Dites *god dem* , on vous sert un pot de bière en bel état , la mousse au bord ; c'est charmant. Voyez-vous , à la promenade , une de ces belles qui vont les yeux baissés , trottant menu , les coudes en arrière , & tortillant des hanches ? Mettez mignardement les doigts réunis sur la bouche , dites ; *god dem* ; elle vous flanque un grand soufflet de crocheteur , preuve qu'elle entend.. On fait bien que les Anglois mettent encore dans le discours quelques mots par-ci , par-là ; mais il n'est pas difficile de voir que *god dem* est le fond de la langue.

L E C O M T E , *à part.*

Bon ! il a envie de venir à Londres. Suzanne n'a pas jascé.

F I G A R O , *à part.*

Actuellement travaillons-le un peu dans son genre. L E C O M T E , *appelle Figaro du doigt , Figaro approche , & le Comte lui passe amicalement le bras autour du cou.*

Figaro , dis-moi donc quel motif avoit la Comtesse pour me traiter comme elle a fait tantôt ?

F I G A R O .

Monseigneur , vous le savez mieux que moi.

L E C O M T E .

Qu'a-t-elle à me reprocher ? Je vais au - devant de tout ce qui lui fait plaisir ; je la comble de présents.

F I G A R O .

Oui , mais vous êtes infidèle : fait-on gré du superflu à qui nous prive du nécessaire ?

L E C O M T E .

Figaro , autrefois tu me disois tout.

F I G A R O .

Et maintenant , Monseigneur , je ne vous cache rien.

L E C O M T E .

Combien la Comtesse te donne-t-elle pour cette belle association ?

F I G A R O .

Combien me donnâtes - vous pour la tirer des mains du Docteur ? Tenez , Monseigneur , n'avilissons pas l'homme qui nous sert bien , de peur d'en faire un mauvais valet.

L E C O M T E .

Mais pourquoi y a-t-il du louche dans tout ce que tu dis & ce que tu fais ?

F I G A R O .

C'est qu'on en trouve toujours quand on cherche des torts.

L E C O M T E .

Je t'ai vu vingt fois courir à la fortune.

F I G A R O .

C'en est fait , Monseigneur ; j'y ai renoncé.

L E C O M T E .

Ah ! par exemple , voilà du nouveau.

F I G A R O .

Que voulez-vous , Monseigneur ? La foule est là , chacun y court , on se coudoye , le grand nombre est écrasé pour y arriver , & sauve qui peut.

L E C O M T E .

Tu t'es fais la plus affreuse réputation.



F I G A R O.

Si je vauz mieux qu'elle ? Y a-t-il beaucoup de seigneurs qui en puissent dire autant ?

L E C O M T E.

Ainsi tu n'as pas envie de venir à Londres ?

F I G A R O , à part.

A mon tour à présent. (*Haut.*) Monseigneur m'a donné la conciergerie du petit château : c'est un très-joli poste. Il est vrai que je ne ferai pas le courier éterné des nouvelles intéressantes ; mais aussi, tranquille avec ma femme au fond de l'Andalousie....

L E C O M T E.

Qui t'empêche de l'emmener avec toi à Londres ?

F I G A R O.

Je serois obligé de la quitter si souvent.... J'aurois bien-tôt du mariage.... pardeffus la tête.

L E C O M T E , à part.

Je crains bien que Suzanne n'ait jâsé. (*Haut.*) Avec des talens & de l'esprit , tu pourrois t'avancer dans les bureaux.

F I G A R O.

De l'esprit pour s'avancer ? Monseigneur se rit du mien. Médiocre & rampant , l'on arrive à tout.

L E C O M T E.

D'ailleurs , tu aurois pu apprendre fous moi la politique.

F I G A R O.

Je la fais.

L E C O M T E.

Oui ; comme l'Anglois , le fond de la langue.

F I G A R O.

Oui ; s'il y avoit de quoi se vanter ; mais avoir l'air de savoir ce que l'on ne fait pas , feindre d'igno-

rer ce qu'on fait , paroître entendre ce qu'on ne comprend pas , ne point ouïr ce que l'on entend , surtout voir au delà de ses forces , avoir pour grand secret de cacher qu'il n'y en a aucun , s'enfermer pour tailler des plumes , quoiqu'on ne soit , comme on dit , que vuide & creux , jouer un personnage bien ou mal , répandre des espions , pensionner des traîtres , amollir des cachets , intercepter des lettres , cacher la petitesse des moyens par l'importance de l'objet ; voilà toute la polique.

L E C O M T E.

Mais c'est l'intrigue que tu définis là.

F I G A R O.

L'intrigue , ou la politique : comme je les crois un peu germanes. . . . Au reste , *j'aime mieux ma mie au gué* , comme dit la chanson du bon Roi.

L E C O M T E , *à part.*

Suzanne a trahi mon secret : je lui fais épouser la vieille.

F I G A R O , *à part.*

Je l'enfile , & le paye en sa monnoye. Il a voulu jouer au fin avec moi ; qu'a-t-il appris ?

L E C O M T E.

Ainsi , tu crois gagner ton procès.

F I G A R O.

Puisque Monseigneur ne se fait pas scrupule de nous souffler toutes les jeunes , pourquoi me feroit-il un crime de refuser une vieille ?

L E C O M T E.

Au tribunal , le magistrat s'oublie ; il ne connoît que l'ordonnance.

F I G A R O.

Oui : indulgent aux grands , dur aux petits.

L E C O M T E.

Crois-tu donc que je plaisante ?

F I G A R O.

Et qui fait, Monseigneur ? *Tenpo & galant-homo... di l'Italiano.* C'est lui qui m'apprendra..... Est-ce là tout ce que Monseigneur me vouloit ?

L E C O M T E.

Vois s'il ne manque rien dans cette salle pour l'audience.

F I G A R O.

Tout est prêt; le grand fauteuil pour Monseigneur ; les chaises pour les prud'hommes, le tabouret pour le greffier : les deux bancs pour les avocats ; le parquet pour les honnêtes gens , & la canaille derriere.

## S C E N E I V.

L E C O M T E , *seul.*

**C**E drôle-là fait toujours prendre ses avantages : il vous serre, il vous entortille. . . . Ah ! frippon & fripponne , vous vous entendiez pour me tromper ! Soyez amante , foyez amants , foyez amis , foyez tout ce qu'il vous plaira ; mais parbleu pour époux...



## S C E N E V .

L E C O M T E , S U Z A N N E .

S U Z A N N E .

**M**ONSEIGNEUR, Madame a ses vapeurs ; je viens vous demander son flacon de sel d'Angleterre : je vais vous le rapporter dans un moment.

L E C O M T E , *d'un air très-froid.*  
Mademoiselle.

S U Z A N N E .

Monseigneur est en colere ?

L E C O M T E , *lui donnant son flacon.*  
Tenez , Mademoiselle , gardez - le pour vous même , vous en aurez bientôt besoin.

S U Z A N N E .

Monseigneur , est-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs ? c'est un mal de condition qui ne se gagne que dans les boudoirs.

L E C O M T E .

Une fiancée qui perd son fiancé , & qui le voit dans les bras d'un autre....

S U Z A N N E .

Monseigneur , en payant Marceline avec la dot que vous m'avez promise....

L E C O M T E .

Je vous ai promis une dot , moi ?

S U Z A N N E .

J'avois cru l'entendre.

L E C O M T E .

Oui : si vous vouliez m'entendre à votre tour ?

S U Z A N N E.

Est-ce que mon devoir n'est pas d'écouter Monseigneur ?

L E C O M T E.

Eh ! cruelle fille , que ne me le disois-tu donc ce matin ?

S U Z A N N E.

Et le page qui étoit derrière le fauteuil.

L E C O M T E.

Elle a raison : mais pourquoi étois-tu si rebelle lorsque Bazile te parloit pour moi ?

S U Z A N N E.

Monseigneur , quelle nécessité qu'un Bazile ! ...

L E C O M T E.

Elle a raison , toujours raison... ( *A part.* ) Avec un grain de caprice , j'en rafolerai. ( *Haut.* ) Ainsi tu te rendrais ce soir au jardin ?

S U Z A N N E.

Monseigneur , est-ce que je ne m'y promene pas tous les soirs ?

L E C O M T E.

Entendons-nous , Suzanne : point de rendez-vous , point de dot , point de mariage.

S U Z A N N E.

Mais aussi , point de mariage , point de droit du Seigneur.

L E C O M T E.

Charmante ! mais où prend-t-elle tout ce qu'elle dit ? Vas donc , Suzanne ; tu oublie que ta maîtresse t'attend.

S U Z A N N E , *lui rendant le flacon.*

Eh ! Monseigneur , pouvois-je vous parler sans un prétexte ?

LE COMTE, *à part s'en allant.*

Charmante fille ! si je l'avois eue sans débats, elle auroit été mille fois moins piquante.

---

## S C E N E V I .

S U Z A N N E , F I G A R O .

F I G A R O .

Q'EST-ce donc que tu fais-là, mignonne ?

S U Z A N N E .

A présent, Figaro, plaide tant que tu voudras ; tu viens de gagner ton procès : viens, viens, je vais te conter cela. [*Ils sortent.*]

---

## S C E N E V I I .

LE COMTE, *seul, ayant entendu Suzanne.*

» P LAIDE tant que tu voudras, tu viens de gagner ton procès ». Ah ! je donnois-là dans un beau piège. Ah ! mes insolens ! mais je saurai m'en venger. Un bon arrêt, là... bien juste. Oui... mais s'il alloit payer... bon ! payer ; avec quoi ? Et d'ailleurs, n'ai-je pas le fier Antonio, dont le noble orgueil doit dédaigner un Figaro, un inconnu pour allié ? Dans le vaste champ de l'intrigue, il faut tout cultiver, jusqu'à la vanité d'un sot.



## SCENE VIII.

DOM-GUSMAN, BRIDE-OISON,  
LE DOCTEUR, MARCELINE,

MARCELINE.

**M**ONSIEUR, je viens vous conter mon affaire.

BRIDE-OISON.

Eh bien ! j'a-a-sons-en verbalement.

LE DOCTEUR.

C'est une promesse de mariage.

MARCELINE.

Accompagné d'un prêt d'argent.

BRIDE-OISON.

J'en-entend, vous avez la-a somme ?

MARCELINE.

Non, Monsieur : c'est lui qui me la doit.

BRIDE-OISON.

J'en-entends bien ; vou-ous voulez qu'il vou-ous paye ?

MARCELINE.

Non, Monsieur.

BRIDE-OISON.

Mais j'en-entends fort bien. Il ne veut pas vou-ous payer ?

MARCELINE.

Eh ! non, Monsieur : c'est lui qui ne veut pas m'épouser.

BRIDE-OISON.

Est-est-est-ce que vou-ous croyez que je ne vou-ous en-entends pas donc ?

MARCELINE, *bas au Docteur.*

Où sommes-nous? (*Haut à Bride-Oison.*) Monsieur, est-ce vous qui nous jugerez?

BRIDE-OISON, *riant.*

Est-est-est-ce que j'ai a-acheté m'a-acharge pour au-autre chose donc?

MARCELINE.

C'est un grand abus que de vendre les charges.

BRIDE-OISON.

Oui: on-on feroit bien-en mieux de nou-ous les donner pour-our rien, n'est-ce pas?... & contre qui plaidez-vous-ous donc?

SCENE IX.

LE DOCTEUR, MARCELINE,  
BRIDE-OISON, FIGARO,

MARCELINE, *voyant entrer Figaro.*

CONTRE ce malhonnête homme-là.

BRIDE-OISON.

Mais, j'ai-ai vu ce garçon que-elque part?

FIGARO.

A Séville, Monsieur, chez Madame votre épouse, pour la fervir.

BRIDE-OISON.

Dan-ans quel tems?

FIGARO

Un peu moins d'un ans, avant la naissance de Monsieur votre fils cadet, qui est un joli garçon, je m'en vante.

B R I D E - O I S O N .

Oui : c'est-est le plus jo-oli de tous..... On dit que tu-u fais de-es tiennes ici ?

F I G A R O .

Ah ! Monsieur , une misere.

B R I D E - O I S O N , *riant*.

Ah ! une mi-isere , une pro-omesse de ma-ariage. A-as-tu vu le greffier , ce bon ga-arçon mon secretaire ?

F I G A R O .

Double-Main ?

B R I D E - O I S O N .

Oui : ah ! c'est qu-'il ma-ange à deux rateliers. ]

F I G A R O .

Il mange ! je vous garantis qu'il dévore.

B R I D E - O I S O N .

Eh bien ! l'a-as-tu vu ?

F I G A R O .

Si je l'ai vu ! & pour l'extrait & pour le supplément d'extrait ; que fais-je moi ?

B R I D E - O I S O N .

Oui : tu a-as rempli la-a forme.

F I G A R O .

Si le fond des procès appartient aux plaideurs , on fait bien que la forme est le patrimoine des tribunaux.

B R I D E - O I S O N .

Ce ga-arçon-là n'est pa-as si bête que je l'a-avois cru d'a-abord..... Si bien donc , que tu-u cro-oyois gagner ton-on procès ?

F I G A R O .

Oui : avec mon bon droit , & votre équité ; quoique vous foyez de notre justice.

B R I D E - O I S O N .

D E F I G A R O .

81

B R I D E - O I S O N .

Oui : je-e suis de la ju-ustice ; mais si tu-u dois ,  
& que tu-u ne pay-aye pas ? . . .

F I G A R O .

Allons , Monsieur voit bien que c'est comme si je  
ne devois pas.

B R I D E - O I S O N .

Il a-a raison. [ *Figaro se met à rire.* ]

---

S C E N E X .

LE DOCTEUR , MARCELINE ,  
FIGARO , BRIDE - OISON ,  
L'HUISSIER - AUDIENCIER ,  
LE COMTE , TROIS CONSEILLERS ,  
DOUBLE - MAIN .

L'HUISSIER - AUDIENCIER .

**V**OILÀ, Monseigneur, Messieurs. [ *Bride-Oison,  
& les autres s'avancent pour recevoir le Comte.* ]

L E C O M T E .

En robe , Bride-Oison ! c'est une affaire domesti-  
que ; ses habits de ville étoient assez bons.

B R I D E - O I S O N .

La-a forme, Monseigneur. Te-enez tel qui-i se rit  
d'un-un juge en ha-habit-court , tremble à l'a-as-  
pect d'un pro-ocureur en-en robe. La-a forme, Mons-  
seigneur , la-a forme.

L E C O M T E .

Faites entrer l'audience.

F

L'HUISSIER-AUDIENCIER.

L'audience, Messieurs. (*Une foule de paysans entrent, & se rangent derriere les conseillers.*)

## SCENE XI.

LE COMTE, BRIDE-OISON,  
TROIS CONSEILLERS, DOUBLE-  
MAIN, L'HUISSIER-AUDIENCIER,  
LE DOCTEUR, MARCELINE,  
FIGARO.

*Le Comte s'assied dans le fauteuil sur l'estrade ; les Conseillers & Bride-Oison dans les fauteuils qui sont au bas de celui du Comte, Double-Main sur un tabouret devant une petite table ; Figaro au bout du banc, les avocats à la gauche du Comte ; Marceline & le Docteur au bout du banc à droite.*

BRIDE-OISON.

**D**OU-DOUBLE-MAIN, a-appellez les pla-acets.

L'HUISSIER.

Silence, Messieurs.

DOUBLE-MAIN, *tenant un placet*

Noble, très-noble, infiniment noble, Dom Pedro Georgès Idalgo, Baron de Laufalto, Petros-montes, Allo-montes ; contre Dom Cadérode, auteur tragique. Il s'agit d'une tragédie mornée, que chacun renie, & rejette sur l'autre.

LE COMTE.

Ils ont raison tous deux. Ordonnons qu'ils en recommenceront une ensemble ; mais afin que l'ou-

vrage marque dans le grand monde , le noble y mettra son nom , le poète son talent.

D O U B L E - M A I N .

Silence donc ; Messieurs

L' H U I S S I E R .

Silence , Messieurs.

D O U B L E - M A I N .

Dom Petrocio , laboureur , contre le receveur des tailles. Il s'agit d'un forçement arbitraire.

L E C O M T E .

La ferme n'est pas de mon ressort. Je servirai mieux mes vassaux , en les protégeant près du Roi : Passez.

D O U B L É - M A I N .

Aga-Raab Judith , Madelaine-Nicole-Marceline de Verte Allure ; contre. . . Figaro : nom de baptême en blanc.

F I G A R O .

Anonime.

B R I D E - O I S O N .

A-Anonime- ! qu-el est ce pa-atron-là ?

F I G A R O .

C'est le mien.

D O U B L E - M A I N .

Contre Anonime-Figaro. Qualités ?

F I G A R O .

Gentilhomme.

L E C O M T E .

Vous êtes gent'homme ?

F I G A R O .

Si le ciel l'eût voulu , je serois le fils d'un prince.

D O U B L E - M A I N .

Contre Anonime Figaro , gentilhomme. Le Docteur Bartholo plaidant pour ladite Marceline de



Verte Allure, & ledit Figaro pour lui-même, si la cour le permet, contre le vœu de l'usage.

F I G A R O.

L'usage, maître Double-Main, est souvent un abus. Les parties savent toujours mieux leur cause que certains avocats qui, suant à froid, crie à tue-tête; sachant tout, hors le fait; s'embarrassant aussi peu de l'intérêt de leurs clients, que d'ennuyer l'auditoire & d'endormir; Messieurs aussi boursofflés après cela que s'ils eussent composé *l'oratio pro murena*. Moi, j'ai fini en deux mots [ *Se tournant vers le Comte & les Conseillers.* ] Messieurs. . . .

D O U B L E - M A I N.

Taisez - vous, taisez - vous; en voilà beaucoup trop. Vous n'êtes pas demandeur, & vous n'avez que la défense. Approchez, Docteur, & lisez la promesse.

L E D O C T E U R, *lisant.*

» Je reconnois avoir reçu de Nicole Marceline  
» de Verte Allure, la somme de deux mille piastres  
» fortes, que je promets lui rendre à sa première  
» réquisition dans le château d'Agoas-Frescas, & je  
» l'épouserai «. Mes conclusions tendent à l'exécution de la promesse & au paiement du billet. . . .  
Messieurs, jamais cause plus intéressante ne fût soumise à la décision de la cour; & depuis Alexandre le Grand qui fit une promesse de mariage à la Reine Talestris. . .

L E C O M T E.

Docteur, avant d'aller plus loin, convient-on de l'a validité du billet?

F I G A R O.

Il y a, Messieurs, malice, erreur, ou distraction dans la manière dont on a lu le billet; car il n'y a

pas » que je promets lui rendre dans le château d'Agoas-Frescas , & je l'épouserai ; mais *ou* je l'épouserai » ce qui est bien différent.

L E C O M T E .

Comment y a-t-il sur le billet ?

L E D O C T E U R .

Il y a &.

F I G A R O .

Il y a *ou*.

B R I D E - O I S O N .

Dou-ouble-Main , prenez la-a promesse , & lisez-la vou-ous-même.

D O U B L E - M A I N .

Oui ; car les parties sont souvent infideles dans leur lecture. ( *Se tournant vers les auditeurs.* ) Mais, Messieurs , un peu de silence , donc ?

L ' H U I S S I E R - A U D I E N C I E R .

Silence , Messieurs.

D O U B L E - M A I N , *lisant pendant que Bride-Oison s'endort.*

» Je reconnois... Marceline de Verte Allure...  
 » dans le châtea d'Agoas-Frescas, &... E..T..O..U..  
 » &... ou... » C'est si mal écrit , & puis il y a un pâté.

B R I D E - O I S O N , *s'éveillant.*

Un pâ-âté ! je fai-ais ce que c'est.

L E D O C T E U R .

Eh bien , Messieurs , à la bonne heure ; point de chicanne : nous voulons bien qu'il y ait *ou* , & nous l'accordons.

F I G A R O .

J'en demande acte.

L E D O C T E U R .

Et nous y adhérons ; mais je soutiens que , même

en ce cas , le coupable ne peut échapper , Messieurs. En effet , cette syllabe est la copulative , ou , qui joint les deux membres de la phrase. C'est ainsi que l'on diroit ,, Messieurs , vous vous ferez saigner dans votre lit , où vous vous tiendrez chaudement , ou dans lequel vous vous tiendrez chaudement. Vous prendrez deux gros de rhubarbe , où vous mêlerez un gros de tamarins , où dans lequel vous mêlerez un gros de tamarins ,, Ainsi , Messieurs ; ,, Que je lui ,, rendrai dans le château d'Agoas-Frescas , où je ,, l'épouserai ,, C'est comme s'il y avoit ,, Dans le- ,, quel je l'épouserai ,,.

## F I G A R O.

Cette syllabe est l'alternative , ou , qui sépare les deux membres au relatif , & je soutiens que c'est le sens de la phrase. C'est ainsi que l'on diroit , Messieurs , ou la maladie vous tuera , ou la médecine : ou bien , ce sera le médecin. Autre exemple : ou m'écrivez rien de bon , ou les fots s'éleveront contre vous : ou bien les fots s'éleveront contre vous. Ou les méchants vous dénigreront : ou bien les méchants vous dénigreront : car , audit cas , *fot* ou *méchant* sont les substantifs qui gouvernent. Ainsi , c'est comme s'il y avoit ,, que je rendrai à ladite Marceline de Verte Al- ,, lure , dans le château d'Agoas-Frescas , ou bien , ,, j'épouserai la donzelle ,, Rien de plus clair. Maître Bartholo croit-il donc que j'aye oublié ma syntaxe ? Il parle latin ; je suis grec , moi ; je l'ex- termine.

## L E D O C T E U R.

Ce n'est pas le sens de la promesse.

## F I G A R O.

Messieurs , il n'y a qu'à voir la ponctuation.,, Que

je lui promets rendre dans le château d'Agoas-Frescas , virgule , ou je l'épouserai ».

L E D O C T E U R .

Sans virgule.

F I G A R O .

Elle y est.

L E D O C T E U R .

Elle n'y est pas.

F I G A R O .

Elle y étoit : on l'aura gratée.

*Le Comte se leve , & les juges se réunissent pour recueillir les opinions.*

L E D O C T E U R .

Il n'y a que vous ici qui soyez capable d'une pareille fripponnerie.

F I G A R O .

Maître Bartholo , défendez votre cause ; mais cessez d'injurier. Lorsque les tribunaux considérèrent que souvent les parties perdroient une bonne cause par l'ignorance des moyens , ils ont admis des tiers ; mais ils n'ont pas entendu qu'ils devinssent des insolens privilégiés : ce seroit dégrader le plus noble institut.

L E D O C T E U R .

Baste ! baste !

M A R C E L I N E , *au Docteur.*

On a corrompu le grand juge ; il corrompt les autres , & j'ai perdu mon procès.

L E D O C T E U R .

J'en ai peur.

D O U B L E - M A I N , *entendant Marceline.*

Ah ! c'est trop fort. Je vous dénonce ; & pour l'honneur du siège , je demande qu'avant faire droit sur l'autre affaire , il soit prononcé sur celle-ci.

LE COMTE, *s'asseyant.*

Non, greffier : je ne prononcerai pas sur mon injure personnelle. Un juge Espagnol n'aura pas à rougir d'un excès pareil, digne, tout au plus, des tribunaux asiatiques : c'est assez des autres abus ; j'en vais corriger un ; je vais motiver mon arrêt. Tout juge qui s'y refuse est un grand ennemi des loix. Si le défendeur veut garder sa personne, à lui permis.

FIGARO.

J'ai gagné.

LE COMTE.

Mais comme le texte dit : » je payerai ladite demoiselle, ou je l'épouserai ». La cour condamne le défendeur à payer à ladite demoiselle la somme de deux mille piastres fortes dans le jour, ou à l'épouser.

FIGARO.

J'ai perdu.

*Le Comte descend de son siège, & les Conseillers se levent.*

ANTONIO.

Superbe arrêt !

FIGARO.

En quoi superbe ?

ANTONIO.

En ce que tu ne feras plus mon neveu.

FIGARO.

D'ailleurs, homme qui épouse n'est pas tenu de déboursfer.

LE DOCTEUR.

Nous nous marions séparés de biens.

FIGARO.

Et moi de corps ; puisque mariage n'est pas quittance.

LE COMTE, *à part.*

Me voilà vengé : au moins cela soulage. (*À l'Huissier.*) Faites sortir l'audience.

L'HUISSIER-AUDIENCIER.

Sortez, Messieurs.

*L'Huissier, les trois conseillers, & tous les paysans sortent.*

SCENE XII.

LE COMTE, BRIDE-OISON, LE DOCTEUR, MACELINE.

FIGARO, *montrant Bride-Oison.*

**C'**EST ce gros enflé de conseiller-là qui est cause que j'ai perdu,

BRIDE-OISON.

Moi! est-est-ce que je suis un gro-os enflé, moi?

FIGARO.

Mais ce n'est pas encore fini; je ne me marierai pas sans le consentement de mes nobles parens.

LE COMTE.

Eh bien, où sont-ils? Ils crieroit qu'on lui fait injustice.

FIGARO.

Qu'on me donne le tems; je suis bien près de les retrouver; il y a quinze ans que je les cherche. Monseigneur, quand même les riches étoffes dont j'étois couvert, les langes à dentelles, & les bijoux trouvés sur moi par les bandits qui m'enleverent, ne prouveroient pas que j'étois né de parens riches, au moins le caractère gravé sur mon corps prouve combien j'é-



tois un enfant précieux ; & cet hiéroglyphe à mon bras droit....

MARCELINE.

Une espatule à son bras droit ! C'est lui, Docteur.

LE DOCTEUR.

Eh ! qui ?

MARCELINE.

C'est Emanuel.

LE DOCTEUR, à Figaro.

Vous fûtes enlevé, dites-vous, par des Bohémiens ?

FIGARO.

Tout près d'un château.

LE DOCTEUR.

C'est lui.

FIGARO.

Achievez..... Ah ! cher Docteur, rendez-moi à mes nobles parens. Des monceaux d'or n'arrêteront par la reconnoissance de mon illustre famille.

LE DOCTEUR, montrant Marceline.

Voilà ta mere.

FIGARO.

Nourrice ?

LE DOCTEUR.

Ta propre mere.

MARCELINE.

Et voilà ton pere.

*Figaro témoigne tous les regrets d'un homme au désespoir.*

LE DOCTEUR, allant s'asseoir sur le banc des avocats.

Oh ! haine de moi ! ( *Il se cache le visage dans ses mains.* )

BRIDE-OISON.

C'est-est clair ; i-il ne l'épousera-a pas ; & ce châ-

reau , cette no-obleffe ? vou-ous vous disiez gentil-homme : voilà donc comme vous en imposez à la ju-ustice ?

F I G A R O .

La justice ! Elle alloit me faire faire une belle fottise ; elle alloit me faire épouser ma mere , après m'avoir fait vingt fois , pour ces maudits cent écus , manquer d'assommer Monsieur , qui se trouve aujourd'hui mon pere.

M A R C E L I N E .

Embrasses-moi, mon fils. Vas, lorsque je t'aimois, c'étoit la nature qui agissoit en moi.

F I G A R O .

Et moi, l'instinct , ma mere , qui me faisoit trouver de la répugnance à vous épouser.

S C E N E X I I I .

LE COMTE, BRIDE-OISON,  
FIGARO, LE DOCTEUR,  
MARCELINE, ANTONIO,  
SUZANNE.

S U Z A N N E , *amenée par Antonio.*

**M**ONSEIGNEUR , voilà la dot que Madame m'a donné pour payer Marceline.

L E C O M T E , *à part.*

Au diable ta maîtresse ! de quoi se mêle-t-elle !

( *Il sort.* )

A N T O N I O , *montrant à Suzanne , Figaro qui embrassoit Marceline.*

Tiens, tiens ; les vois-tu comme ils sont d'accord ?

S U Z A N N E.

Ah ! le perfide !

F I G A R O , à *Suzanne*.

Que dis-tu , ma Suzanette ?

S U Z A N N E.

J'en ai assez vu : ta lâcheté , & ma sottise. ( *Elle s'en va.* )

F I G A R O , la ramenant.

Avant de t'en aller , envisage bien cette chere femme-là.

S U Z A N N E , toisant *Marceline* du haut en bas.

Eh bien ! je la vois.

F I G A R O.

Et tu la trouves ?

S U Z A N N E.

Affreuse.

F I G A R O.

Et vive la jalousie , morbleu ! elle ne vous marchande pas.

M A R C E L I N E.

Ne crains rien , ma Suzanette : le méchant qui te tourmente est mon fils.

A N T O N I O.

Son fils ! c'est donc de tout-à-l'heure ?

F I G A R O.

Que je le fais.

B R I D E - O I S O N.

C'est-est clair : voilà sa che-ere mere.

M A R C E L I N E , à *Suzanne*.Embrassez-moi , ma fille , & oublions que nous ayons jamais été ennemies. ( *Elle embrasse Suzanne.* )

B R I D E - O I S O N.

Que-e suis-je donc bête ! je suis tou-out attendri.

MARCELINE.

Et toi, Figaro ?

FIGARO.

Quoi ! ma chere mere, vous voudriez voir couler mes yeux comme deux fontaines ? Tout-à-l'heure je sentois mes larmes couler entre mes doigts sans pouvoir les arrêter ; mais vas te promener la honte ! je veux rire & pleurer à la fois : je ne sentirai jamais le même plaisir, en même tems, entre ces deux cheres femmes-là.

SUZANNE, à Antonio.

Eh bien, mon oncle, actuellement vous ne refuseriez plus ? ...

ANTONIO.

Les parties se baillet-elles les mains ?

LE DOCTEUR, se levant.

Que ma main se dessèche, plutôt que de la mettre dans celle d'un tel drôle.

ANTONIO.

Vous n'êtes donc qu'un pere marâtre ?

LE DOCTEUR.

Oh, oh, ...

ANTONIO.

En ce cas, je ne donnerai pas ma niece à celui qui n'est l'enfant de personne.

BRIDE-OISON.

Est-est-ce que ça se peut, imbécile ? On-on en tou-jours l'enfant de quelqu'un.

FIGARO, retenant le Docteur qui s'en va.

Ah ! mon pere ! laissez-vous toucher.

SUZANNE, lui passant les mains sur les joues.

Mon petit papa, nous vous aimerons, nous vous chérirons.

M A R C E L I N E.

Monfieur le Docteur , n'entendez-vous pas la voix de la nature qui crie au fond de votre cœur ? De l'esprit , de la figure. ....

F I G A R O.

Qui ne vous ont pas coûté une obole.

L E D O C T E U R , *pleurant.*

Ouf ! ouf ! ne voilà-t-il pas que je fuis auffi bête que Monfieur ? (*Montrant Bride-Oifon.*) Embrassez-moi , mes enfans. [*Ils s'embrassent.*]

M A R C E L I N E , *à Figaro.*

Tiens , mon fils , voilà ta promesse ; & je te remets ta dette.

S U Z A N N E.

Tiens , prends auffi cette dot : elle eft à toi. [*Elle lui donne la bourse que lui avoit donnée la Comteffe.*]

F I G A R O.

Grand merci. [*Antonio, Suzanne, Figaro, Marceline & le Docteur sortent.*]

## S C E N E X I V.

B R I D E - O I S O N.

**N**E v'là-t-il pas que je fuis auffi bête que Monfieur ! .... On-on fe dit bien ce-es fortes de choses-là à foi-même ; mais.... i-ils ne font pas po-olis du-utout , ces gens-là.

*Fin du troisieme Acte.*

---

---

## ACTE QUATRIEME.

*La scene représente un grand & long fallon. On voit sortir du plafond huit lustres : sur le bord de la scene deux fauteuils , & derriere une table à écrire. Au fond du fallon est une porte à deux battans ouverte , & qui donne dans un autre fallon.*

---

---

### SCENE PREMIERE.

S U Z A N N E , F I G A R O .

F I G A R O .

**E**n bien , ma Suzannette , es-tu contente ? tout réussit au gré de nos vœux. Monsieur le Comte s'est pris lui-même dans ses propres filets. Tu avois une méchante rivale , j'avois un diable déchaîné contre moi , une furie acharnée contre mon mariage ; tout cela s'est changé en la meilleure des meres. Hier j'étois comme seul au monde , & voilà que j'ai tous mes parens aujourd'hui. Ils ne sont pas , il est vrai , aussi brillans que je me les étois galonnés ; mais ne sont-ils pas suffisans pour nous qui n'avons pas la vanité des riches.

S U Z A N N E .

Le tems a amené des choses que nous avions préparées , & ce que nous attendions n'est cependant pas arrivé.



FIGARO.

La fortune , Suzon , nous sert souvent mieux que nous-mêmes : ainsi va le monde : on projette , on machine d'un côté ; la fortune exécute de l'autre : & depuis l'aveugle mené par son chien , jusqu'au monarque qui voudroit envahir la terre , tout va au gré de son caprice ; encore l'aveugle au chien est-il souvent mené plus sûrement que l'autre aveugle avec tout son entourage. Pour cet aimable aveugle conduit par la folie. . .

SUZANNE.

L'amour ?

FIGARO.

Tu veux donc bien que , prenant la place de la folie , je sois le seul qui le conduise à ta jolie mignonne porte ?

SUZANNE.

L'amour , & toi.

FIGARO.

Moi , & l'amour.

SUZANNE.

A condition que vous n'irez pas chercher d'autre gîte.

FIGARO.

Si jamais cela m'arrive , que mille millions de galants. . .

SUZANNE.

Ah ! des sermens. . . tiens , Figaro , dis-moi seulement ta bonne vérité.

FIGARO.

Ma vérité la plus vraie ?

SUZANNE.

Est-ce qu'on en a plusieurs , donc ?

FIGARO.

F I G A R O .

Eh que oui! depuis que l'on a vu que quelquefois folie devenoit sagesse , & que de petits mensonges produisoient de bonnes grosses vérités on en a de toute espece ; & celle que l'on fait, sans oser les divulguer ; car toute vérité n'est pas bonne à dire ; & celles que l'on vante, sans y ajoûter foi ; car toute vérité n'est pas bonne à croire ; & les sermens passionnés , les menaces des meres , les protestations des buveurs , les promesses des gens en place , le dernier mot de nos marchands , & . . . cela ne finit pas.

S U Z A N N E

J'aime ta joie , parce qu'elle est gaie, vraie, qu'elle montre la sérénité de ton ame... parlons un peu de notre rendez-vous avec Monsieur le Comte.

F I G A R O .

Plutôt n'en parlons jamais , il a failli me coûter Suzanne.

S U Z A N N E .

Et s'il m'attend au jardin?

F I G A R O .

Qu'il s'y morfonde , & que ce soit sa punition.

S U Z A N N E .

Il m'en a plus coûté pour l'accorder, qu'il ne m'en coûte pour le révoquer.

F I G A R O .

Ainsi , tu n'iras pas au rendez-vous ?

S U Z A N N E .

Je te le promets.

F I G A R O .

Ta bonne vérité ?

S U Z A N N E .

Je ne suis pas comme vous autres savans ; je n'en ai qu'une , & je te le promets une fois pour toutes.

G

F I G A R O .

Et tu m'aimeras un peu ?

S U Z A N N E .

Ah ! beaucoup.

F I G A R O .

Beaucoup ! ce n'est gueres.

S U Z A N N E .

Et comment donc ?

F I G A R O .

Tiens , ma Suzon , en fait d'amour , vois-tu , trop n'est pas même assez.

S U Z A N N E .

Je n'entends rien à toutes vos finesses ; mais je n'aimerai jamais que mon mari.

F I G A R O .

Tiens parole ; &amp; tu feras une belle exception à l'usage.

## S C E N E I I .

SUZANNE , FIGARO , LA COMTESSE.

L A C O M T E S S E .

**E**N quelque'endroit que vous les cherchiez, croyez qu'ils sont ensemble : allons , Figaro , c'est voler l'avenir ; & d'ailleurs Monsieur le Comte t'attend : il va te gronder.

F I G A R O , *emmenant Suzanne.*

Je vais lui montrer mon excuse.

L A C O M T E S S E , *faisant signe à Figaro de laisser Suzanne avec elle.*

Elle te fuit.

*( Figaro sort. )*

## S C E N E I I I .

L A C O M T E S S E , S U Z A N N E .

L A C O M T E S S E .

**A**s-tu tout préparé pour que nous puissions changer d'habits ?

S U Z A N N E .

Madame , il n'en est pas besoin : le rendez-vous n'aura pas lieu.

L A C O M T E S S E .

Comment , le rendez-vous n'aura pas lieu ?

S U Z A N N E .

Figaro ne veut pas.

L A C O M T E S S E .

Vous me trompez : Figaro n'est pas homme à laisser échapper une dot. Il vous fâche de m'avoir averti de l'amour du Comte , & vous voulez aller vous-même au rendez-vous ? Laissez-moi.

SUZANNE , *se jettant aux pieds de la Comtesse.*

Ah ! Madame , au nom du ciel , espoir de tout , après toutes les bontés que vous avez eues pour moi & la dot que vous me donnez , pouvez-vous croire...

L A C O M T E S S E , *relevant Suzanne.*

Mais je n'y pensois pas : en allant moi-même à ta place au rendez-vous , personne ne seroit compromis , & ton mariage , quelque chose qui arrive , seroit assuré.

S U Z A N N E .

Ah ! Madame , quel mal vous m'avez fait !

L A C O M T E S S E .

C'est que je suis étourdie. ( *Elle embrasse Suzanne.* ) Où est ton rendez-vous ?

S U Z A N N E .

Le mot de jardin m'a seul frappé.

L A C O M T E S S E .

Il me vient une idée, il faut ici lui en donner un. Ecris-lui. . . .

S U Z A N N E .

Moi ! lui écrire, Madame !

L A C O M T E S S E .

Je prends tout sur moi.

*Suzanne s'assied devant la table qui est sur la droite du théâtre, prend du papier & une plume, la Comtesse dicte.*

„ Chanson nouvelle, sur l'air : *il fera beau ce soir*  
„ *sous les grands maronniers* „

S U Z A N N E , *répète à mesure qu'elle écrit.*

„ *Il fera beau. . . ce soir. . . sous les grands. . .*  
„ *maronniers* „

L A C O M T E S S E .

Crains-tu qu'il ne l'entende pas ?

S U Z A N N E , *riant.*

Ah ! c'est juste.

L A C O M T E S S E .

Cachette ce billet, avec une épingle, écris sur & le dos du billet : „ vous renverrez le cachet „

S U Z A N N E , *écrit & cherche ensuite à son corset.*

Ah ! mais. . . . je n'ai pas d'épingle à présent.

L A C O M T E S S E .

Tiens, en voilà une. ( *En tirant cette épingle qui tenoit attaché le ruban de Chérubin, le ruban tombe par terre.* )

S U Z A N N E , *ramassant le ruban.*

Mais c'est votre ruban que vous avez repris tantôt au petit page.

L A C O M T E S S E .

Oui : rends-le moi.

S U Z A N N E .

Mais il y a du sang : mon ame ne le portera plus.

L A C O M T E S S E .

Il est assez bon pour Fanchette, quand elle va venir m'apporter un bouquet.

## S C E N E I V.

L A C O M T E S S E , S U Z A N N E ,  
F A N C H E T T E , *dix ou douze filles du village portant chacune un bouquet*, C H É R U B I N , *habillé en filles, portant aussi un bouquet.*

F A N C H E T T E .

M A D A M E , ce sont les filles du village qui viennent vous apporter des bouquets pour la noce.

L A C O M T E S S E , *montrant Chérubin.*

Quelle est cette jeune étrangere ?

F A N C H E T T E .

Madame, c'est une cousine à moi qui est venue pour la fête.

L A C O M T E S S E .

Elle est jolie... [*Elle prend le bouquet de Chérubin.*]  
Ne pouvant porter vingt bouquets, faisons honneur à l'étrangere. (*Elle l'embrasse sur le front.*)

C H É R U B I N , *à part.*

Voilà un baiser qui m'a été bien loin.



LA COMTESSE, à Suzanne.

Elle a rougi ! ne trouves-tu pas, Suzanne, qu'elle ressemble à quelqu'un ?

SUZANNE.

La ressemblance est frappante.

## SCÈNE V.

Les Acteurs précédens , LE COMTE,  
ANTONIO.

ANTONIO, tenant à la main un chapeau  
d'officier.

**M**ONSEIGNEUR, je vous dis qu'il est ici. (*Chérubin, qui étoit sur le bord du théâtre, se cache au milieu des autres filles qui l'entourent.*) Les filles du village l'ont habillé en femme chez ma fille, & je viens de trouver, parmi ses habits, son chapeau d'officier qu'elles y a oient laissé par mégarde. (*Il tourne tout autour des villageoises pour reconnoître Chérubin, il l'aperçoit au milieu d'elles, & lui met le chapeau sur la tête.*) Tenez, Monseigneur, voilà votre officier.

LE COMTE.

Encore ce maudit page ! Il y a un mauvais génie qui tourne tout contre moi... (*Se tournant vers la Comtesse.*) Eh bien, Madame ?

LA COMTESSE.

Vous me voyez plus étonnée que vous, Monsieur le Comte ; & Suzanne n'étoit pas plus instruite que moi.

L E C O M T E .

J'avois tort sans doute ce matin quand je disois qu'il étoit chez vous ?

L A C O M T E S S E .

J'aurois tort sans doute si je dissimulois plus long-tems. Oui ; Monsieur le Comte , il étoit chez moi lorsque vous êtes entré ; nous commençons ce badinage que ces enfans viennent d'achever , vous êtes entré , je me suis troublée , il s'est caché ; votre imagination a fait le reste.

L E C O M T E .

Etre enforcélé par un page ! . . . . mais tu me le payeras.

F A N C H E T T E .

Ah ! Monseigneur , quand vous venez m'embrasser , & que vous me dites : « Tiens , petite Fanchette , si tu veux m'aimer , je te donnerai tout ce que tu voudras » . . . .

L E C O M T E , *interdit.*

J'ai dit cela , moi ?

F A N C H E T T E .

Oui , Monseigneur , eh bien , au lieu de renvoyer Chérubin , donnez-le moi en mariage , & je vous aimerai à la folie ?

L A C O M T E S S E .

Vous le voyez , Monsieur , l'aveu de cet enfant , aussi naïf que le mien , prouve deux choses , que si je vous donne de l'inquiétude , c'est sans le vouloir , & que vous mettez tous vos soins à augmenter les miens.

A N T O N I O .

Et vous aussi , Monseigneur , ..... vous la redresserez comme feu sa mere qui est morte : ce n'est pas pour la conséquence ; mais Madame la Comtesse saic

bien que lorsque les jeunes filles ont une fois pris l'effor.....

---

## S C E N E   V I .

*Les Acteurs précédens , FIGARO.*

F I G A R O .

**M**AIS, Monseigneur, si vous retenez toutes nos filles, on ne pourra commencer ni la fête, ni la danse.

L E   C O M T E .

Vous, danser ! vous n'y pensez pas, & votre pied foulé ?

F I G A R O , *portant la main à son pied.*

Oui, il me fait même encore un peu mal : mais le plaisir le guérira. [ *Se tournant vers les Villageoises.* ] Allons, mes belles ?

L E   C O M T E , *ramenant Figaro.*

Vous avez été bien-heureux que ce soit du terreau bien doux.

F I G A R O .

Affurément. ( *Aux Villageoises.* ) Ah ça ! vous autres.....

A N T O N I O , *ramenant Figaro.*

Et vous êtes pelotonné en tombant ?

F I G A R O .

Un plus adroit, n'est-ce pas, seroit resté en l'air ? L'imbécile !.... [ *Aux Villageoises.* ] Allons, Mesdemoiselles ?

A N T O N I O , *ramenant Figaro.*

Et le petit page galoppoit à Séville sur son cheval ?

F I G A R O .

Galoppoit , ou marchoit ou pas , que m'importe ?  
[*Aux Villageoises.*] Ah ça , finirons-nous ?

L E C O M T E , *ramenant Figaro.*

Et vous aviez son brevet dans la poche ?

F I G A R O .

Affurément..... Ah ! quelle enquête !

A N T O N I O , *amenant Chérubin , & le montrant.*

Tiens , regarde.

F I G A R O .

Chérubin ! peste soit du petit fat.

A N T O N I O , *à Figaro.*

Eh bien ! y es-tu à présent ?

F I G A R O .

Si j'y suis !..... si j'y suis !..... Eh bien ! qu'est-ce qu'il chante ?

L E C O M T E .

Il ne chante pas ; il dit que c'est lui qui a sauté.

F I G A R O .

S'il le dit..... cela se peut.

L E C O M T E .

Ainsi , vous avez sauté à deux.

F I G A R O

Monseigneur , au bruit que vous faisiez , il en auroit sauté une douzaine : d'ailleurs la rage de sauter peut prendre ; voyez les moutons de Panurge. (*Aux Villageoises.*) Allons , Mefdernoiselles. (*On entend la symphonie jouer le commencement d'une marche.*) Vous entendez , Monseigneur ; voilà les violens & les cornemuses qui nous appellent. [*Aux Villageois*]. Courez vite , vous autres ? [*Prenant Suzanne sous*

*le bras & s'enfuyant.*] Courons, ma Suzannette.

L E C O M T E.

Jouons-nous ici une Comédie ?

---

S C E N E V I I.

LE COMTE, LA COMTESSE, CHÉRUBIN.

L E C O M T E.

**E**N vit-on jamais de plus impudent !.... [*A Chérubin.*] Et vous, Monsieur le libertin, qui faites le honteux, allez vite vous habiller, & que je ne vous revoie pas de la soirée.

L A C O M T E S S E.

Le pauvre enfant ! il va bien s'ennuyer.

CHÉRUBIN, *mettant son chapeau sur sa tête.*

M'ennuyer ! je porte à mon front du bonheur pour plus de cent ans de prison. [*Il sort.*]

---

S C E N E V I I I.

LE COMTE, LA COMTESSE.

L E C O M T E.

**Q**u'a-t-il au front de si heureux ?

L A C O M T E S S E.

Son premier chapeau d'officier, sans doute : aux enfans, tout sert de hochet.

L E C O M T E .

Allons , Madame , asseyons-nous en attendant la fête.

L A C O M T E S S E .

Non , Monsieur le Comte , permettez que je me retire ; vous savez que je suis fort incommodée.

L E C O M T E .

Un moment pour votre protégée , ou je vous croirois en colere.

*On entend la symphonie commencer la marche.*

L A C O M T E S S E .

Allons , je reste ; puisque voilà les apprêts de la noce.

L E C O M T E .

La noce.... la noce.... Allons il faut bien souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

## S C E N E I X .

*Les Acteurs précédens.*

*Le Comte & la Comtesse vont s'asseoir dans deux feuteuils , l'un à côté de l'autre.*

*La noce entre , & la marche commence par l'Huissier-Audiencier , suivi de quatre gardes portant le fusil sur l'épaule ; suivent quatre conseillers deux à deux , & BRIDE-OISON , seul derriere.*

*Immédiatement après , le premier danseur ; ensuite deux danseuses , dont l'une porte le chapeau de la fiancée , l'autre , un carreau pour mettre sous les genoux de Suzanne , lorsqu'elle se met à genoux devant le Comte.*



*Suivent après des danseurs & des danseuses, deux à deux. SUZANNE vient ensuite, en tête, menée par son oncle ANTONIO.*

*FIGARO vient après, donnant la main à MARCELINE.*

*La marche est terminée par le DOCTEUR BARTHOLO.*

*Lorsque toute la marche a défilé devant le Comte & la Comtesse, qui restent assis, Antonio amène Suzanne au Comte.*

*Figaro, Marceline, le Docteur & les autres restent à gauche du théâtre*

*Le Comte, la Comtesse, Antonio, Suzanne & les deux danseuses qui portent le chapeau & le carreau, sont à droite.*

*La danseuse qui porte le carreau, le met aux pieds du Comte. Suzanne se met à genoux dessus, & l'autre danseuse remet au Comte le Chapeau.*

*Pendant que le Comte attache le chapeau sur la tête de Suzanne, elle saisit cette occasion pour lui donner le billet qui contient le rendez-vous. Comme elle est la dernière, & la plus près du bord de la scène, que personne ne peut l'apercevoir, elle glisse, de la main droite, le billet au Comte. Ce dernier, qui s'en aperçoit, défait, sans qu'on le voie, les trois premiers boutons en haut de son juste-au-corps, & faisant semblant d'attacher la dernière épingle du côté par lequel Suzanne lui donne le billet, il le prend adroitement & le cache aussi-tôt dans sa veste.*

*Antonio va ensuite remener à Figaro, qui est placé à l'autre côté du théâtre, Suzanne qui a le chapeau sur la tête. Figaro vient, à moitié che-*

*min , recevoir Suzanne des mains d' Antonio , & va la présenter à Marceline sa mere.*

*Le Comte empresse de lire le billet , le déca- chette ; mais n'ayant pas vu l'épingle , il se pique jusqu'au sang.*

**LE COMTE** , *à part , se pressant le doigt pour faire sortir le sang , & le secouant pour le faire tomber.*

*Peste soit des femmes ! elles fourent des épingles par-tout.*

**FIGARO** , *bas à Marceline , à Antonio , au Docteur & à Suzanne.*

*C'est un billet qu'il aura reçu , en passant , d'une poulette. Ce billet apparemment étoit cacheté d'une épingle , qu'il l'aura outrageusement piquée.....*

*Le Comte , s'apercevant de ce qui étoit écrit derriere le billet de Susanne , cherche par-tout l'épingle qu'il avoit jettée de colere , quand il s'étoit piqué , & l'ayant enfin retrouvée , il la ramasse.*

**F I G A R O.**

*D'un objet aimé tout est cher ; le voilà qui cherche le cachet. ( Il amene Marceline devant le Comte & la Comtesse. )*

*Pendant que le Comte se prépare à lui mettre un bonnet sur la tête , on entend du bruit à la porte.*

**L' H U I S S I E R - A U D I E N C I E R.**

*A moi , gardes ! les gardes , les gardes à moi ! ici , à cette porte.*

**L E C O M T E.**

*Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?*

**L' H U I S S I E R - A U D I E N C I E R.**

*Monseigneur , c'est Monsieur Bazile , accompagné d'un village entier , parce qu'il marche en chantant.*

**L E C O M T E.**

*Qu'il entre. . . Seul.*

L A C O M T E S S E .

Monfieur le Comte , permettez que je me retire chez moi un instant. (*Elle fait figne à Suzanne de la fuivre.*) (*Bas à Suzanne.*) Allons vîte changer d'habits. [*Elles sortent.*]

## S C E N E X.

B A Z I L E , G R I P P E - S O L E I L ,

*les Acteurs précédens.*

B A Z I L E , *suivi de Grippe-Soleil , entre en chantant , & s'accompagnant sur sa guitare.*

*Air du Vaudeville qui est à la fin.*

CŒURS fenfibles , cœurs fideles ,  
 Qui blâmez l'amour léger ,  
 Ceffez vos plaintes cruelles ;  
 Est-ce un crime de changer ?  
 Si l'amour porte des aîles ,  
 N'est-ce pas pour voltiger ? ( *ter.* )

F I G A R O .

Oui , notre ami ; c'est pour cela qu'il a des aîles au dos. . . . Eh bien , que signifie cette chanson ?

B A Z I L E .

Qu'après avoir prouvé mon obéiffance à Monfieur , en amufant Monfieur , (*il montre Grippe-Soleil ,*) qui est de fa compagnie , je viens réclamer fa justice.

GRIPPE-SOLEIL.

Bah ! Monseigneur , il ne m'a pas amusé du tout avec ses guenilles d'ariettes.

LE COMTE , à Bazile.

Que demandez-vous ?

BAZILE.

La main de Marceline.

FIGARO , à Bazile.

Y a-t-il long-tems que Monsieur n'a vu la figure d'un fou ?

BAZILE.

Non , puisque je te vois.

FIGARO.

Puisque mes yeux te servent si bien de miroir , lis-y l'effet de ma prédiction. Si tu fais mine seulement , [ *montrant Marceline* , ] d'approximer Madame....

LE DOCTEUR.

Ah ! Messieurs , faut-il que deux amis se querellent ?

FIGARO , regardant Bazile.

Moi , ton ami ! parce que tu fais de plats airs de chapelle.

BAZILE.

Parce que tu fais des vers comme un journal.

FIGARO.

Muficien de guinguette.

BAZILE.

Postillon de gazette.

FIGARO.

Cuistre d'oratorio.

BAZILE.

Jockey diplomatique.

LE COMTE.

Eh bien, Messieurs les insolents, cessez - vous bientôt de vous injurier devant moi ?

B A Z I L E.

C'est lui, Monseigneur. qui me manque en toute occasion, disant par-tout que je ne suis qu'un sot.

F I G A R O.

Est-ce que tu me prends pour un écho ?

B A Z I L E.

Peut-on traiter ainsi un homme, qui parmi tous les chanteurs, brille...

F I G A R O.

Brille ! ... dis donc, braille.

B A Z I L E.

Vous le voyez, Monseigneur; il le répète.

F I G A R O.

Et pourquoi non, si cela est vrai ? Es-tu un prince pour qu'on te flagorne ! Souffre la vérité, coquin, puisque tu n'a pas de quoi gratifier un menteur ; ou si tu la crains d'une autre part, pourquoi veux-tu rompre mon mariage ?

B A Z I L E, à *Marceline*.

Ne m'avez-vous pas promis à Séville que vous m'épouseriez dans quatre ans ?

M A R C E L I N E.

Oui : mais à quelle condition ?

B A Z I L E.

Que si vous retrouviez un certain fils perdu, je l'adopterais par complaisance.

F I G A R O.

Eh bien, il est retrouvé ce fils.

B A Z I L E.

Où est-il ?

LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, *montrant Figaro.*

Le voilà : le voyez-vous ?

B A Z I L E , *détournant la tête avec une espece  
d'horreur.*

Ah ! j'ai vu le diable.

B R I D E - O I S O N .

Vou-ous n'épouferez don-onc sa che-ere mere ?

B A Z I L E .

Y a-t-il rien de pis que d'être cru le pere d'un tel  
drôle ?

F I G A R O .

Oui , d'être cru ton fils.

B A Z I L E .

Je vous déclare que tant que Monsieur fera quel-  
que chose ici, je n'y serai plus rien. (*Il sort.*)

S C E N E X I .

*Les Acteurs précédens , excepté Bazile.*

F I G A R O .

**D**ONC , à la fin , j'aurai ma femme.

L E C O M T E , *à part.*

Et moi ma maîtresse.

B R I D E - O I S O N .

Et-et tout le monde sera sa-atisfait.

G R I P P E - S O L E I L .

Moi , je vais préparer le feu d'artifice sous les  
grands marronniers.

L E C O M T E .

Sous les grandsmarronniers ! quel est le sot qui t'a

H



donné cet ordre ? Et la Comtesse qui est incommodée , d'où le verra-t-elle ? C'est sur la terrasse devant les fenêtres , qu'il faut le préparer , entends-tu ?

G R I P P E - S O L E I L .

Oui , Monseigneur.

L E C O M T E .

Sous les grands marronniers.... la belle idée ! Ils alloient incendier mon rendez-vous. (*Tout le monde sort , excepté Figaro & Marceline.*)

S C E N E X I I .

F I G A R O , M A R C E L I N E .

F I G A R O .

**Q**U'EL excès d'attention pour sa femme ! je ne le connois plus.

M A R C E L I N E .

Mon fils , lorsque je te parlois contre Suzanne , c'étoit pure prévention ; car je la crois vertueuse , & l'amour de Monseigneur ne doit pas t'inquiéter.

F I G A R O .

Ma mere , ne croyez pas que les actions de votre fils soient dirigées par ces impulsions féminines de la jalousie. La jalousie n'est qu'un sot enfant de l'orgueil , ou c'est la maladie d'un fou. Oh ! j'ai là dessus , ma mere , une philosophie impertubable.

M A R C E L I N E .

Mon fils , il ne faut jurer de rien.

F I G A R O .

Oh ! je défie à la plus rufée de m'en faire accroire ;

& si Suzanne doit me tromper un jour , je lui pardonne d'avance ; elle aura fort à faire auparavant.

SCENE XIII.

FIGARO , MARCELINE , FANCHETTE.

FANCHETTE, *sans voir Marceline ni Figaro.*

**V**OYONS s'il n'y a personne ici. (*Elle va tout près de Figaro sans le voir.*)

FIGARO, *à Fanchette.*

Eh ! mais ma petite cousine nous écoute , je crois !

FANCHETTE.

Oh ! non : on dit que ce n'est pas honnête.

FIGARO.

Non , mais c'est quelquefois utile ; & l'on peut confondre l'un avec l'autre . . . . Qu'est - ce que tu cherches ici ? . . . Cherubin , fripponne.

FANCHETTE

Non ; car je fais bien où il est : c'est ma cousine Suzanne que je cherche.

FIGARO.

Que lui veux-tu ?

FANCHETTE.

Ah ! mon petit cousin , je te le dirai ; c'est pour lui remettre une épingle.

FIGARO.

Une épingle ! une épingle ! Quoi , Mademoiselle , si jeune , vous faites déjà de pareils messages ! & de quelle part , s'il vous plaît ?

FANCHETTE.

Oh ! je m'en vas , puisque vous êtes en colere.

FIGARO.

Non , reste , reste , petite cousine , ce n'est rien , je fais ce que c'est. C'est l'épingle qui cachetoit le billet qu'elle lui a donné tantôt , & que Monseigneur t'avoit dit de lui remettre : tu vois que je le fais.

FANCHETTE.

Et pourquoi me le demandez-vous donc , puisque vous le savez si bien ?

FIGARO.

C'est pour voir la maniere dont il s'y est pris pour t'en charger.

FANCHETTE.

Pas autrement que vous me le dites : Tiens , m'a-t-il dit , petite Fanchette , vas porter à ta cousine Suzanne cette épingle ; tu lui diras que c'est le cachet des grands marronniers. Il est vrai qu'il a ajouté : sur - tout , prends garde que personne ne te voie.

FIGARO.

Allez , petite cousine , & n'en dites pas plus à Suzanne qu'à moi.

FANCHETTE, *s'en allant.*

Il me prend pour un enfant , mon cousin.



## S C E N E X I V .

F I G A R O , M A R C E L I N E .

F I G A R O .

**E**H bien ! ma mere ?

M A R C E L I N E .

Eh bien ! mon fils ?

F I G A R O .

En vérité ! ma mere , il est des choses . . . .

M A R C E L I N E .

Eh bien ! qu'est-ce que cela veut dire ? Il est des choses . . . .

F I G A R O .

Tenez , ma mere , ce que Fanchette vient de dire , je l'ai là comme un plomb . . . (*Il montre sa poitrine.*)

M A R C E L I N E .

Et pourquoi cela ?

F I G A R O .

Mais , ma mere , cette épingle ?

M A R C E L I N E .

Ah ! de la jalousie ! ce cœur si ferme n'est donc , qu'un ballon gonflé qu'une épingle fait partir. Oh ! j'ai là-dessus , ma mere , une philosophie imperturbable.

F I G A R O .

Ah ! mettez le magistrat le plus glacé à expliquer les loix dans sa propre cause , & vous verrez comme il les entendra.

M A R C E L I N E .

Mais pourquoi tant s'alarmer sur un si léger rap-

H 3

port ? Qui t'a dit que c'étoit toi qu'on vouloit jouer, plutôt que Monsieur le Comte ! Qui fait si Suzanne ira , dans quelle intention elle ira , ce qu'elle y dira , ce qu'elle y fera ?

F I G A R O.

Elle a raison , ma mere , raison , toujours raison ; mais , ma mere , accordez quelque chose à la nature ; on en est meilleur après ? . . . ( *Ils restent tous deux quelque tems dans le silence ; enfin Figaro le rompt , en disant d'un air sombre.* ) Je fais où est le rendez-vous..... Adieu , ma mere. ( *Il sort.* )

## S C E N E X V.

M A R C E L I N E , *seule.*

**A** DIEU , mon fils . . . & moi aussi , je le fais ; & j'y ferai pour y surveiller Suzanne , ou plutôt avertissons-là ; elle est si jolie créature ! Nous autres femmes , lorsqu'une injure personnelle ne nous anime pas les unes contre les autres , nous sommes assez portées à défendre notre intérêt commun contre ce terrible , & pourtant un peu nigaud , de Sexe masculin.

*Fin du quatrieme Acte.*

---



---

## ACTE CINQUIEME.

*Le théâtre représente un jardin, au fond duquel est une allée de marronniers ; du côté droit du jardin est un cabinet ; & du côté gauche , un perron. La scene se passe la nuit.*

---

### SCENE PREMIERE.

FANCHETTE , *seule , tenant d'une main une lanterne , de l'autre une orange & deux biscuits.*

**C'**EST par ici que Chérubin m'a dit de venir pour me faire répéter mon rôle. Il m'a dit : dans le cabinet à droite. Ah ! le voici. . . . Mon Dieu , que ces gens de l'office sont méchans ! j'ai eu bien de la peine à avoir seulement deux biscuits & une orange. Parce que monsieur le Comte ne veut plus le voir , faut-il pour cela qu'il meure de faim ? . . . . pour qui , Mademoiselle ? . . . . qu'est - ce que cela vous fait , Monsieur ? . . . . ah ! nous savons bien pour qui ; c'est pour le petit Page. Eh bien ! quand cela seroit ? . . . . ah ! ils m'ont coûté un fier baiser toujours . . . . . mais Chérubin me le rendra. (*Appercevant Figaro qui entre , elle fait un cri*) ah ! (*elle s'enfuit dans le cabinet à droite.*)





## S C E N E I I.

FIGARO, BAZILE, ANTONIO,  
LE DOCTEUR, GRIPPE-SOLEIL,  
& autres paysans.

FIGARO, *couvert d'un chapeau, d'un manteau rouge,  
ayant un air très - sombre.*

**B**ON SOIR....., mes amis, êtes-vous ici ?

B A Z I L E.

Tous ceux que tu as pressés d'y venir.

F I G A R O.

Quelle heure est-il ?

A N T O N I O.

La lune devrait être levée.

L E D O C T E U R.

Quels noirs apprêts ! il a l'air d'un conspirateur.

F I G O R O.

C'est ici, Messieurs, que vous allez célébrer la chaste Suzanne, & le loyal Seigneur qui se l'est réservée.

B A Z I L E, *aux autres d'un air de mystère.*

Ah ! Vraiment, je sens ce que c'est ; il s'agit d'un rendez-vous ; je vais vous conter tout cela : allons-nous-en.

F I C A R O.

Allez ; & au premier signal, accourez ; & si je ne vous fais voir une belle chose, dites que Figaro est un sot.

L E D O C T E U R.

Mon fils, souviens-toi, qu'un homme sage ne

se fait pas d'affaire avec les grands. Ils ont quinze & bisque sur nous par leur état.

F I G A R O .

Sans leur industrie , que vous oubliez : mais souvenez-vous que celui qui marque de la crainte encourage son adversaire , & lui donne avantage sur lui , & que j'ai nom De verte allure , du chef honoré de ma mere.

L E D O C T E U R .

Il a le diable au corps.

B R I D E - O I S O N .

I-il l'a.

F I G A R O , *aux paysans.*

Et vous , coquins , illuminez-moi bien ces entours. Par la mort , que je voudrois tenir aux dents , si j'en prends un..... ( *Il prend Grippe-Soleil par le poignet , & lui tort le bras.* )

G R I P P E - S O L E I L .

Oh ! oh ! oh ! le brutal.

B A Z I L E , *s'en allant.*

Monsieur le Comte & Suzanne se sont arrangés fans moi , je ne suis pas fâché de l'algarade..... Le ciel vous tienne en paix , Monsieur du Marié.

### S C E N E I I I .

F I G A R O , *seul.*

**O** F E M M E ! femme ! femme ! créature foible & décevante ! nul animal créé ne manque à son instinct ; le tien est-il donc de tromper ? Elle me résistoit lorsque je la pressois devant Madame la Comtesse , & c'étoit pour mieux me jouer ! & le perfide rioit en lisant ce fatal billet ! ..... non , Monsieur le Comte ,

vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand Seigneur, vous vous croyez tout permis. Un nom, un rang, des grandeurs, des richesses; tout cela rend fier. Qu'avez-vous fait pour tant de biens? vous vous êtes donné la peine de naître, & rien de plus. D'ailleurs homme assez ordinaire; tandis que moi, morbleu! jetté dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus d'intrigues, plus de calculs, seulement pour subsister, qu'il n'en faut pour gouverner, pendant cent ans, les treize royaumes; & vous voulez joûter?... on vient.... (*Il cherche, il écoute*).... Ce n'est personne.... la nuit est noire en diable; & moi, je fais ici le sot rôle de mari, quoique je ne le sois encore qu'à moitié... (*Il s'assied sur un banc de gazon, & ôte son manteau, ainsi que son chapeau. Après avoir paru quelque tems plongé dans ses réflexions, il rompt le silence*).... Est-il un sort plus bizarre que le mien? Fils de je ne sais pas qui; volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte & veux courir une carrière plus honnête; & par-tout je suis repoussé. J'apprends la chymie, la pharmacie, la chirurgie; & tout le crédit d'un grand Seigneur suffit, à peine, pour me mettre à la main une lancette vétérinaire!..... Las d'attrister des bêtes malades, & pour faire un métier contraire, je me jette à corps-perdu dans le théâtre: me fussai-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail. Auteur espagnol, je crois pouvoir fronder en liberté Mahomet: aussi-tôt un envoyé de.... je ne fais où, se plaint que j'insulte dans ma pièce la sublime Porte, une partie de la presqu'Isle des Indes, toute la Perse, la Chine, les royaumes de Tunis, Tripoli, Barca, Maroc & Alger; & voilà ma comédie flambée, pour plaire

aux princes Mahométans , dont pas un , je crois , ne fait lire , & qui nous meurtrissent l'omoplate en nous disant : *chiens de chrétiens!* Ne pouvant avilir l'esprit, on le maltraite. Mes joues se creusoient : mon heure étoit venue ; je voyois venir de loin l'affreux records , la plume fichée dans la perruque.... En fremissant , je m'évertue. Il s'éleve une question sur la nature des richesses ; & comme il n'est pas besoin de tenir les choses pour en raisonner , n'ayant pas un fou , je fais un livre sur la validité de l'argent & sur son produit net.... Alors , je vois , du fond d'un fiacre , baisser , pour moi , le pont d'un château-fort , à la porte duquel je laisse l'espérance & la liberté.... ( *Il reste comme enseveli dans ses réflexions : il se leve ensuite avec vivacité* ) ..... Que je voudrois bien tenir un de ces puissans de quatre jours , si légers sur le mal qu'ils ordonnent , lorsqu'une bonne disgrâce a maté leur orgueil !.... Je leur dirois que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où on en gêne le cours ; que sans la liberté d'écrire , il n'est pas d'éloge flatteur ; & qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits . . . . Las de nourrir un pensionnaire obscur , on me met un jour dans la rue ; & comme il faut dîner , quoique n'étant plus en prison , je raille de nouveau ma plume , & demande de quoi il s'agissoit. .... On me dit que pendant ma retraite économique , il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions , qui s'étend jusqu'à celle de la presse ; & que , pourvu que je ne parle ni de l'autorité , ni du culte , ni de la politique , ni de la morale , ni des gens en place , ni des corps en crédit , ni de l'opéra , ni des autres spectacles , ni des personnes qui tiennent à quelque

chose, je puis tout imprier librement, sous la direction néanmoins, de deux ou trois censeurs. . . . Pour profiter de cette double liberté, j'écris de nouveau, & je fais un ouvrage périodique; & croyant ne marcher sur les brisées de personne, je l'intitule, *Journal inutile pour rrrrr*. . . . Je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille, qui se plaignent que je les réduits à la besace. On examine ma feuille; on la supprime, & me voilà derechef sans emploi. . . . Le desespoir m'alloit saisir: on pense à moi pour une place; mais malheureusement j'y étois propre. Il falloit un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. . . . Il ne me restoit plus qu'à voler; je me fis banquier de Pharaon. Alors bonnes gens; je soupois en ville; les personnes, dites comme il faut, me recevoient chez elles, en retenant pour elles les deux tiers du profit. C'est alors que je vis que, pour gagner du bien, le savoir faire vaut mieux que le savoir. J'aurois bien pu me remonter; mais comme chacun pillait autour de moi en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. . . . Pour le coup je quittois le monde, & vingt brasses d'eau m'en alloient séparer, lorsqu'un dieu bienfaisant me rappelle à mon premier état. Je reprends ma trousse & mon cuir anglois; & laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, & la honte en chemin comme trop lourde pour un piéton, je vais rasant de ville en ville, & je retrouve enfin le bonheur. Un grand seigneur passe à Séville, me reconnoît; je le marie; & pour récompense de lui avoir donné sa femme, il veut intercepter la mienne. Oh! bizarre suite d'événemens! lancé dans une carrière sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de



fleurs que ma gaieté me l'a pu permettre ; encore je dis ma gaieté , sans savoir si elle est à moi plus que tout le reste. Et qu'est-ce que ce moi dont je m'occupe ? Un composé de petits atômes , de molécules organisées , un petit être foible ; que fais-je ? ..... Gouverné par les circonstances , maître ici , valet là , orateur selon le danger , poète par occasion , musicien par délassément , laborieux par nécessité , mais paresseux ! ..... avec délices ; j'ai tout fait , tout vu , tout parcouru , & l'illusion s'est détruite. A la veille de me marier , tous mes parens m'arrivent à la fois : grands débats à ce sujet ; on ne veut pas me reconnoître ; c'est lui , c'est moi ; c'est lui , non , ce n'est pas lui ; & qui donc ? . . . . Enfin , tout s'éclaircit au moment où je crois être désabusé. . . . désabusé ! . . . . Ah ! Suzon ! Suzon ! que tu me causes du chagrins ! ( *Il se laisse aller sur le banc , & demeure enseveli dans la plus profonde douleur.* )

---

## S C E N E I V .

FIGARO , LA COMTESSE , *sous les habits de Suzanne* ; SUZANNE , *sous les habits de la Comtesse* , MARCELINE .

MARCELINE

**C**'EST par ici.

FIGARO .

On vient. ( *Il remet vite son chapeau & son manteau.* )



MARCELIN R.

Je vais entrer dans ce cabinet, d'où j'entendrai tout. (*Elle entre dans le cabinet à droite où est déjà Fanchette.*)

SUZANNE, à la Comtesse.

Marceline nous a dit que Figaro y seroit.

LA COMTESSE.

Ainsi, l'un nous attend, & l'autre va venir.

SUZANNE.

Madame tremble; est-ce qu'elle auroit froid?

LA COMTESSE.

Oui: je vais me retirer.

SUZANNE.

Si Madame n'avoit pas besoin de moi, je prendrois l'air.

LA COMTESSE.

C'est le ferein que tu prendrois.

FIGARO, à part.

Ah! oui le ferein; elle y est toute faite.

(*Suzanne se retire tout-à-fait au bout du théâtre, sur la droite au bord de la scène: Figaro est tout-à-fait sur la gauche, & la Comtesse est au milieu.*)

## SCENE V.

SUZANNE, LA COMTESSE, FIGARO,  
CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN, accourt en chantant.

J'AVOIS une marraine;  
Que mon cœur, que mon cœur a de peine!

J'avois une marraine  
Que toujours j'adorai, &c.

Eh! mais... eh! mais... voilà une femme...

(*Il regarde à travers l'obscurité.*) C'est Suzanne.  
 (*Il approche, & prenant par la main la Comtesse qu'il prend pour Suzanne, parce qu'elle a ses habits.*) Quand je ne t'aurois pas reconnue au plumage blanc de ton chapeau, qui se dessine dans l'obscurité, je ne pouvois pas te méconnoître à la douceur de cette main.

L A C O M T E S S E , *crue Suzanne.*

Laissez-moi, laissez-moi, Monsieur; Figaro va venir.

C H É R U B I N .

Ce n'est pas Figaro que tu attends, friponne; c'est Monseigneur, qui t'a donné ce rendez-vous ce matin, quand j'étois derrière le fauteuil.

F I G A R O , *à part.*

Et l'on dit qu'il ne faut pas écouter.

L A C O M T E S S E , *crue Suzanne.*

Allez-vous-en.

C H É R U B I N .

Oui; mais avant de m'en aller, je veux te donner vingt baisers pour toi, & cent pour ma belle marraine.

## S C E N E V I .

FIGARO , LA COMTESSE , SUZANNE ,  
 LE COMTE , CHÉRUBIN .

LE COMTE , *venant au rendez-vous, & voyant le Page avec la Comtesse, qu'il prend pour Suzanne.*

C'EST encore ce Page infernal.

(*Chérubin veut embrasser de force la Comtesse; elle se défend, & s'arrache d'entre les bras de Chérubin.*

*Dans le moment où ils se séparent, le Comte se*

*met entre deux , & le Page embrasse le Comte , croyant embrasser Suzanne. )*

CHÉRUBIN, *reconnoissant le Comte, & l'embrassant.*

*C'est, Monseigneur ! ( Il s'enfuit dans le cabinet à droite , où étoient déjà Fanchette & Marceline. )*

## S C E N E V I I.

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE,  
LE COMTE.

*( Figaro qui avoit entendu toute la conversation de Chérubin & de la Comtesse , qu'il croit être Suzanne , s'approche tout près pour voir si Suzanne se laisse embrasser. )*

LE COMTE , *donnant un soufflet à Figaro , croyant le donner à Chérubin.*

**P**UISQUE vous ne redoublez pas le baiser , recevez celui-ci.

FIGARO , *à part.*

Ah ! ce n'est pas tout gain d'écouter.

LE COMTE.

Le petit insolent ! après la défense que je lui ai faite tantôt... Mais laissons ces bisarreries , elles empoisonneroient le délicieux moment que tu m'accordes.

LA COMTESSE , *crue Suzanne.*

Ainsi , l'amour. . .

LE COMTE.

L'amour n'est que le roman du cœur ; c'est le plaisir qui en est l'histoire. . . *( Lui prenant la main. )*  
La Comtesse n'a pas le bras aussi potelé , la peau si douce ,

douce , de si jolis petits doigts pleins de graces. . .  
 [ *Il l'embrasse trois ou quatre fois.* ]

FIGARO , *se désespérant.*

Oh ! la coquine !

LA COMTESSE , *déguisant sa voix.*

Mais quelle différence trouvez-vous entre moi & la Comtesse ?

LE COMTE.

Je ne fais.

LA COMTESSE.

Mais , dites donc ?

LE COMTE.

Moins d'uniformité peut-être dans les traits , plus de piquant dans les manieres... que fais-je moi ? Et puis trois ans d'union rendent le mariage si respectable ! Nos femmes croient avoir tout fait que de nous épouser ; après cela elles nous aiment , nous aiment .. quand elles nous aiment , toutefois. Elles sont si complaisantes , & si constamment obligeantes , & toujours , & sans relâche , qu'on est tout surpris , un beau jour , de ne trouver que la société où l'on ne cherchoit que le plaisir.

LA COMTESSE.

Le moyen d'y remédier ?

LE COMTE.

C'est à nous à vous obtenir ; & nous faisons ce que nous pouvons pour cela ; mais c'est à vous à nous retenir ; & c'est ce que vous semblez oublier.

LA COMTESSE.

Ce ne sera pas moi.

SUZANNE , *à part.*

Ni moi.

FIGARO , *à part.*

Ni moi.

LE COMTE.

Il y a de l'écho ici..... Un Castillan n'a que sa parole : voilà d'abord mille écus pour le rachat du droit que je n'ai plus. (*Il lui donne une bourse*) Ensuite, comme la faveur que tu m'accordes est sans prix, voici une bague que je te prie d'accepter pour l'amour de moi. (*Il lui met la bague au doigt.*)

LA COMTESSE.

Suzanne accepte tout.

FIGARO, à part.

On n'est pas plus coquine que ça.

LE COMTE, à part.

Elle est intéressée, tant mieux ! (*A la Comtesse qu'il prend toujours pour Suzanne.*) Entrons-nous un instant dans ce cabinet ?

LA COMTESSE.

Sans lumière ?

LE COMTE.

Pourquoi faire ! Nous n'avons rien à lire. (*Le Comte prend la Comtesse par le bras, & la mene au cabinet à gauche. Pendant ce tems Figaro le suit, & le Comte entendant marcher quelqu'un, crie.*) Qui passe-là ?

FIGARO.

On ne passe pas, on vient exprès.

LE COMTE.

C'est Figaro. (*Le Comte & la Comtesse s'enfuient dans l'obscurité sans savoir où ils vont. La Comtesse entre dans le cabinet à gauche, le Comte passe à côté du cabinet, & va plus loin dans le jardin.*)



## S C E N E V I I I.

FIGARO, SUZANNE, *crue la Comtesse.*F I G A R O , *se croyant seul.*

**E**LLÉ est entrée! . . . . Eh bien, vous autres époux qui payez des espions pour surveiller vos femmes, & qui tournez des mois entiers autour d'un soupçon, imitez-moi : dès le premier jour, je veille ma femme, je la suis, en un tour de main on est au fait ; c'est charmant . . . . Heureusement que je ne m'en soucie gueres, & que sa trahison ne me fait plus rien du tout. (*Pendant que Figaro dit tout cela, Suzanne à l'autre bout du théâtre, se tort les mains d'impatience de battre Figaro pour le punir de ses soupçons. Figaro approche vers le cabinet à gauche où la Comtesse est entrée.*)

S U Z A N N E , *bas.*

Ah ! tu va payer les soupçons. (*A demie-voix, & contrefaisant la Comtesse.*) Qui va là ?

F I G A R O .

Qui va là . . . . quelqu'un qui voudroit que la peste l'eût étouffé en naissant.

S U Z A N N E .

Mais je crois que c'est Figaro ?

FIGARO, *croyant reconnoître la voix de la Comtesse.*

Madame la Comtesse ! . . . Ah, Madame ! où croyez-vous que soit Monsieur le Comte ?

S U Z A N N E .

Peu m'importe . . . un ingrat.

F I G A R O , *s'emportant.*

Et Suzanne, cette vertueuse fille qui faisoit tant la réservée? . . .



*Pendant toute cette scène Suzanne frappe ses deux mains, l'une dans l'autre, brûlant de battre Figaro.*

S U Z A N N E.

Parlez bas.

F I G A R O , *à part reconnoissant Suzanne.*  
C'est Suzanne ! *god dem !*

S U Z A N N E.

Ils sont ensemble.

F I G A R O , *à part.*

Oh ! la traîtresse qui veut me surprendre !

S U Z A N N E.

Il faut nous en venger , Figaro.

F I G A R O , *à part.*

Oh ! qu'il seroit doux qu'avant la noce . . . Oh ,  
dame ! en sentez-vous le vif desir ?

S U Z A N N E.

Je ne serois donc pas de mon sexe ; mais les hommes en ont mille moyens.

F I G A R O.

Nous ne sommes pas de trop ici , Madame ; celui des femmes les vaut tous.

S U Z A N N E.

Oui , mais qu'est-ce qu'une telle vengeance, qu'un peu d'amour n'affaïsonne pas ?

F I G A R O.

Madame , par-tout où vous n'en voyez pas, croyez que le respect dissimule.

S U Z A N N E.

Je ne fais si vous le pensez de bonne foi ; mais vous ne le dites pas de bonne grace.

F I G A R O , *se jettant aux pieds de Suzanne, qu'il fait semblant de prendre pour la Comtesse.*

Ah ! Madame , je vous adore.

S U Z A N N E.

Y pensez-vous, Figaro ?

F I G A R O.

Oui, Madame; considérez le tems, le lieu, les circonstances, &amp; que votre main....

S U Z A N N E, *ne déguisant plus sa voix, donne un soufflet à Figaro.*Tiens, voilà... & voilà pour tes soupçons... [ *Elle lui donne des coups à mesure.* ] Voilà pour ta jalousie... [ *Et pendant ce tems Figaro se frappe lui-même.* ] C'est-il là de l'amour ?F I G A R O, *se relevant.*

Sancta Barbara ! oui, c'en est. Frappe, continue ; frappe sans relâche ; mais quand tu m'auras meurtri tout le corps de coups, regardes d'un œil de faveur le mortel le plus heureux.

S U Z A N N E.

Bon frippon, vous n'en séduisiez pas moins la Comtesse, avec un si trompeur babil, que, m'oubliant moi-même, c'étoit pour elle que je cédois.

F I G A R O.

Aurois-je pu me méprendre à ta jolie petite voix ?

S U Z A N N E.

Quoi ! tu m'avois reconnue ?

F I G A R O.

Oui.

S U Z A N N E.

Ah ! comme je m'en vengerai.

F I G A R O.

A bien battre &amp; garder rancune : c'est aussi par trop féminin... Mais, dis-moi donc comment tout ceci est arrivé ?

S U Z A N N E.

Est-ce ma faute à moi, si voulant museler un renard, nous en attrapons deux ?

*F I G A R O.*

Qui donc a pris l'autre ?

*S U Z A N N E.*

Sa femme.

*F I G A R O.*

Sa femme ! pends-toi , Figaro : tu n'a pas deviné celui là : sa femme.... ô douze ou quinze mille fois spirituelles femelles... Ainsi c'est avec sa femme qu'il est entré dans le cabinet ?

*S U Z A N N E.*

Oui.

*F I G A R O.*

Et les baisers de tout-à-l'heure , à qui ont-ils été donnés ?

*S U Z A N N E.*

A sa femme.

*F I G A R O.*

Et celui du petit Page ?

*S U Z A N N E, riant.*

A Monsieur.

*F I G A R O.*

A Monsieur , oh ! la bonne tête ! & celui de tantôt derrière le fauteuil ?

*S U Z A N N E.*

A personne.

*F I G A R O.*

En êtes-vous bien sûre ?

*S U Z A N N E, s'apprêtant à lui donner un soufflet.*

Tiens , Figaro , il pleut des soufflets.

*F I G A R O.*

Les tiens sont des bijoux ; mais ceux du Comte sont de bon aloi.

*S U Z A N N E, se relevant un peu en arriere & lui faisant signe du doigt de se mettre à genoux devant elle.*

Allons , humilie-toi , superbe.

FIGARO, *se mettant à genoux.*

C'est trop juste. Allons, à genoux, bien courbé,  
(*Il se courbe davantage,*) ventre à terre. (*Il se prosterne tout-à-fait.*)

SUZANNE, *riant.*

Ah! ah! ah! le pauvre garçon!

## S C E N E I X.

LE COMTE, FIGARO, SUZANNE.

*Figaro toujours un genouil en terre, & baisant la main de Suzanne sous les habits de la Comtesse.*

LE COMTE *bas*, *cherchant la Comtesse qu'il croit être Suzanne, & qui doit être entrée dans le cabinet à gauche.*

SUZANNE, Suzanne.

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Voilà Monsieur le Comte; veux-tu continuer le badinage?

SUZANNE.

Oui. [*Figaro lui baise les mains avec plus d'ardeur.*

LE COMTE, *se tournant, aperçoit Suzanne qu'il prend pour la Comtesse.*

Un homme aux pieds de la Comtesse! [*allant pour tirer son épée, il s'aperçoit qu'il ne l'a pas.*] Ciel! je suis sans armes!....

FIGARO, *à Suzanne contrefaisant sa voix.*

Madame, Madame, voyez mon amour, donnez-lui sa récompense; & réparons le tems que nous avons perdu, lorsque j'ai sauté ce matin par la fenêtre.

LE COMTE.

C'est l'homme du cabinet: tout se découvre enfin.

*Il court sur Figaro : Suzanne le voyant venir se réfugie dans le cabinet à droite où sont les précédens. Le Comte met la main sur le collet à Figaro , & crie : Vengeance ! hol ! , quelqu'un !*

---

## S C E N E X.

LE COMTE, FIGARO, PÉDRILLE,  
P É D R I L L E.

**M**E voilà , Monseigneur , arrivant de Séville.

L E C O M T E.

Es-tu seul ?

P É D R I L L E.

Oui , Monseigneur.

L E C O M T E.

Approchez & criez bien fort.

P É D R I L L E , *criant de toutes ses forces.*

Pas plus de page que sur ma main ; voilà le paquet.

L E C O M T E.

Et l'animal . . . Holà , quelqu'un ! accourez tous , si vous m'entendez.

---

## S C E N E X I.

BRIDE-OISON, BAZILE, ANTONIO,  
LE DOCTEUR , *des paysans dont plusieurs portent des flambeaux.*

L E C O M T E.

**P**ÉDRILLE , gardez bien cette porte ; & vous , mes vassaux , entourez-moi cet homme , & n'en

répondez. (*A Figaro.*) Et vous, l'homme de bien, préparez-vous à répondre à mes questions.

F I G A R O.

Pourquoi ferai-je difficulté, Monseigneur? vous commandez à tous ici, hors à vous-mêmes.

L E C O M T E.

Si quelque chose pouvoit m'irriter d'avantage, ce seroit le sang-froid qu'il affecte.

F I G A R O.

Sommes-nous des soldats qui tuent, & se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? je veux savoir pourquoi je me fâche moi.

L E C O M T E.

Nous direz-vous d'abord quelle est la dame que vous avez amenée dans ce cabinet?

F I G A R O , *montrant le cabinet où est la Comtesse.*

Dans celui-là?

L E C O M T E , *montrant le cabinet où est Suzanne sous les habits de la Comtesse.*

Dans celui-ci.

F I G A R O.

Ah! c'est bien différent. C'est une jeune personne qui m'honore de ses bontés particulières.

L E C O M T E.

Vous l'entendez, Messieurs.

B R I D E - O I S O N.

Nou-ous l'en-entendons.

L E C O M T E.

Et cette jeune personne avoit-elle d'autres engagements, que vous sachiez?

F I G A R O.

On dit qu'un grand Seigneur s'en est occupé quelque tems; mais soit qu'il l'ait négligée, soit



qu'elle m'aimât mieux qu'un plus aimable, elle m'a donné la préférence.

LE COMTE.

La préf... au moins, il est naïf.... Eh bien! Messieurs; ce que vous venez d'entendre, je l'ai oui, je vous jure, de la bouche de sa complice.

BRIDE-OISON.

De sa complice.

LE COMTE.

Mais comme l'outrage est public, il faut que la vengeance le soit. [ *Il entre dans le cabinet pour prendre la Comtesse qu'il croit y être* ] Sortez, Madame, votre heure est bien arrivée. Quel bonheur qu'aucun gage d'une union si détestée!...

[ *Comme on n'y voit pas dans le cabinet, le Comte amène la première personne qu'il y trouve: il tombe sur Chérubin, & jette les yeux sur lui: après l'avoir tiré du cabinet, il le repousse avec une surprise mêlée de dépit.* ] Et encore le maudit page! qu'est-ce que vous faisiez-là?

CHÉRUBIN.

Je me cachois, Monseigneur, comme vous me l'aviez ordonné.

LE COMTE.

Mais il n'étoit pas seul, sans doute?

CHÉRUBIN.

Il eût été trop dur, Monseigneur, si quelqu'ame charitable n'étoit venu adoucir mon ennui.

PÉDRILLE.

C'étoit bien la peine de crever un cheval.

LE COMTE, *montrant le cabinet.*

Entres - y toi, Antonio, & conduis devant son juge l'infâme qui m'a déshonoré.

ANTONIO.

On diroit qu'il y a une providence..... Vous en avez tant fait aussi, Monseigneur.....

LE COMTE.

Eh, va donc, butor.

BRIDE-OISON.

Mais, qu'est-est-ce donc qui a-a pris la-a femme de-de l'autre ?

FIGARO.

Personne n'en a eu l'avantage.

ANTONIO.

Sortez, Madame, sortez. Il n'est pas besoin de vous faire tant prier, puisque l'on fait que vous y êtes. (*Il amene sa fille Fanchette.*)

LE COMTE.

Eh ! ..... c'est Fanchette.

ANTONIO.

C'étoit bien la peine, Monseigneur, de me faire entrer pour faire voir à la compagnie que c'est ma fille qui cause tout ce bruit-là.

LE COMTE.

Je saurai bien la trouver. (*Il s'avance vers le cabinet, & va pour y entrer.*)

LE DOCTEUR.

Monseigneur, ceci n'est pas trop clair. Je suis de sang-froid, moi, je vais y entrer.

BRIDE-OISON.

C't'affaire-là est au-aussi trop em-embrouillée.

LE DOCTEUR, *amene Marceline, & la voyant :*  
Quoi ! Marceline !

FIGARO.

Tiens, ma mere en est.

LE COMTE, *parlant à la Comtesse.*

Elle y est ; je l'ai vu entrer. [*Et comme il s'ap-*

*s'approche du cabinet pour y aller chercher la prétendue Comtesse, Suzanne sort, & cache son visage avec son éventail.* ] Ah ! la voilà. . . . . que croyez-vous, Messieurs, que mérite une indigne épouse ? [ *Voyant Suzanne, tout le monde se jette à ses genoux comme pour demander la grace de la Comtesse.* ] Non, non, non, non, & fussiez-vous un cent

LA COMTESSE, *sortant du cabinet à gauche avec les habits de Suzanne, se jette à genoux aussi au côté droit du Comte, en disant :*

Au moins, je ferai nombre.

BRIDE-OISON, *riant de toutes ses forces.*

Ah ! c'est Ma-a-a-a-a-a-a-a-a-a-dame la Comtesse.

LE COMTE, *reconnoissant la Comtesse sous les habits de Suzanne, tient long-tems la contenance la plus embarrassée. Enfin il dit :*

Quoi ! c'étoit vous, Comtesse ? . . . . . ma foi, il n'y a qu'un pardon bien généreux. . . . .

LA COMTESSE.

Si c'étoit vous, vous diriez non, non ; & moi ; pour la troisième fois d'aujourd'hui, je vous pardonne, & sans condition.

LE COMTE.

Je n'oublierai jamais cette générosité.

SUZANNE.

Ni moi.

LA COMTESSE.

Ni moi.

FIGARO.

Ni moi : il y a de l'écho ici.

LE COMTE.

J'ai voulu ruser avec eux ; ils m'ont traité comme un enfant.

S U Z A N N E .

Une petite journée comme celle - là forme bien un ambassadeur.

L A C O M T E S S E .

Il faut que chacun ait ce qui lui appartient: tiens, Suzanne. . . . . ( *Elle lui donne la bague.* ) Et toi, Figaro, ceci est à toi. ( *Elle lui donne les mille écus.* )

F I G A R O .

Et de trois. . . celle-ci fut dure à arracher.

G R I P P E - S O L E I L .

Et la jarretiere de la mariée, l'aurai-je ?

L A C O M T E S S E , *jettant sur la scene le ruban qu'elle avoit pris au bras de Chérubin.*

La voilà.

C H É R U B I N , *la ramassant, & voyant plusieurs paysans s'avancer pour la ramasser.*

Celui qui voudra me la disputer n'a qu'à s'avancer

L E C O M T E .

Pour un Monsieur si chatouilleux, qu'avez-vous trouvé de plaisant au soufflet de tantôt ?

C H É R U B I N , *mettant la main sur la garde de son épée.*

Moi! mon colonel ?

F I G A R O .

C'est sur ma joue qu'il l'a reçu : voilà comme les grands font justice.

L E C O M T E .

Et vous, Bride-Oison, que pensez-vous de ceci ?

B R I D E - O I S O N .

De-e tout ce que je vois, Monseigneur ?

L E C O M T E .

Oui.

B R I D E - O I S O N .

Ma-a foi je ne fais que vous en dire. Voilà-à ma fa-a-çon de pen-enser à moi.

FIGARO.

J'étois pauvre, on me méprisoit; me voilà riche....

LE DOCTEUR.

Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO.

Croyez-vous?

LE DOCTEUR.

Je les connois.

*Fin du cinquieme & dernier Acte.*

---

## VAUDEVILLE.

B A Z I L E.

CŒURS sensibles, cœurs fideles,  
Qui blâmez l'amour léger,  
Cessez vos plaintes cruelles;  
Est-ce un crime de changer?  
Si l'amour porte des ailes,  
N'est-ce pas pour voltiger.

*bis.*

LE COMTE.

D'une femme de province,  
A qui les devoirs sont chers,  
Le succès est assez mince:  
Vive la femme aux grands airs!  
Semblable à l'écu du prince;  
Sous le coin d'un seul époux,  
Elle sert au bien de tous.

*bis.*

S U Z A N N E.

Qu'un mari sa foi trahisse,  
Il s'en vante, & chacun rit;  
Qu'une femme ait un caprice  
S'il l'accuse on la punit:  
De cette absurde injustice  
Faut-il dire le pourquoi?  
Les plus forts ont fait la loi.

## A N T O N I O.

Chacun fait la tendre mere  
 Dont il a reçu le jour ;  
 Tout le reste est un mystere ;  
 C'est le secret de l'amour :  
 Ce secret met en lumiere  
 Comment le fils d'un butor  
 Vaut souvent son pesant d'or.

## B A Z I L E.

Jean Jeannot, jaloux risible,  
 Veut unir femme & repos ;  
 Il achete un chien terrible,  
 Et le lâche en son enclos :  
 La nuit, quel vacarme horrible !  
 Le chien court, tout est mordu,  
 Hors l'amant qui l'a vendu.

## F A N C H E T T E.

Robin me dit en cachette,  
 Si l'amour t'étoit connu,  
 Que ton sein, jeune Fanchette,  
 De plaisir seroit ému !  
 Dans tous les yeux il te guette :  
 Je l'ai donc vu, cher Robin,  
 Dans les yeux de Chérubin.

## F I G A R O.

Quand le mal n'est pas extrême,  
 Fermons l'œil à la rigueur  
 Sur les torts de qui nous aime ;  
 Et disons, dans notre cœur :  
 Si chacun rentre en soi-même,  
 Nul mortel, de bonne foi,  
 N'est homme de bien pour soi.

## B A Z I L E.

Triple dot, femme superbe,  
 Que de biens pour un époux !  
 D'un seigneur, d'un page imberbe,  
 Quelque sot seroit jaloux.  
 Du latin d'un vieux proverbe  
 L'homme adroit fait son profit,  
*Gaudens bene nati. . . .*





## BRIDE-OISON.

Or, messieurs, la comédie,  
 Que l'on juge en cet instant,  
 Sauf erreur, nous peint la vie  
 Du bon peuple qui l'entend :  
 Qu'on l'opprime, il peste, il crie,  
 Il s'agite en cent façons,  
 Tout finit par des chansons.

## CHÉRUBIN.

Sexe aimé, sexe volage,  
 Qui tourmentez nos beaux jours,  
 Si de vous chacun dit rage,  
 Chacun vous revient toujours.  
 Le parterre est votre image :  
 Tel paroît le dédaigner,  
 Qui fait tout pour le gagner.

## LA COMTESSE.

Telle est fiere & répond d'elle,  
 Qui n'aime que son mari,  
 Telle autre presqu'infidèle,  
 Jure de n'avoir que lui.  
 La moins folle, hélas ! est celle  
 Qui se veille en son lien,  
 Sans oser jurer de rien.

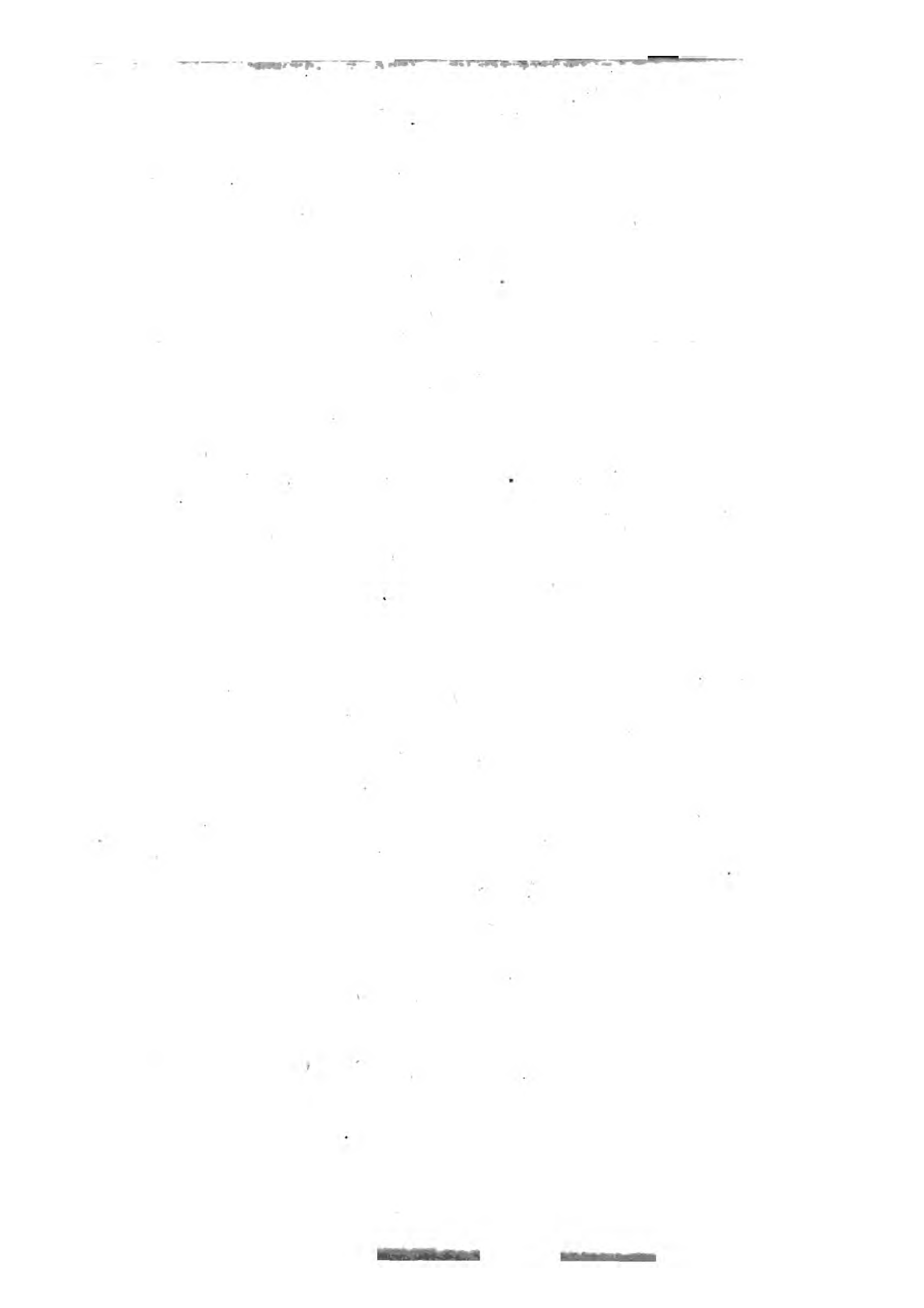
## FIGARO.

Par le sort de la naissance,  
 L'un est roi, l'autre est berger :  
 Le hazard fit leur distance,  
 L'esprit seul peut tout changer.  
 De vingt rois que l'on encense,  
 Le trépas brise l'autel,  
 Et Voltaire est immortel.

## SUZANNE.

Si ce gai, ce fol ouvrage,  
 Renfermoit quelque leçon,  
 En faveur du badinage,  
 Faites grace à la raison :  
 Ainsi la nature sage,  
 Nous conduit dans nos desirs,  
 A son but par les plaisirs.  
*Le spectacle est terminé par un divertissement.*

FIN.



65661095





